

DU MÊME AUTEUR :

**LE MARIAGE**  
OU  
**LA GRANDE QUESTION**

1 vol. in-12 de 350 pages

---

EN PRÉPARATION :

**PATRIE, LANGUE ET RELIGION**  
OU  
**LA QUESTION NATIONALE**

---

ARNOUX & DUPONT, imprimeurs-éditeurs, Montréal.

1

# Notre-Dame-des-Sept-Douleurs

OU

UNE PAROISSE FRANCO-AMÉRICAINÉ

PAR

H. HAMELIN, curé



Tous droits réservés, 1916

PAR H. HAMELIN

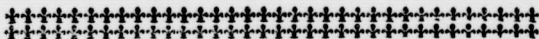
—  
*Copyright, 1916*  
in the United States, by the author

**BIBLIOTHÈQUE**  
SÉMINAIRE DU SACRÉ-CŒUR

BX1418

A32

H3



## PRÉFACE

---

*Faire l'histoire d'une paroisse, c'est faire l'histoire de l'Eglise vivant dans un lieu déterminé. La paroisse, en effet, est l'Eglise en petit, si nous pouvons nous exprimer ainsi.*

*Comme l'Eglise, la paroisse a pour mission la prédication des vérités révélées, l'administration des sacrements, et pour objectif, le culte public. Comme l'Eglise, elle est en butte à la contradiction. Comme l'Eglise, elle rencontre des obstacles partout. Obstacles et contradiction dans sa fondation, obstacles et contradiction dans son développement, obstacles et contradiction dans son administration.*

*Ce qui est vrai de toute paroisse, est particulièrement vrai d'une paroisse franco-américaine, ou de langue française, aux Etats-Unis. Aussi, " Notre-Dame-des-Sept-Douleurs " n'a pas échappé à cette loi. Dès son origine, le malin Esprit lui faisait déjà de l'opposition.*

---

*Il la suivit, pas à pas, dans son développement, et s'efforça, par tous les moyens infâmes, dont il est capable, de paralyser toutes ses oeuvres.*

*C'est ainsi que ses curés ont dû marcher à travers mille difficultés, et faire face à des obstacles innombrables. Le Père Charbonneau, son fondateur, a essuyé les plus rudes coups ; la construction de l'église et du presbytère a été l'occasion de grandes misères. Le Père Triganne, dans la construction de l'école et du couvent, n'a pas été épargné, pas plus que le Père Genest, dans l'achèvement des oeuvres d'organisation. Mais, grâce à Dieu, elle a pu vaincre toute opposition, et triompher de tous les efforts de l'ennemi : elle est aujourd'hui pleine de vie et toute glorieuse.*

*En faisant le récit des faits et gestes de " Notre-Dame-des-Sept-Douleurs ", nous nous sommes efforcé, pour l'édification du lecteur, de mettre en relief les leçons que ces faits et gestes renferment. Et, comme nous avons traité la question de la paroisse au point de vue des principes qui la gouvernent, notre histoire, de ce fait, devient un guide, dont tout paroissien, de quelque paroisse qu'il soit, peut profiter, et dans lequel, il trouve une règle de conduite parfaitement sûre et une mentalité franchement paroissiale.*

---

*Si ce livre peut aider les fidèles qui le liront, à mieux apprécier leur paroisse, s'il peut la leur faire aimer davantage, et les engager à s'y intéresser de plus en plus, nous serons suffisamment rétribué pour le travail qu'il nous a coûté.*

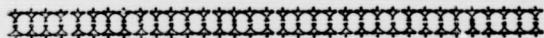
*Nous le livrons au public avec confiance, parce que, venant immédiatement après *Le Mariage* ou *La Grande Question*, publié l'an dernier, et auquel on a fait un si chaleureux accueil, nous osons espérer qu'il sera le bienvenu.*

L'AUTEUR.

*Ce mardi de Pâques,  
Le 25 avril 1916.*







DÉDICACE



A

*la douce mémoire  
du*

*Révérénd Père*

*Jean-Baptiste Charbonneau,  
premier curé*

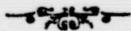
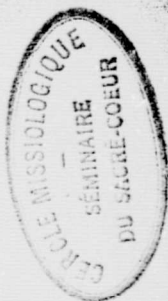
*de*

*Notre-Dame-des-Sept-Douleurs,  
la paroisse*

*Franco-Américaine*

*de*

*Adams, Massachusetts.*









## INTRODUCTION



### I

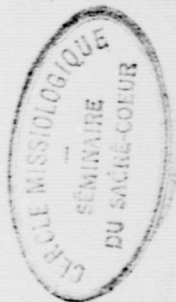
## BERKSHIRE

*Benedicite, montes et colles. Domino ; laudate et superexaltate eum in saecula.*

Montagnes et collines, bénissez le Seigneur ; louez-le et exaltez-le dans tous les siècles.

DAN., III, 17.

Le diocèse de Springfield a été fondé par le pape Pie IX, de sainte mémoire, dans le mois de juin 1870. Mgr Patrick Thomas O'Reilly en a été le premier évêque. Consacré le 25 septembre 1870, il mourut le 28 mai 1892. Sa Grandeur Mgr Thomas-Daniel Beaven lui succéda, et fut sacré le 18 octobre 1892.



Le diocèse de Springfield comprend la partie ouest de l'Etat du Massachusetts. Il renferme dans ses limites les comtés de Berkshire, de Franklin, de Hampden, de Hampshire, et de Worcester. Ce dernier est de beaucoup le plus étendu et le plus peuplé. Worcester, son chef-lieu, surnommé le Coeur-de-l'Etat, est la ville la plus considérable du diocèse. Le comté de Hampden a la distinction de posséder la ville épiscopale. Springfield est le centre des affaires ecclésiastiques et le siège de l'administration de l'Eglise diocésaine. Elle est pour le diocèse ce que Rome est pour le monde.

Le comté de Berkshire est surtout remarquable par ses beautés naturelles. Ses montagnes sont sa plus grande gloire. Il est dans la Nouvelle-Angleterre, ce que la Suisse est en Europe. Ses montagnes aux formes infiniment variées, ses nombreux petits lacs cristallins, ses cours d'eau argentins, ses routes ombragées, forment un ensemble d'une rare beauté.

Ajoutez à cela le charme de la vie au grand air, le calme bienfaisant de la campagne, le chant enchanteur des oiseaux, la mélodie plus ou moins riche mais toujours intéressante des

---

insectes, laquelle vous rappelle vivement qu'il y a, là, à vos pieds, tout un monde dont l'activité intense vous confond. Il y a aussi la musique des forêts : musique variée qui, sous l'action capricieuse des vents, peut aller du plus doux au plus lugubre. Généralement, c'est une légère brise qui agite doucement les branches touffues des arbres, et qui, en les caressant tendrement, fait entendre un doux murmure ; cependant, quelquefois, c'est un vent impétueux qui les secoue violemment et fait entendre des gémissements mélancoliques.

C'est l'âme des forêts qui prend une voix pour se manifester aux mortels et pour leur apprendre que, s'ils sont exposés à la souffrance, ils ne doivent pas oublier, néanmoins, qu'ils sont faits pour être heureux et pour répandre le bonheur autour d'eux. C'est ce que font les forêts de nos montagnes. Si elles gémissent quelquefois sous les coups violents de la tempête, elles sont généralement calmes et riantes, et, par leur doux murmure, invitent à la joie et au bonheur. Il y a même dans la tempête, qui déploie une énergie merveilleuse, quelque chose de grandiose et de surhumain qui commande l'admiration et qu'on aime à contempler, malgré l'effroi mystérieux dont on est saisi.

Ajoutez encore l'air pur et vivifiant qu'on y respire. J'écrivais, en 1909, un article sur les avantages de l'air de la campagne, lequel trouve sa place ici, du moins en partie. Entre autres choses, je disais : " Je lisais, tout dernièrement, dans une revue scientifique, un savant article sur l'importance de l'air, et de son action bienfaisante chez l'homme. L'air, était-il dit, est notre principal soutien. L'homme peut, sans manger, vivre quelques semaines, nous en avons des exemples ; il peut, sans boire, vivre dix à douze jours ; mais, sans air, il ne vit pas cinq minutes. L'air, était-il dit encore, c'est la vie ; l'air, c'est la santé ; l'air, c'est le bonheur. "

" Un médecin célèbre, qui est à la tête d'une institution thérapeutique de renom, me disait un jour, que l'air est le meilleur agent de guérison que fournisse la nature. La cure d'air que l'on administre de nos jours avec tant de succès, particulièrement aux consomptifs, prouve la vertu curative de l'air. Oui, l'air est l'agent vivificateur par excellence. Il est absolument nécessaire ; il est essentiel et au bonheur, et à la santé, et à la vie.

" Mais pour produire cette trinité de bienfaits divins, il faut que l'air soit pur. Et où

---

trouvez-vous cet air pur que vous vous devez à vous-mêmes et à vos enfants ? Sera-ce dans l'atmosphère chargée de la ville, où les cheminées vomissent sans cesse, à pleine bouche, une noire fumée, qui vous enveloppe comme dans un nuage, et aux impuretés de laquelle vous ne pouvez échapper ; et où le trafic soulève continuellement une sale couche d'une poussière remplie de miasmes délétères ? Non ! évidemment non. Cet air est à peine respirable, et ceux qui s'en contentent ne connaissent pas les joies de la vie ; la santé pour eux est un mot vide de sens ; et le bonheur est quelque chose de l'autre monde.

“ Cet air pur, que réclame tout ce que vous avez de plus cher, vous le trouverez à la campagne. Aussi, vous voyez les personnes qui connaissent l'importance de l'air pur, s'éloigner de la ville et élire domicile en campagne. Elles donnent à leur poitrine de l'air en abondance, respirent profondément, font pénétrer l'air pur dans toutes les cellules de leurs poumons ; aussi, elles se portent merveilleusement bien, et jouissent d'un bonheur qu'elles ne croyaient pas possible. ”

Le Berkshire est un endroit idéal pour y passer des vacances : il vivifie par son air

embaumé ; il repose par son calme ; il plaît par sa beauté. Aussi, on y vient en villégiature de tous les côtés. On y vient de l'est et de l'ouest central, et jusque de l'extrême ouest. On y vient surtout des grandes villes, et particulièrement de Boston, de New York et de Chicago.

Deux chaînes de montagnes richement boisées, le parcourent dans toute sa longueur : les " Berkshire-Hills " à l'est et les " Taconic " à l'ouest. Les " Berlin Mountains " viennent se mêler à ces dernières du côté nord-ouest. Deux cours d'eau prennent leurs sources sur le superbe plateau de Pittsfield : le fleuve Housatonic qui roule ses eaux vers le sud et va se jeter dans l'Atlantique après avoir traversé le Connecticut ; et la rivière Hoosac qui coule vers le nord. De nombreux petits filets d'eau vive descendent du penchant des montagnes, répandent partout la fraîcheur et alimentent le cours tortueux des rivières.

Quelquefois, cependant, ils prennent des proportions alarmantes et font des dégâts considérables ; c'est lorsque l'orage éclate. Alors les eaux descendent abondantes des cimes et des versants et forment des torrents impétueux qui se précipitent avec fracas au fond

---

des gorges et des vallées, lavant tout sur leur passage. La tempête passée, les torrents disparaissent aussitôt, et les petits ruisseaux reprennent leur volume ordinaire et coulent avec leur doux murmure habituel.

De jolies nappes d'une eau claire et placide sont un peu partout encaissées dans les montagnes. Comme d'immenses miroirs, elles font voir aux yeux étonnés, les beautés qui les retiennent captives, mêlées à celles du ciel, qu'elles réfléchissent. Parmi les principales sont le lac Onoto, peut-être le plus pittoresque, il est aux portes de Pittsfield ; le Pontousuc, entre Pittsfield et Lanesboro, l'un des plus étendus, et le plus populaire ; et le Stockbridge Bowl, fameux entre tous, qui a le mérite d'avoir excité la verve poétique des Bryant, des Longfellow et des Hawthorne, qui l'ont chanté tout à tour.

Au-dessus de toutes les montagnes du Berkshire se dresse triomphalement le Greylock. Assis sur une immense base qui s'étend à l'ouest d'Adams, entre Williamstown et New Ashford, il s'élève jusque dans les nues, et porte fièrement la tête à une hauteur de 3,505 pieds, et domine tout l'état du Massachusetts, qui l'entoure d'une vénération digne de sa majesté.



---

Le mont Greylock est en effet majestueux. Il en impose par sa masse gigantesque. Une chaîne de montagnes venant du nord, ininterrompue jusque-là, s'arrête brusquement à ses pieds, et, comme saisie de respect, se tient à distance. Il en résulte une gorge profonde et sombre. De cet abîme, qui ne connaît ni calme ni repos, partent des gémissements lugubres et des sifflements sinistres. Du côté du sud, les "Taconic-Mountains" s'approchent en s'inclinant profondément, comme pour lui présenter leurs hommages respectueux.

Les mortels ne sont pas non plus indifférents devant lui. Ils le contemplent, l'admirent, et ne s'en approchent qu'avec un certain tremblement. C'est qu'il leur rappelle par son altitude la majesté divine. Comme les astres du firmament, il chante la gloire du Seigneur. Il vous dit que la main invisible qui a soulevé cette masse jusqu'aux nues et qui la soutient, terrible dans son immobilité et superbe dans son altitude, est celle d'un agent d'une puissance souveraine. Il fait naître dans l'âme le sentiment de la puissance et de la grandeur de Dieu.

Avant nous, les sauvages le connaissaient depuis des siècles et des siècles. Il était pour

---

eux une terre sainte et servait d'autel sur lequel ils sacrifiaient à leurs dieux. Il était plus que cela. Leur instinct religieux, comme chez les peuples grecs d'Homère, leur faisait considérer les montagnes comme la demeure même des dieux. Il devenait donc pour eux un tabernacle qui abritait la divinité. Il était un centre de religion. A ses pieds, ils s'assemblaient pour rendre leurs hommages à leur déité, et pour célébrer leurs fêtes religieuses avec toute la pompe que commandait leur profond sentiment religieux, et avec toute la solennité dont ils étaient capables ; et leurs prêtres, le gravissant religieusement, immolaient au sommet leurs victimes.

Et j'aime à croire que Dieu, voyant leur bonne intention, qui était d'atteindre l'Être suprême, avait pour agréables leurs sacrifices, malgré les erreurs dont ils pouvaient être imbus ; et que, dans sa grande bonté, il se communiquait à eux et leur offrait la grâce du salut. Ils étaient, en effet, ses enfants, comme nous sommes ses enfants ; ayant comme nous une âme immortelle créée à son image et à sa ressemblance, il les aimait comme il nous aime. Il les avait faits pour lui, il devait se faire connaître à eux ; il les voulait au ciel, il devait leur donner le moyen d'y arriver.

---

Et rien n'empêche, au contraire, nous avons des raisons de croire qu'il se soit manifesté à eux du Greylock. Et, en effet, c'est sur les montagnes que Dieu, dans tous les temps, s'est plu à se révéler aux hommes. C'est sur le mont Sinaï qu'il appelle Moïse pour lui donner sa loi. C'est également du haut de la montagne des Béatitudes que Notre-Seigneur promulgue la loi chrétienne. C'est sur le mont Thabor qu'il se transfigure et manifeste sa divinité aux apôtres Pierre, Jean et Jacques. C'est sur la colline du Golgotha qu'il consomme son sacrifice et se montre le Sauveur du monde. C'est sur le mont des Oliviers qu'il monte au ciel. C'est sur le mont Sion que le Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte, descend sur les apôtres assemblés au Cénacle. Enfin, c'est sur le Vatican, la colline éternelle, que Jésus-Christ continue à se manifester au monde, dans la personne du Souverain-Pontife.

S'il nous était donné d'enlever le voile mystérieux qui cache à nos yeux l'histoire des générations et des générations que le Greylock a inspirées, nous serions simplement émerveillés. Les enfants de ces générations lointaines avaient nécessairement une âme façonnée à l'image de la nature grandiose qui les entou-

---

rait ; une âme capable des sentiments les plus élevés et du plus noble dévouement. Leur vie était un rude combat qui leur donnait l'occasion de développer les meilleures qualités de leur forte nature. Ils avaient à se défendre des bêtes fauves qui les tenaient toujours en éveil et qui, néanmoins, faisaient parfois des victimes parmi eux. Ils avaient à se défendre contre les tribus ennemies, dont ils pouvaient redouter l'empiétement et la vengeance. Aussi, que de faits d'armes éclatants, que de beaux gestes, que d'actes héroïques dont le vénérable Greylock a dû être, à travers les siècles, le glorieux témoin.

On arrive facilement à son sommet par différents sentiers ; il y a aussi de bons chemins de voiture. Celui qui le gravit ne peut se défendre d'une secrète et vive émotion en songeant aux nombreuses générations qui l'ont connu avant lui, et aux visiteurs innombrables qui en ont fait l'ascension.

De son sommet, nous pouvons jouir de l'un des panoramas des plus grandioses et des plus variés. Au nord-est, au delà des montagnes, se dessine la vallée de la Deerfield. La rivière descend du nord au sud jusqu'au pied de la montagne Florida, dans le " township " du

même nom, où elle s'attarde à décrire des courbes capricieuses, se cherchant partout une issue ; puis elle change brusquement son cours et se dirige vers l'est, et, enfin, après un long détour, va se jeter dans le Connecticut. Tout devant nous, s'élèvent les montagnes Hoosac et Florida, devenues célèbres par le fameux " Hoosac-Tunnel ", long de quatre milles et trois quarts, auquel elles ont ouvert leurs flancs.

A l'est, au delà des montagnes, à travers lesquelles la Deerfield roule difficilement ses eaux, et dans lesquelles sont cachés de jolies petites villes et de coquets villages, tels que Charlemont, Sherburne-Falls et Greenfield, coule, du nord au sud, le Connecticut, qui, déjà, a pris des proportions considérables. Si nous nous tournons vers le sud-est, nous avons à nos pieds Savoy et à côté Windsor, d'où jaillissent les deux principales sources de la Westfield, qui, après avoir traversé le comté Hampshire du nord au sud, dans sa partie ouest, passe dans le comté Hampden, entre Montgomery et Russell, arrose Westfield, sépare Agawam de West Springfield, et va grossir les eaux du Connecticut, en face de Springfield. Dans la même direction, par-dessus les montagnes, tout près de Holyoke, se

dresse le pittoresque et populaire Mont Tom.

Au sud, nous avons la Hoosac qui coule au fond d'une vallée tout étroite, qui s'élargit pourtant à Cheshire et forme le Cheshire-Réservoir, jolie nappe d'eau qui prend les proportions d'un petit lac. Plus loin, le Pontousuc, puis Pittsfield. Pittsfield est le chef-lieu du comté, sa ville la plus considérable et en même temps la plus gracieuse.

On l'a surnommée la reine du Berkshire, et justement. Assise sur un superbe plateau, elle domine, non seulement le comté au centre duquel elle a son siège, mais encore toute cette région qui s'étend, depuis les montagnes au nord et le Hudson, à l'ouest, jusqu'à l'Atlantique au sud et à l'est.

Comme la ville sainte en Palestine, de quelque côté que nous l'approchions, il nous faut monter. Notre-Seigneur, partant de la Galilée, située au nord de la Palestine, en route pour la ville sainte, où il allait pour y être immolé, disait à ses apôtres : " Nous montons à Jérusalem. " David, venant du pays de Galaad, situé à l'est du Jourdain, " Monte à Jérusalem. " La reine de Saba, au sud, attirée par la réputation de la sagesse et de la gloire de Salomon, " Monte à Jérusalem

pour le visiter ". Du côté ouest, celui de la mer, on monte également à Jérusalem.

Pittsfield a cette distinction en commun avec la ville sainte. Allez vers elle, c'est s'élever; s'en approcher, c'est monter. Si nous venons du nord sur le Boston and Maine d'abord, puis sur le Boston and Albany, nous suivons la vallée de la Hoosac qui descend, par conséquent, nous montons à Pittsfield. Si nous venons de l'est sur le Boston and Albany, nous longeons la Westfield dont nous remontons le courant, et nous montons encore à Pittsfield. Si nous venons du sud, sur le New York Central, nous suivons la vallée de l'Housatonic qui descend, et nous montons toujours à Pittsfield. Si nous venons de l'ouest, nous montons également à Pittsfield.

Au sud de Pittsfield, s'étend la fertile vallée de l'Housatonic dans laquelle sont agréablement situés Lenox et Stockbridge, charmantes places d'été, célèbres entre toutes; et plus au sud Lee, Great Barrington et Sheffield.

A l'ouest, nous avons le fleuve Hudson, aux rivages pittoresques, qui coule du nord au sud. Sur ses rives enchanteresses sont bâties de nombreuses villes; parmi les principales

---

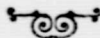
sont Albany, Troy et Cohoes. Au sud-ouest, de l'autre côté, du fleuve, nous distinguons le groupe des montagnes Catskills. Au nord-ouest, nous avons les Adirondacks, et plus au nord le lac George.

Au nord, à nos pieds, nous avons la charmante petite ville de Williamstown fameuse par son collègue. Tout à côté est North Adams, surnommée la Tunnel-City, qui a longtemps été la rivale de Pittsfield. Plus loin, dans l'état du Vermont, se trouve Bennington, bâtie sur un sol cher à la patrie, consacré par le sang de ses enfants. C'est là où les Américains ont remporté, le 16 août 1777, une victoire décisive sur les Anglais. Un monument national, de trois cent huit pieds de hauteur, a été élevé pour marquer l'endroit de ce glorieux événement et pour en garder le souvenir toujours vif.

Maintenant, tournons-nous du côté du soleil levant. Si c'est l'heure du lever du soleil, nous jouissons du plus beau et du plus brillant spectacle que la nature puisse donner. Mais au lieu de regarder au loin, et de fixer les yeux à l'horizon, portons-les au pied de la montagne, et contemplons là une jolie petite ville de 13,000 âmes, dont 3,000 canadiennes.



C'est notre cher Adams, avec sa petite Housac qui nous apparaît comme un ruban argentin qui se déroule au fond de l'étroite vallée, avec ses immenses manufactures qui témoignent de son activité, avec ses nombreuses églises qui attestent son esprit religieux. Il en est une qui se distingue entre toutes par son site choisi, par l'harmonie de ses lignes et par l'élégance de son clocher ; c'est la gracieuse église Notre-Dame, l'oeuvre par excellence du Père Charbonneau, pour laquelle il s'est sacrifié et dans laquelle il a mis toute son âme.





## II

### RÉVÉLATION

*Multifariam, multisque modis, olim, Deus loquens patribus in prophetis, novissimis diebus istis locutus est in Filio.*

Après avoir, à bien des reprises et de bien des manières, parlé autrefois à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par son Fils.

HEBR., I, 1.

Une paroisse est l'Eglise en petit. C'est l'Eglise, avec tous ses précieux avantages, mise à la portée d'un petit groupe de familles. Pour bien comprendre tous les avantages d'une paroisse, il faut savoir ce qu'est l'Eglise.

L'Eglise, dans la pensée de Dieu, est éternelle. Dieu, de toute éternité, la voit, dans ses différentes phases, telle qu'elle est au Ciel, en purgatoire, et sur la terre. En réalité, elle existe, depuis la création des êtres intelligents. Elle existe au ciel depuis la création des anges, et sur la terre, depuis le paradis terrestre.

Et, en effet, dans le sens large, l'Eglise est la famille de Dieu, dont il est le père et dont les créatures intelligentes, comme les anges et les hommes, sont les enfants. Dans cette immense famille, qui embrasse le ciel et la terre, il y a Dieu d'un côté, et les créatures de l'autre.

D'abord Dieu, la source de la vie, le maître absolu, qui tire ses enfants du néant, les forme à son image et à sa ressemblance, les revêt de la robe d'innocence et de sainteté, les enrichit des dons surnaturels, les immortalise, et leur offre à tous la gloire éternelle.

Ensuite, les créatures qui reconnaissent Dieu comme leur créateur, leur conservateur et leur bienfaiteur ; qui s'attachent à lui avec d'autant plus de reconnaissance qu'elles se sentent plus dépendantes ; qui s'abiment devant lui dans de profonds sentiments d'adoration, de louange, d'actions de grâce et d'amour ; et qui se glorifient d'avoir un tel père et se félicitent d'appartenir à une telle famille.

Dans un sens moins large, limitée à la terre, l'Eglise est vieille comme les hommes ; elle prit naissance dans le paradis terrestre.

---

Elle est sortie de l'acte même de la création d'Adam, qui, en étant tiré du néant, s'est trouvé en présence de son créateur, dont il devait reconnaître la souveraineté. Il est facile de comprendre que le premier mouvement d'Adam, en prenant conscience de lui-même, a été un acte de religion. Le premier cri de son âme reconnaissante a été un hommage de tout son être à son créateur.

Dieu reçoit cet hommage et parle à l'ouvrage de ses mains ; il lui dit les rapports qui doivent exister entre eux, le créateur et la créature, et lui promet le bonheur éternel à la condition qu'il reste fidèle.

L'Eglise était établie. L'homme connaissait les devoirs qu'il doit à Dieu et comment il devait s'en acquitter. Il savait que, s'il était fidèle, il serait récompensé, et que, s'il était infidèle, il serait puni.

Adam tombe. Après son péché, Dieu lui parle de nouveau, lui promet un Messie, par la vertu duquel il pourra être sauvé malgré son péché, lui et ses descendants, moyennant qu'ils fassent pénitence et le servent, lui, le seul vrai Dieu.

A son origine, l'Eglise était limitée à nos

premiers parents et à leur famille. Elle était plus petite que la plus humble de nos paroisses ; mais elle devait grandir et se développer avec les générations.

Elle porte différents noms à travers les siècles, avec les différentes époques auxquelles elle se rapporte. C'est d'abord l'Eglise primitive, qui dure depuis Adam jusqu'à Abraham. Sous l'Eglise primitive, outre les révélations faites à Adam, qui devaient être transmises de génération en génération, les hommes avaient pour se guider la loi naturelle écrite dans leur coeur.

A la lumière de la raison, l'homme voit Dieu dans ses oeuvres. L'univers, avec toutes ses merveilles, fait connaître sa toute-puissance ; la splendeur du firmament manifeste sa gloire ; la marche des astres et la succession des saisons révèlent sa providence ; le bienfait de la vie dit sa bonté. Il connaît dans le créateur de l'univers, l'Etre suprême, et lui rend ses hommages en lui offrant des sacrifices. En Amérique, il n'y a pas eu d'autre Eglise jusqu'à la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb. Il y a encore de nos jours des peuplades qui n'ont pas d'autre religion que celle que leur enseigne l'Eglise primitive.

---

Vient ensuite l'Eglise patriarcale. Comme les hommes, grâce aux suites néfastes du péché originel, s'éloignaient de leur créateur et se plongeaient dans toutes sortes d'erreurs, la révélation primitive et la loi naturelle ne leur suffisaient plus pour les maintenir dans la voie du devoir et les conserver à Dieu.

C'est alors que le Seigneur, dans sa grande miséricorde et dans sa bonté infinie, daigna parler de nouveau aux hommes. Pour conserver au monde les moyens de salut, qui étaient alors la connaissance de la révélation, la foi au Messie promis, et la soumission à la loi, il se choisit un peuple, qui sera son peuple et dont il sera le Dieu. Il fait Abraham le père de cette race bénie de laquelle sortira le Messie promis.

Il s'adresse donc à Abraham, et fait avec lui une alliance éternelle. Comme signe de cette alliance, il prescrit la circoncision. Elle était la marque des enfants de Dieu. Celui qui ne portait pas cette marque était exclu du peuple de Dieu. Abraham, comme chef du peuple choisi qui constituait l'Eglise patriarcale, a eu pour successeurs Isaac et Jacob. Les patriarches représentaient Dieu auprès du peuple, et représentaient le peuple auprès

de Dieu. Le Seigneur se manifestait à eux, leur communiquait ses volontés, et comblait le peuple de bienfaits célestes, et faisait en sa faveur des merveilles des plus éclatantes.

A l'Eglise patriarcale succéda l'Eglise mosaïque. Le peuple de l'alliance, sous Jacob, fut conduit par la famine dans la terre d'Egypte. Là, il vécut quatre cent trente ans ; d'abord favorisé à cause du souvenir de Joseph, puis plus ou moins oublié par les pharaons, et, enfin, cruellement persécuté. Dieu eut pitié de son peuple et suscita, en Moïse, un sauveur qui délivra Israël, le peuple de Dieu, de la servitude des Egyptiens, et le conduisit, à travers le désert, à la terre promise.

Dieu renouvela son alliance avec son peuple au pied du Sinaï. Il parla à Moïse au milieu des tonnerres et des éclairs, lui donna les dix commandements, écrits sur deux tablettes de pierre, et fixa lui-même tous les détails du culte qu'on devait lui rendre. En vertu de cette alliance, Israël ne devait pas avoir d'autres dieux que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; le Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre. Il devait lui rendre le culte prescrit et observer les commandements.



S. S. Benoit XV.





S. G. Mgr Thomas-D. Beaven.

De son côté, le Seigneur lui donnait la terre promise, et l'entourait d'une providence spéciale.

L'Eglise mosaïque dura depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ. Elle a été, pendant cette longue période, le centre de la vraie religion, la gardienne de la morale, et la dépositaire de la révélation.

“ Dieu, dit saint Paul aux Hébreux, parla au monde d'abord par ses prophètes, puis par son divin Fils ”; il lui parla par l'Eglise primitive, par l'Eglise patriarcale et par l'Eglise mosaïque, comme il lui parle encore par l'Eglise catholique. Il parle aussi aux hommes individuellement, à chaque homme en particulier. Il parle au monde pour se manifester à lui et pour y établir son règne ; il parle aux individus pour se faire connaître à un chacun, afin d'établir son règne dans tous les coeurs.

C'est un article de foi que Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, et que tous les saints, qui ont vécu depuis le commencement du monde et qui vivront jusqu'à la fin des siècles, lui devront leur salut. La foi au Messie, d'abord promis et ensuite venu, a toujours été le moyen essentiel du

salut, et conséquemment du règne de Dieu. C'est pour cela que le Seigneur a fait tant de merveilles, afin de la sauver au monde, et qu'il fait encore tous les jours tant de prodiges dans l'ordre spirituel, afin de la conserver aux âmes. Pour les mêmes raisons donc qu'il parle au monde, il parle aux âmes individuellement et se manifeste à elles d'une manière non équivoque, et offre à chacune une grâce de salut.

J'étais tout jeune enfant, dans ma huitième année, quand le Seigneur daigna m'accorder cette grâce de salut. C'était un soir, à l'heure de mon coucher, lorsque ma bonne mère, éminemment chrétienne, me fit remarquer que c'était l'heure de ma prière. J'entraï aussitôt dans sa chambre, où régnait une demi-obscurité, m'agenouillai et fis ma prière.

Cette prière a été une révélation. Elle a fait époque dans ma vie, et en a marqué l'heure la plus précieuse. Dieu, dans sa tendre sollicitude pour sa créature, daigna se pencher sur moi, m'envelopper de sa présence, et remplir mon âme de délices ineffables. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était le Seigneur qui se manifestait à moi : je le sentais, et la douceur infinie que je goûtais dans mon âme en était la preuve.

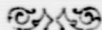
Comme ma prière était plus longue qu'à l'ordinaire, ma mère, me croyant endormi, m'appela. Je fis aussitôt, quoique bien à regret, le signe de la croix, et je sortis de la chambre sans dire mot. Ma mère me regarda et, tout étonnée, me dit en souriant : " Mais qu'est-ce que t'as donc ? tu es tout rayonnant ! " Ce que j'avais, je ne pouvais pas le dire, mais j'étais heureux. Ma jeune âme qui avait à peine pris conscience d'elle-même, était inondée de délices.

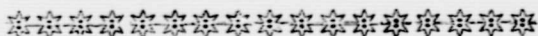
Dans ma naïveté enfantine, je m'imaginai que c'était là un effet ordinaire de la prière bien faite. Aussi, le lendemain, la journée me parut bien longue ; je soupirais ardemment après l'heure de ma prière du soir, mais le moment tant désiré tardait à venir. Dans mon impatience, je prévins mon heure accoutumée, et je m'agenouillai juste au même endroit où, la veille, j'avais senti et goûté, dans mon âme, les effets ineffables du contact de Dieu.

Mais c'était là une faveur unique qui ne devait plus être renouvelée. Cependant, l'impression qu'elle a faite sur moi a été si vive qu'elle ne s'est jamais effacée ; et, après plus de quarante ans, elle est encore vivace.

Le souvenir de cette grâce insigne a influencé toute ma vie, et, plus d'une fois, elle m'a sauvé du naufrage.

Oui, Dieu parle aux hommes par son Eglise dans tous les temps ; mais il y a dans la vie de chaque homme, un moment infiniment précieux où Dieu lui parle, se manifeste à lui, lui donne un avant-goût du bonheur suprême, et l'engage ainsi à être fidèle, à le bien servir, et à retourner à lui, comme l'enfant prodigue, s'il a le malheur de s'en éloigner.





### III

#### ÉGLISE

*Tu es Petrus et super hanc  
petram aedificabo ecclesiam  
meam.*

Tu es Pierre et sur cette  
pierre, je bâtirai mon Eglise.

MATH., XVI, 18.

Après les prophètes, vient le Fils de Dieu, le Messie promis. A l'Eglise mosaïque, limitée au peuple d'Israël, succède l'Eglise chrétienne qui s'étend à toutes les nations. Elle est le perfectionnement de l'Eglise mosaïque. " Ne pensez pas, dit Notre-Seigneur, que je sois venu abolir la loi ou les prophètes; je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir. " Par son Eglise, il perfectionne la loi, le culte et la révélation, qui ont été, dans tous les temps, les moyens du salut des âmes, et du règne de Dieu dans le monde.

Par son Eglise et dans son Eglise, il continuera sa mission, jusqu'à la fin des temps. C'est pourquoi il s'identifie avec elle: "Celui qui vous écoute, dit-il, m'écoute; celui qui

vous méprise, me méprise. ” Il ne fait qu'un avec elle, comme il ne fait qu'un avec Dieu. Il est essentiellement infaillible, ce qui veut dire qu'il ne peut ni tromper, ni se tromper, ni être trompé, sans cesser d'être ce qu'il est. De même l'Eglise catholique est essentiellement infaillible ; elle ne peut ni tromper, ni se tromper, ni être trompée.

“ Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. ” C'est par ces paroles solennelles qu'il annonce au monde son Eglise infaillible. Bâtie sur le roc, elle est solide ; les tempêtes ne peuvent pas l'ébranler ; l'enfer lui-même ne peut rien contre elle. Il charge Pierre, en qui réside comme en son chef l'infaillibilité de l'Eglise, de confirmer ses frères, ébranlés par les vents des fausses doctrines et des erreurs de toutes sortes. Il veut que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit considéré comme un païen et un publicain.

L'Eglise est infaillible, parce qu'elle est la gardienne de la foi. Etant la colonne de la vérité, comme le dit saint Paul, nous savons que sa doctrine est vraie. Ce qu'elle prêche, elle le prêche avec autorité ; ce qu'elle enseigne est la vérité. Qu'elle nous parle par la bouche du pape, d'un évêque, ou du plus

---

humble des prêtres, c'est toujours la même doctrine divine qu'elle enseigne. Que cette doctrine soit enseignée solennellement, dans une basilique splendide, aux grands de la terre ; qu'elle soit enseignée, dans une superbe cathédrale, à un auditoire d'élite ; qu'elle soit enseignée à des ignorants, dans l'humble chapelle de la plus pauvre des paroisses, elle est toujours l'expression de la vérité, et commande partout le respect et l'obéissance.

L'Eglise est infaillible, parce qu'elle est la gardienne de la morale chrétienne. Toute la morale chrétienne se résume dans cette parole de Notre-Seigneur : " Je suis la voie qui conduit à la vie. Si quelqu'un veut marcher dans cette voie du salut, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. " Il est nécessaire de croire, mais il n'est pas moins nécessaire de conformer sa conduite à sa foi. " Ce ne sont pas, déclare solennellement le Sauveur, tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père, qui est dans les cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux. " Saint Paul dit dans le même sens : " Vous auriez la foi à transporter les montagnes, qu'elle ne vous serait d'aucune utilité,



si vous n'avez pas la charité, qui vous fait faire la volonté de Dieu. ”

Comme l'Eglise enseigne ce qu'il faut croire, elle fait aussi connaître ce qu'il faut faire. “ Observez les commandements, nous dit-elle avec Notre-Seigneur, et vous vivrez. ” Ses lois sont les lois de Dieu ; ce que Dieu veut est ce qu'elle veut. Quand le catéchiste explique aux enfants les commandements, quand le curé de la paroisse, au prône du dimanche, annonce une décision de l'évêque, ils ne font l'un et l'autre que de faire connaître la volonté de Dieu. Suivre la ligne de conduite qu'elle trace, c'est faire la volonté de Dieu, c'est marcher à la suite du Sauveur, dans la voie lumineuse, qui conduit à la vie éternelle.

L'Eglise catholique est infaillible, parce qu'elle est la gardienne du culte divin. Le culte est l'expression de la religion ; il est le langage de l'âme religieuse. Il est essentiel à la gloire de Dieu et au salut des hommes. Si le culte pouvait disparaître de la terre, le monde serait consumé sous une pluie de feu, comme Sodome et Gomorrhe, ou serait noyé dans les eaux d'un nouveau déluge universel. Enlevez le saint Sacrifice de la messe, qui résume en lui-même tout le culte divin, et

---

vous enlevez aux hommes leur Sauveur et les séparez de Dieu ; vous arrachez le monde à son créateur et en appelez la fin. Le monde ne peut pas plus exister sans culte qu'il ne peut exister sans Dieu.

L'Eglise catholique est infaillible, parce qu'elle est la gardienne des sacrements. Les sacrements sont les canaux de la grâce. Le Sauveur les a institués pour nous communiquer ses mérites, en vertu desquels seulement, nous pouvons être sauvés. Notre-Seigneur est mort pour tous les hommes, et tous peuvent être sauvés ; cependant, tous ne profiteront pas de sa mort, parce que tous ne prendront pas les moyens de s'en approprier les mérites, dans la réception des sacrements. La réception des sacrements est aussi nécessaire au salut que la foi : " Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ", dit Notre-Seigneur. Celui qui ne croira pas, comme celui qui ne sera pas baptisé, sera condamné. Le baptême est la porte du ciel ; c'est lui qui nous fait entrer dans la famille de Dieu. Le sacrement de pénitence est le baptême des pécheurs. Celui qui a commis un péché mortel est un enfant perdu. Son péché le détourne de Dieu et lui fait perdre tous les avantages des enfants de Dieu. Il ne peut se réhabiliter qu'en se purifiant dans les eaux salutaires de la péni-

---

tence: " A moins que vous ne fassiez pénitence, vous périrez tous également ", dit Notre-Seigneur. Il dit encore: " A moins que vous ne mangiez ma chair et ne buviez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. " Nous ne pouvons pas prétendre à la vie éternelle, à moins que nous n'entretentions en nos âmes la vie spirituelle par la communion sacramentelle.

Voilà les quatre moyens de salut dont l'Eglise est la seule gardienne. Grâce à son infaillibilité, elle les conserve, à travers les siècles, dans toute leur efficacité. Ils sont aujourd'hui ce qu'ils ont toujours été. Ils ont toujours été nécessaires au salut, ils le sont encore aujourd'hui ; ils ont toujours suffi pour sanctifier les âmes et les conduire au ciel, ils suffisent encore de nos jours pour assurer aux hommes leur salut.

Ces moyens de sanctification ne se trouvent que dans l'Eglise ; c'est pourquoi " Hors de l'Eglise point de salut. " Puisque l'Eglise seule possède les moyens de salut, il est évident que personne ne peut être sauvé sans elle. On ne peut pas plus se sauver sans l'Eglise catholique qu'on ne peut se sauver sans Jésus-Christ. J'insiste sur ce point.

---

parce qu'il est particulièrement important que nous en ayons une idée juste, nous qui vivons au milieu de gens de toutes sortes de croyances.

“ Hors de l'Eglise, point de salut ” : est-ce que cela veut dire qu'il n'y a que les catholiques qui soient sauvés ? Oui, absolument ; et c'est évident, puisqu'il n'y a qu'eux qui appartiennent à l'Eglise qui, seule, a les moyens de salut. Alors faut-il conclure que tous les protestants, et les infidèles seront condamnés ? Pas nécessairement, parce qu'il y en a beaucoup parmi eux qui sont catholiques de fait si non de nom. Ceux-là seront sauvés en autant qu'ils sont catholiques, et comme catholiques, et non pas comme protestants ou comme infidèles. Il est évident qu'il ne peut pas y avoir de protestants au ciel. Les mauvais anges ont été les premiers protestants ; ils ont voulu protester, et nous savons avec quel résultat. Il ne peut y avoir au ciel que les enfants de la grande famille de Dieu, c'est-à-dire les enfants de l'Eglise catholique.

J'ai dit qu'il y en a beaucoup, parmi ceux qui sont hors de l'Eglise, qui sont catholiques de fait. Il faut distinguer trois sortes de catholiques : les catholiques de droit, de fait, et de désir.

Les catholiques de droit sont ceux qui ont reçu le baptême de l'Eglise catholique et qui vivent dans son sein; ceux qui professent la même foi chrétienne, participent aux mêmes sacrements de Jésus-Christ, et sont soumis à un même chef visible qui est le pape. Ils sont répandus par toute la terre et s'organisent partout en paroisses.

Les catholiques de fait sont les chrétiens protestants qui sont de bonne foi et en grâce avec Dieu. Vous prenez un protestant sincère: il a la foi, il est baptisé, il observe les commandements, et croit en Jésus-Christ. Ce protestant de bonne foi remplit toutes les conditions nécessaires au salut; il est de fait catholique, et, comme catholique, il sera sauvé.

Les catholiques de désir sont les infidèles qui observent la loi naturelle en vue de Dieu, de qui ils attendent leur récompense. Vous prenez un sauvage, qui ignore l'Eglise catholique, qui n'a jamais entendu parler de Jésus-Christ; il ne peut être question pour lui ni des sacrements, ni de la foi chrétienne; cependant, il peut être sauvé. Il croit en Dieu et observe pour lui plaire la loi naturelle, la seule qu'il connaisse. Il n'en faut pas davantage; ce sauvage reçoit le baptême de désir, qui lui applique les mérites du Sauveur, et le

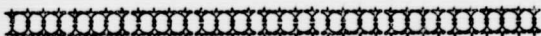
---

fait enfant de Dieu et de l'Eglise. Il est un catholique de désir, et c'est comme catholique qu'il sera sauvé.

Les catholiques de fait et de désir n'appartiennent pas au corps de l'Eglise, mais ils appartiennent à l'âme de l'Eglise. N'appartenant pas à l'Eglise visible, ils n'ont pas droit au glorieux titre de catholique. Nous, les catholiques de droit, nous appartenons au corps de l'Eglise ; mais ce privilège insigne ne servira qu'à nous condamner davantage, si nous n'appartenons pas aussi à l'âme de l'Eglise.

L'Eglise est infaillible. Elle est aussi indéfectible, c'est-à-dire qu'elle ne peut jamais faire défaut. " Je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles ", a dit son divin Fondateur. Si l'Eglise pouvait faire défaut, même pour un seul instant, le monde serait privé, pour cet instant, des moyens de salut, ce qui est impossible. Pour les mêmes raisons donc qu'elle est infaillible, l'Eglise est aussi indéfectible. Aussi longtemps qu'il y aura sur la terre une âme à sauver, aussi longtemps elle sera là, pleine d'une tendre sollicitude, pour lui offrir les moyens de salut.





## IV

### MISSION

*Data est mihi omnis potestas in coelo et in terra. Euntes ergo, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.*

Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

MATH., XVIII, 19.

Notre-Seigneur, après avoir bâti son Eglise sur le roc, après lui avoir assuré l'infailibilité, lui confie sa mission, et lui promet d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles.

“ Allez, dit-il à ses apôtres, enseignez toutes les nations, apprenez-leur tout ce que je vous ai enseigné. Parlez-leur de Dieu et de ses perfections infinies ; parlez-leur de la bonté du Père, qui a tiré le monde du néant ;

---

parlez-leur de la sagesse du Fils, qui s'est fait homme pour les racheter ; parlez-leur du Saint-Esprit, qui enflamme les cœurs de l'amour divin, afin de les purifier et pour sanctifier les âmes.

“ Apprenez-leur le mystère de l'incarnation. Dites-leur comment le Fils de Dieu s'est fait homme ; comment, ayant été conçu du Saint-Esprit, il est né d'une vierge, bénie entre toutes les femmes, que le Seigneur a comblée de toutes les grâces et enrichie de tous les dons ; comment cette très sainte femme a partagé avec son divin Fils, depuis la crèche jusqu'à la croix, une vie de renoncement, de privation et de sacrifice. Dites-leur comment il est vrai Dieu et vrai homme, qu'il est le Messie promis au monde, de qui seul vient le salut.

“ Apprenez-leur le mystère de la rédemption. Parlez-leur de ma passion ; dites-leur combien, moi, le Fils de Dieu, j'ai souffert pour les hommes ; comment on m'a traité de la manière la plus indigne : on s'est moqué de moi, on m'a frappé brutalement, on m'a craché à la figure ; on m'a flagellé, couronné d'épines et, enfin, crucifié. Faites-leur bien comprendre que je suis mort pour eux, que



j'ai versé mon sang pour leur mériter, à tous, le bonheur éternel.

“ Apprenez-leur le prix infini de mon sang précieux ; dites-leur comment j'ai institué les sacrements pour leur en appliquer les mérites. Parlez-leur du baptême, qui les fait enfants de Dieu et de l'Eglise ; parlez-leur du sacrement de mon amour, par lequel j'associe ma vie à la leur; vivant en eux et eux de moi; parlez-leur du saint sacrifice de la messe, le chef-d'oeuvre par excellence de la rédemption, par lequel le sacrifice de la croix se renouvellera jusqu'à la consommation des siècles, offrant au Seigneur, tous les jours, au nom de l'humanité entière, un sacrifice capable de lui rendre dignement les grands devoirs d'adoration, d'actions de grâce, de propitiation et de prière, que tout homme doit à son créateur.

“ Apprenez-leur à connaître l'Eglise catholique. Dites-leur qu'elle continue sur la terre l'oeuvre de régénération que j'ai commencée; qu'elle seule possède les moyens de salut; qu'elle enseigne avec autorité; que sa doctrine est celle de mon Père, qui est dans les cieux. Faites-leur bien comprendre que, tous, ils doivent l'écouter; que celui qui la

---

méprise, me méprise, et méprise celui qui m'a envoyé.

“ Parlez-leur du ciel ; dites-leur les beautés ravissantes dont on y jouit ; les joies pures et le bonheur parfait qu'on y goûte. Dites-leur, que, tous, ils sont faits pour le ciel ; que Dieu les veut éternellement heureux avec lui, mais que, pour cela, ils doivent observer les commandements : celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas et n'observera pas les commandements sera condamné. Parlez-leur de l'enfer, des tourments des damnés et de leur malédiction éternelle.

“ Allez maintenant, enseignez toutes les nations, leur apprenant toutes les choses que je vous ai apprises de Dieu, de la religion et de la loi, et faites-leur observer tout ce que je vous ai commandé. Allez avec confiance, je vous envoie comme mon Père m'a envoyé. Toute puissance m'a été donnée sur la terre et dans le ciel ; cette puissance, je vous la donne à mon tour ; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux.

“ Allez avec confiance vous rappelant que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la

consommation des siècles. Ne vous laissez pas abattre par les difficultés que vous rencontrerez. La nature même de votre mission vous soulèvera de l'opposition. L'erreur s'opposera à la vérité que vous prêcherez; le vice refusera de céder la place à la vertu; et l'esprit mauvais, qui règne en maître dans le monde, fera toujours une guerre à mort à l'esprit chrétien.

“ Allez avec confiance car j'ai vaincu le monde. Cependant, on ne vous traitera pas mieux qu'on ne m'a traité; comme on m'a persécuté, de même on vous persécutera: le serviteur n'est pas plus que le maître. Soyez candides comme la colombe pour prêcher la vérité, dans toute sa splendeur et dans une grande simplicité; mais soyez prudents comme le serpent, afin de ne pas vous laisser surprendre par la malice des pécheurs. Allez maintenant avec confiance, remplissez courageusement votre mission, elle est divine. ”

Et les apôtres, ayant reçu le Saint-Esprit que le Sauveur leur avait promis avant de monter au ciel, sont transformés en prédicateurs ardents et courageux, et se mettent à prêcher aux nations. Ils parlent dans leur langue, et leurs auditeurs, étant de différents

---

pays et parlant divers langages, s'étonnent de les entendre, chacun dans sa langue. Saint Pierre, dans sa première prédication, à la sortie du Cénacle, convertit trois mille hommes.

Conduits par l'Esprit-Saint, ils se répandent dans tout le monde, qu'ils se divisent, et prêchent partout les merveilles de Dieu. Ils font si bien que, déjà, saint Paul peut dire que l'évangile est annoncé dans le monde entier, et que l'Eglise, qui ne fait que de commencer, est déjà universelle.

Chaque apôtre, faisant des conversions, s'attachait des disciples, et devenait ainsi un centre d'activité religieuse, et la base d'une organisation spéciale. C'est là l'origine des diocèses dans l'Eglise. Saint Paul fait mention de ces Eglises particulières. Les plus anciennes sont celles de Jérusalem, d'Antioche et de Rome, qui ont été tour à tour le centre de l'Eglise universelle. L'apôtre saint Jean parle des sept Eglises de l'Asie, entre autres, de celles d'Ephèse, de Smyrne et de Philadelphie.

Ces Eglises particulières étaient ce que sont aujourd'hui nos diocèses. Chacune avait son organisation propre, qui la distinguait et la rendait indépendante des autres; mais tou-

---

tes relevaient de l'Eglise de Pierre et étaient soumises à son chef suprême, qui était d'abord saint Pierre, puis les papes, ses successeurs. Ces Eglises particulières se subdivisèrent et formèrent des Eglises locales qu'on appelle paroisses.

Les chefs des Eglises particulières, qui sont les évêques, reçoivent leur mission du Souverain-Pontife. L'Envoyé divin, s'adressant aux apôtres et particulièrement à Pierre, leur chef, a dit : " Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie ; allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les ; voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles ; celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise. "

De même, le Souverain-Pontife, ne pouvant atteindre personnellement tout le monde, envoie à la tête des Eglises particulières, en vertu des pouvoirs qu'il a reçus de Jésus-Christ, des évêques, en leur disant : " Allez, enseignez toutes les nations ; celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise, moi, et celui qui m'a envoyé. "

Comme le pape, l'évêque ne peut pas seul suffire à tous les besoins de son diocèse.

---

Comme le pape, il aura lui aussi des envoyés qui le représenteront dans les différentes parties de son diocèse. En vertu des pouvoirs qu'il a reçus, il s'ordonnera des prêtres, et les placera à la tête des paroisses qu'il multipliera au besoin, en leur disant : " Allez, enseignez tous les fidèles que je vous confie, administrez-leur les sacrements, et faites-leur observer tout ce que l'Eglise, que je représente dans mon diocèse, a commandé au nom de Dieu, dont elle tient la place. Celui qui vous écoute, écoute l'Eglise de Jésus-Christ ; celui qui vous méprise, méprise l'Eglise et son divin Fondateur. "

Ainsi, grâce à son organisation merveilleuse, l'Eglise de Jésus-Christ peut atteindre tous ses enfants. Elle les connaît individuellement, les appelle par leur nom, et agit directement sur eux. Elle vient en contact immédiat avec un chacun d'eux par le ministère de ses prêtres de paroisses. Ce sont eux qui leur appliquent les moyens de salut et leur font observer tout ce que le Seigneur a commandé. Ce sont eux qui leur prêchent la parole de Dieu, leur apprenant ce qu'ils doivent croire et ce qu'ils doivent faire : prêchant avec la même autorité le dogme et la morale. Ce sont eux qui administrent les sacrements ; qui bap-

---

tisent; qui absolvent les pécheurs au tribunal de la pénitence; qui distribuent aux âmes le pain de la vie éternelle, dans la divine eucharistie; qui bénissent les mariages et qui donnent aux moribonds l'onction suprême du salut. Ce sont eux qui, comme représentants officiels de l'Eglise, servent d'intermédiaires entre Dieu et leurs paroissiens: ils offrent au Seigneur, tous les jours, le saint sacrifice de la messe, par lequel Dieu est honoré dignement et les âmes sanctifiées.

Oui, une paroisse est l'Eglise en petit. C'est l'Eglise avec son autorité; c'est l'Eglise avec sa foi, avec sa morale et avec ses sacrements; c'est l'Eglise, avec tous les moyens de salut, mise à la portée d'un petit groupe de familles.

On définit l'Eglise: la société des fidèles unis entre eux par la profession d'une même foi, par la participation aux mêmes sacrements, et par la soumission à un même chef visible qui est le pape. Une paroisse est la société de certains fidèles groupés dans un territoire déterminé, unis entre eux par la profession d'une même foi, par la participation aux mêmes sacrements, et par la soumission à un même chef visible qui est le curé,

---

qui représente l'évêque, qui représente le pape, qui représente Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. Le curé représente dans la paroisse l'autorité de l'Eglise. En lui étant soumis, on est soumis à l'Eglise; en se déclarant contre lui, on se déclare contre l'Eglise, et partant contre Jésus-Christ.

Le catholique et le paroissien se confondent ; si bien, qu'il est impossible d'être un bon catholique et un mauvais paroissien. Pour être bon paroissien comme pour être bon catholique, il faut trois choses à savoir : avoir la foi, recevoir les sacrements, et être soumis à l'autorité religieuse représentée dans le monde entier par le pape, dans le diocèse par l'évêque, et dans la paroisse par le curé. C'est là la triple marque du bon catholique comme du bon paroissien.

Vous auriez beau avoir une foi à transporter le Greylock, si vous ne recevez pas les sacrements, vous êtes un mauvais catholique et un mauvais paroissien ; vous auriez beau avoir la foi et recevoir les sacrements dévotement, si vous n'êtes pas soumis à l'autorité, vous êtes un mauvais catholique et un mauvais paroissien. Celui qui n'est pas avec son curé ne peut pas être un bon paroissien, et celui



qui est contre son curé, comme curé, est mauvais paroissien et mauvais catholique.

Les bons catholiques sont toujours bons paroissiens. Ils sont fortement attachés à leur paroisse, en observent scrupuleusement les règlements, s'intéressent activement à tout ce qui la touche, travaillent avec dévouement à son bien par la parole et par l'action, et se réjouissent vivement de ses succès, tant dans l'ordre matériel que dans l'ordre spirituel. Ils sont toujours avec leur curé. Ils comprennent que ce n'est pas au curé à être avec eux, mais que c'est à eux à être avec le curé. Ils sont avec lui et le respectent, non pas à cause de ses talents ou de ses qualités naturelles, non pas même à cause de ses vertus, mais seulement à cause de sa qualité de curé ; ils sont avec lui malgré ses défauts et ses torts ; ils sont avec lui, parce qu'il est le représentant attitré de Dieu auprès d'eux.





## PREMIÈRE PARTIE

---

LE RÉVÉREND PÈRE CREVIER

---

### CHAPITRE PREMIER

#### MISSIONNAIRES DU BERKSHIRE

---

“ Voici sur les montagnes les pieds de celui qui évangélise et qui annonce la paix. ” Ces paroles du prophète Nahum s'appliquent parfaitement aux premiers missionnaires du Berkshire. Ils venaient d'abord de Burlington, Vermont, puis de Chicopee, alors appelé Cabotville ; enfin, au commencement de 1849, un missionnaire, chargé de tout le comté, fut établi à Pittsfield.

Ils parcouraient les montagnes, allant de station en station, visitant les catholiques, les fortifiant dans la foi, les encourageant dans les difficultés, et leur administrant les sacrements. Ils s'oubliaient eux-mêmes pour ne penser qu'aux autres, pour lesquels ils se dépensaient volontiers, afin de leur assurer les secours de la religion. Ils étaient pour eux les messagers de la paix. Aussi, ces premiers catholiques voyaient venir le prêtre avec bonheur. La nouvelle de son arrivée les réjouissait grandement. Ils s'assemblaient autour de lui, lui disaient leurs difficultés, lui exprimaient leurs craintes, et le mettaient au courant de leurs faits et gestes.

Et leurs difficultés étaient grandes, et leurs craintes fondées ; mais, d'un autre côté, ils offraient de précieuses consolations aux missionnaires.

Vivant au milieu d'une population remplie de préjugés contre eux, ils étaient exposés à bien de mauvais traitements. Leur religion les rendait encore plus méprisables. On se fait difficilement, aujourd'hui, une idée exacte de la mentalité des protestants de ce pays, il y a un siècle, même encore, il y a cinquante ans. Dans ce temps-là être catholi-

que, c'était, pour ces gens-là, être ignorant, superstitieux, vicieux ; c'était être un être dangereux, capable de tous les crimes. Le prêtre était le représentant de Satan, un démon personnifié, ayant des cornes et une queue.

Un vieux père missionnaire américain nous racontait au collège, il y a quelque trente-cinq ans, qu'un jour, prenant le train, il entend, comme il entrait dans le char, une voix enfantine demandant : " M'ma, who is that man ? " Frappé par le costume étrange du prêtre, l'enfant, dont la curiosité est piquée, veut savoir quel est cet homme. La maman lui souffle à l'oreille quelques mots, qui, évidemment, ne sont pas flatteurs pour le missionnaire, car il est facile de voir que l'enfant est mis en garde contre ce dernier. Il le regarde avec méfiance, s'en éloigne le plus possible, et se cache derrière sa mère. Occupant un siège tout près, le prêtre observe tout ce qui se passe, et en aurait ri de bon coeur, si la chose n'avait pas été si triste. Comme le Père, son bréviaire en main, se préparant à réciter le saint office, enlève son chapeau, l'enfant, ne pouvant contenir sa surprise, de s'écrier : " M'ma, that man has no horns ! "

C'est ainsi que les parents inspiraient aux

enfants de l'horreur pour le prêtre, et pour tout ce qui est catholique. Ils étaient tellement aveuglés par le préjugé, que la perversion de leur esprit était complète. Ils n'avaient plus d'yeux pour voir la lumière. Et, de plus, ils avaient la haine du catholicisme dans le coeur. Voici ce que nous lisons dans une revue de 1840 : " Burlington, Vt. St. Mary's church, a beautiful edifice, was reduced to ashes in the night of the 11th. of May, 1838, having been set on fire in hatred for the catholic religion. "

" Ils vous chasseront des synagogues, disait Notre-Seigneur à ses disciples, et l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira rendre hommage à Dieu. " Regardant les catholiques comme des hommes tellement impies et comme de si grands scélérats, que c'est être agréable à Dieu que de les mettre à mort, ils ne pouvaient avoir pour eux que le plus grand mépris, et les traiter avec la plus grande rigueur.

Ainsi malmenés, vivant dans une atmosphère saturée d'erreurs, souvent isolés individuellement, et comme perdus au milieu des ennemis déclarés de leur religion, il y avait pour eux danger de perversion. Ils le savaient

et en gémissaient. Ils avaient d'autant plus raison de craindre, que, déjà, ils constataient des défections parmi les leurs. La partie leur semblait si inégale, qu'ils se demandaient en tremblant, s'ils pourraient, en de pareilles conditions, soutenir longtemps la lutte. C'est alors qu'ils suppliaient le Père missionnaire de rester auprès d'eux, du moins, de les visiter plus souvent.

Mais le bon Père missionnaire ne pouvait faire plus. Il avait d'autres enfants spirituels qui réclamaient ses soins et à qui il se devait également. Quoiqu'il se dépensât sans réserve, comme un autre saint Paul, il ne pouvait suffire à la tâche. Son coeur d'apôtre en souffrait. Il comprenait mieux que personne les circonstances difficiles dans lesquelles il voyait ses enfants qu'il aimait tant ; il connaissait le besoin qu'ils avaient du ministère du prêtre ; comme il aurait été heureux de les visiter souvent ! Mais il ne pouvait les voir que de loin en loin. Cependant, dans ces rares visites, comme il savait les encourager ! Il les engageait à compter sur Dieu ; il leur assurait que sa grâce toute-puissante ne leur ferait pas défaut, s'ils mettaient en lui leur confiance, et qu'il ferait au besoin des miracles pour les sauver.

Si la vie des catholiques était pénible, celle du missionnaire ne l'était pas moins. Plus que les autres, il avait à souffrir de la mauvaise volonté du public. Souvent le fanatisme haineux lui fermait les portes des hôtelleries, et il n'était pas mieux reçu dans les maisons privées. Dans ses longues courses, par-dessus les montagnes et à travers les forêts, il avait à souffrir la faim, la soif, les intempéries des saisons, et que sais-je ! la liste de ses misères est bien longue.

Il pouvait dire avec saint Paul : " Pour l'évangile de Jésus-Christ, j'ai fait souvent de longs, de fâcheux et de périlleux voyages ; j'ai connu des dangers sur les rivières ; dangers de la part de ceux de ma nation ; dangers de la part des païens ; dangers au milieu des villes ; dangers au milieu des déserts ; dangers sur la mer ; dangers de la part des faux frères. Combien d'autres travaux entrepris pour Jésus-Christ ! Combien de peines et de fatigues endurées ! Les longues veilles, la faim, la soif, les jeûnes réitérés, le froid, la nudité ! Outre ces maux extérieurs qui ne touchent que le corps, combien en souffré-je tous les jours dans l'esprit ! Le soin que j'ai de toutes les Eglises attire sur moi une foule d'affaires qui m'assiègent de toute part, et ne me donne pas le temps de respirer. "

Si les tribulations du missionnaire sont grandes, les consolations, par contre, ne lui manquent pas. Quoi de plus consolant pour le coeur d'apôtre de François de Xavier que de trouver, après une absence de dix ans, la mission des Palawars, non seulement restée ferme dans la foi, mais encore pleine de ferveur. Je laisse parler Daurignac, l'auteur de la vie de saint François de Xavier : " Enfin, le vaisseau qui porte le saint vénéré a jeté l'ancre; Xavier paraît, un immense cri de joie sort de ces milliers de poitrines et arrive jusqu'à son coeur. Il fait des signes d'affection à cette masse de peuple qui couvre le rivage ; il lui témoigne aussi sa joie de revoir son cher troupeau, et dès qu'il pose le pied sur la plage, les cris de bonheur font place aux chants de la doctrine chrétienne, auxquels notre aimable saint mêle sa touchante voix. C'était prouver le plaisir que lui faisait l'accueil de ses premiers enfants en Jésus-Christ. Ils le comprirent ainsi et accompagnèrent leur Père chéri jusqu'au premier village sans discontinuer les chants. Xavier s'arrêta à l'entrée du village pour parler à cette immense foule, et témoigner sa joie de revoir ses Palawars et le plaisir que lui faisait leur accueil ; il les félicita d'être restés fidèles en son absence, et il allait les encourager pour l'avenir, lorsqu'un Indien lui



dit avec une fierté qu'il ne cherchait pas à dissimuler :

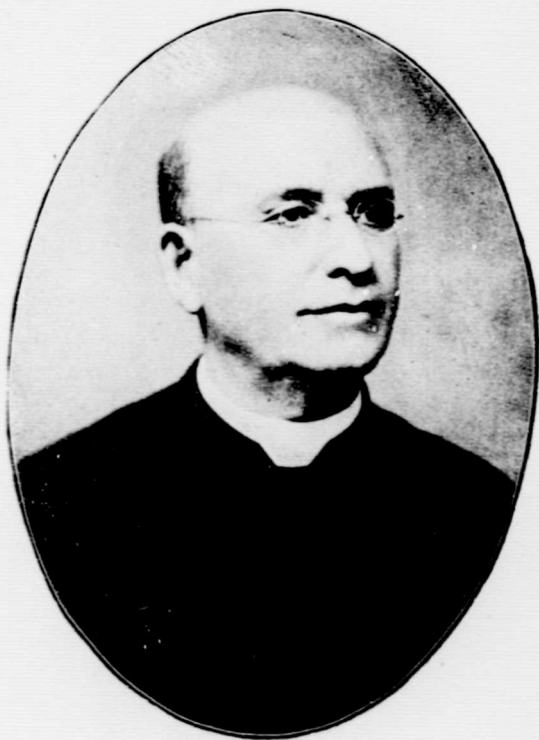
— Oh ! ce n'est pas tout, Père.

— Ce n'est pas tout, mon enfant ! Eh ! qu'y a-t-il donc ?

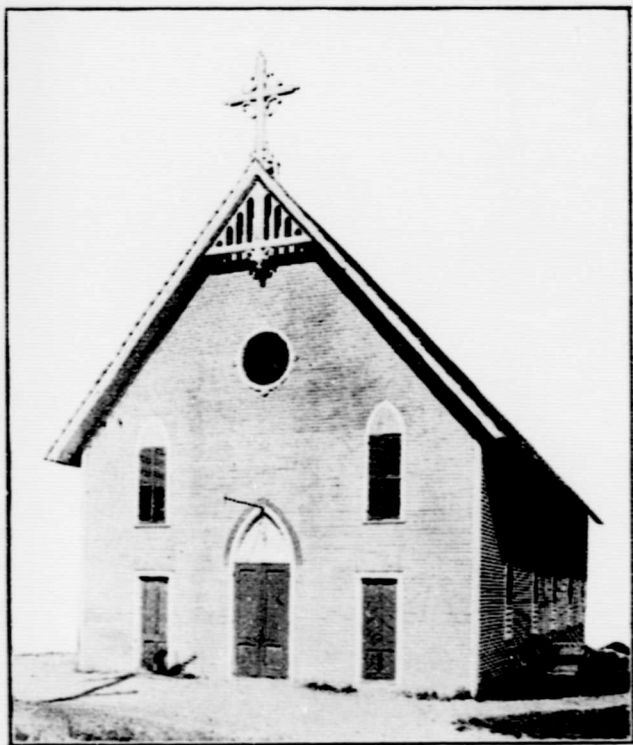
— Il y a, Père, que François que vous avez baptisé et à qui vous avez donné votre nom, a voulu mourir pour la doctrine : le voilà, qu'il dise au Père ce qu'on lui a fait.

Voyons, mon cher François, dit Xavier au jeune Indien en l'embrassant avec des larmes de bonheur, dites-moi cela ; que vous est-il arrivé, mon enfant ?

— Père, lui répondit François, j'étais sur un vaisseau portugais que la tempête jeta dans un port musulman ; le vaisseau fut pris, les Portugais furent tués, et moi, comme j'étais Indien, on voulut me faire musulman ; alors, je dis que j'étais chrétien, et je chantai la doctrine du Père. On me promit de me faire très riche si je voulais renoncer à mon baptême. Je ne le voulus pas, et je chantai la doctrine chrétienne du Père. Ils voulurent me tuer, et je dis : “ Tuez-moi, je chanterai toujours la doctrine : O sanctissima Trinitas ! comme dit le



Rév. Charles Crevier



Salle Notre-Dame (La vieille église)

Père. ” Alors, on me priva de nourriture, on m'enferma dans une prison, et toujours je chantais la doctrine pour mourir chrétien ! Oh ! je voulais mourir chrétien, Père ! O sanctissima Trinitas !

— Et comment la Providence vous a-t-elle délivré, mon bien cher enfant ? lui demanda Xavier en l'embrassant de nouveau.

— Père, c'est un vaisseau portugais qui vint avec beaucoup de soldats ; ils tuèrent tous les musulmans qui se battirent avec eux, et lorsqu'on leur dit que j'étais enfermé, ils vinrent me chercher et ils me ramenèrent ici.

“ Le saint apôtre remercia Dieu de ce triomphe de la foi dans ce jeune cœur ; c'était pour son âme une bien douce consolation ! Il embrassa plusieurs fois le fidèle François, et il le félicitait encore d'avoir souffert pour Jésus-Christ, lorsqu'on vint ajouter à sa joie en lui disant que plusieurs Palawars avaient également résisté à toutes les promesses et à toutes les menaces des infidèles. ”

Tous les missionnaires goûtent dans les missions de ces bien vives consolations. C'est une douce compensation que la divine Providence leur ménage pour leurs rudes travaux. En

voici d'autres exemples puisés dans la vie du cardinal de Cheverus, premier évêque de Boston, écrite par M. Hamon, curé de Saint-Sulpice; l'auteur lui-même va nous en faire le récit: " En récompense de ses sacrifices, il (le Père de Cheverus n'était alors que simple missionnaire) eut la consolation de voir son ministère béni. Les esprits étaient on ne peut mieux disposés. Les Jésuites missionnaires, qui avaient planté la foi parmi ces peuplades sauvages (de Passawaquody et de Penobscot du Maine), les avaient si solidement instruits, si bien formés à la pratique de la religion et aux exercices du culte, que, même après cinquante ans de délaissement, ces pauvres gens n'avaient pas encore oublié leur catéchisme : les pères et mères l'avaient enseigné à leurs enfants; et pas un dimanche ou jour de fête ne s'était passé sans être célébré par la partie de la messe et des offices qu'il est permis au peuple de chanter.

" Grâce à la religion, qui inspire et conserve tout ce qui est honorable et délicat, M. de Cheverus trouva, même parmi ces sauvages, des sentiments élevés qui feraient rougir les peuples les plus civilisés; il y trouva des cœurs reconnaissants qui lui donnèrent de nombreuses preuves d'affection qu'il aimait

encore à redire, des mères tendres, des enfants qui portaient jusqu'à l'héroïsme la piété filiale, des âmes grandes et généreuses qui avaient la plus haute idée de l'honneur et de tous les devoirs. Il en citait souvent des traits qui étonnent : nous ne rapporterons que le suivant.

“ Des voyageurs anglais avaient porté dans ce pays la nouvelle de la mort de Louis XVI, conduit à l'échafaud par ses propres sujets, et immolé au délire révolutionnaire devant soixante mille d'entre eux, immobiles, l'arme au bras, sans qu'aucun osât prendre sa défense. Les sauvages ne purent croire à cette nouvelle ; les missionnaires français, si doux et si bons, qui les avaient évangélisés, M. de Cheverus lui-même, en qui revivait toute la vertu de leurs premiers apôtres, leur avaient donné de la France l'idée d'un peuple honorable et généreux, et cette idée ne pouvait se concilier dans leur esprit avec le récit des voyageurs anglais. Un des principaux d'entre eux vint donc trouver M. de Cheverus : “ Père, lui dit-il, nous savons que tu ne mens point, toi, dis-nous la vérité. Les Anglais nous racontent que les Français ont mis leur roi à mort ; cela n'est pas possible, c'est un mensonge qu'ils ont inventé pour

nous faire haïr les Français: n'est-ce pas, mon Père? ” M. de Cheverus fut embarrassé pour répondre à cette question, il crut y satisfaire suffisamment en disant que ce n'était pas la nation française qui avait commis cet attentat; mais bien quelques forcenés qui s'étaient emparés du pouvoir, et que la France entière les désavouait avec toute l'horreur et l'exécration que méritait leur crime. “ Ah! mon Père, répond le sauvage attristé, puisqu'il en est ainsi, je n'aime plus les Français. Il ne suffisait pas de désavouer le crime, il fallait se jeter entre le roi et ses assassins, et plutôt mourir que de laisser toucher à sa personne. Tiens, mon Père, ajoute-t-il, c'est comme si on venait pour te tuer chez nous et que nous te laisserions tuer. Est-ce que nous ne serions pas coupables? Mais nous valons mieux que les Français, vois-tu: nous nous ferions tous tuer pour te défendre. ” On ne pourrait dire la surprise de M. de Cheverus à cette réplique; il serra avec affection la main de ce sauvage aux sentiments si nobles, l'embrassa avec larmes, et ne put faire d'autre réponse. ”

Quand plus tard, devenu évêque, il dut, pour cause de santé et sur l'avis des médecins, quitter son diocèse de Boston pour retourner en France, il donna tout ce qu'il possédait, et

voulut repartir pauvre, de Boston, comme il y était venu, n'ayant d'autre bien que la même malle qu'il y avait apportée vingt-sept ans auparavant. Mais, laissons parler de nouveau l'auteur de sa vie :

“ En le voyant se dépouiller ainsi, tous les habitants de Boston furent émus jusqu'aux larmes, et plusieurs d'entre eux témoignèrent par des actes généreux combien ils étaient touchés de ce détachement. Un des traits les plus remarquables fut celui d'un marchand épiciier, qui, par plusieurs années d'économies et de peines, avait réussi à amasser six mille francs. Cet excellent homme, John Mac'Namara, vint apporter à Monseigneur de Cheverus ce fruit de ses épargnes, le conjurant de l'accepter, parce que, lui disait-il, après que vous vous êtes dépouillé pour nous, je crains que vous ne manquiez vous-même, et si je pouvais le soupçonner, cette crainte me rendrait malheureux toute ma vie. ” L'évêque eut beaucoup de peine à faire agréer son refus avec sa reconnaissance, qu'attestaient son émotion et ses larmes. ”







## CHAPITRE DEUXIÈME

### MISSIONNAIRES DE LANGUE FRANÇAISE

Le premier prêtre de langue française chargé des Canadiens du Berkshire, fut le Père M. Lamarque. D'abord vicaire à la paroisse Saint-Joseph, il fut nommé, en 1867, curé des Canadiens de Pittsfield et des environs; et, l'année suivante, le Père Derbueil lui succéda à la nouvelle cure. En 1870, pour se rendre au désir du nouvel évêque, S. G. Monseigneur Patrick-T. O'Reilly, il accepta la paroisse de West Boylston, et le Père Quevillion, missionnaire de renom et de mérite, un saint homme, le remplaça à Pittsfield, où il mourut en 1892.

Pendant que des Canadiens se fixaient à Pittsfield, d'autres s'établissaient à Adams.

North et South qui ne faisaient alors qu'une seule " town ". On ne sait pas en quelle année ils sont d'abord venus à Adams, mais il est certain qu'ils y vinrent à une date assez reculée, parce que nous avons des pères de famille avancés en âge, dont les grands-pères vivaient à South Adams.

Quoiqu'il en soit, le Père Charles Crevier, arrivé à North Adams, en janvier 1871, est le premier prêtre canadien qui fut chargé d'eux. Jusqu'à son arrivée, les Canadiens d'Adams étaient desservis par la paroisse de langue anglaise. Comme, moins quelques rares exceptions peut-être, ils ne parlaient pas anglais, ils étaient à la gêne avec les prêtres de la paroisse, qu'ils ne comprenaient pas et dont ils n'étaient pas compris.

De plus, les catholiques de différentes races ne s'entendaient pas toujours bien ; particulièrement les Canadiens et les Irlandais. Ayant les uns et les autres l'esprit de corps, ils se protégeaient mutuellement et s'entraidaient admirablement. Si bien que, si un Canadien, par exemple, obtenait une position avantageuse, les Irlandais protestaient et accusaient les Canadiens de vouloir empiéter sur leurs droits, prétendant que, étant les pre-

miers venus, ils devaient avoir la préférence. Les Canadiens ripostaient qu'ils avaient autant de droit à la lumière du soleil que les autres, et accusaient à leur tour les Irlandais, les taxant de mesquinerie, d'égoïsme et d'injustice.

Mais il n'y avait pas seulement la question d'intérêt pour les diviser; il y avait encore les préjugés de race. Il y a toujours eu depuis des siècles, une rivalité jalouse entre les Français et les Anglais. Les Canadiens ont hérité de leurs Pères une aversion profonde pour l'Anglais qui était l'ennemi. Ce sentiment s'est particulièrement fortifié lors de la conquête du Canada par les Anglais, en 1760. L'Irlandais, venant d'un pays anglais, parlant la langue anglaise, fut confondu dans la pensée des Canadiens avec l'Anglais, et fut victime de son antipathie traditionnelle. L'Irlandais ressentait vivement ces mauvaises dispositions à son endroit, et s'en vengeait en accablant le Canadien de son mépris.

Etant ainsi disposés de part et d'autre, il est évident qu'ils ne pouvaient pas constituer un tout harmonieux; que les Canadiens ne pouvaient pas s'intéresser aux choses de la paroisse de langue anglaise, et qu'il leur était

pénible d'être en contact avec des gens dont ils sentaient le mépris, et qu'ils détestaient ; et les Irlandais ne souffraient pas moins de leur présence.

Comme ces conditions étaient à peu près les mêmes partout, on comprend la joie des Canadiens quand ils pouvaient faire bande à part sous un prêtre canadien. Aussi, le Père Crevier fut acclamé de tout côté : on venait au-devant de lui de North Adams, d'Adams, et de Williamstown ; on lui disait combien on était heureux de le posséder ; c'était partout une manifestation de joie : ils avaient un prêtre canadien : ils étaient au comble du bonheur.

Tout le monde parlait du nouveau prêtre ; on en parlait dans les familles, on en parlait dans les moulins ; son nom était sur toutes les lèvres. M. Brown, de la " Brown L. L. Paper Co. " qui ne comprenait pas la nécessité de séparer les catholiques, puisqu'ils appartenaient à une seule et même Eglise, demanda à l'un de ses employés, qui parlait avec enthousiasme du nouveau curé, la raison de cette séparation ? " Why, ! répond ce bon Canadien, there is as much difference between the " Irish Church " and the " French Church " "

as there is between the Plunkett Church and the Town Clock. ”

Cette réponse typique mérite de passer à la postérité, mais elle demande un mot d'explication. L'église Plunkett est la " Congregational Church ", située sur la rue Park. On l'appelle vulgairement " Plunkett Church ", parce que les Plunkett la fréquentent et en sont l'inspiration et la vie. Le " Town Clock " est la " Baptist Church ", située sur la rue Commercial et flanquée d'une tour ornée d'un cadran.

La réponse typique de notre bon Canadien ne manque pas de justesse, et est marquée au coin du gros bon sens. Et, en effet, de même que ceux qui fréquentent les deux églises des " Plunkett " et du " Town Clock ", sont tous protestants; de même les catholiques, quoique appartenant à la même religion, peuvent avoir des églises différentes. Et, de plus, de même que les ministres protestants interprètent différemment la même religion protestante, de même les prêtres, selon qu'ils appartiennent à différentes nationalités, ont différentes manières d'enseigner la même religion catholique.

Chaque nationalité, en effet, a ses particu-

larités religieuses : c'est un ensemble de coutumes, ce sont des manières de penser et de faire, qui rendent facile la pratique de la religion et en font tout le charme ; et, quoique ces choses n'appartiennent en rien à l'essence de la religion, elles sont, néanmoins, tellement liées à la vie religieuse du peuple, qu'elles en deviennent une nécessité de moyen. Chaque peuple a son âme religieuse comme son âme nationale.

Indépendamment donc de la question de la langue et des préjugés de race, il est dans l'intérêt de la religion, à cause du caractère et des sympathies propres à chaque nationalité, d'organiser des paroisses nationales. Un paroissien me disait l'autre jour : " M. le curé, j'ai fait ma religion à mon goût, dimanche passé ; j'ai entendu la messe comme je ne l'ai pas entendue depuis longtemps.

— Oui, tant mieux ! j'en suis bien aise : mais comment ça ?

— J'ai entendu une messe du Canada ; on chantait, des hommes, comme au Canada, avec des " us " et non pas avec des " ous " comme par ici ; les cérémonies, la prêche, tout était comme au Canada. On fait bien mieux sa

religion comme ça. J'ai trouvé ça trop beau, je me suis promis d'y retourner.

— Vous êtes, sans doute, allé au Canada, car il n'y a qu'au Canada où l'on peut être aussi Canadien ?

— Non, c'est ici à Bennington, à l'église du Père Prevost ; ça, c'est un prêtre canadien ; quel bon prêtre ! ”

L'enthousiasme et l'enchantement religieux de cet homme s'expliquent par le fait qu'il s'est trouvé dans un milieu sympathique, où tout était en harmonie avec ses pieux sentiments et conforme à ses vieilles habitudes religieuses. Dans des circonstances aussi favorables, son passé religieux tout entier, avec ses doux souvenirs, se présenta vivement à sa mémoire, et donna à sa vie religieuse un regain d'activité, qui s'est fait sentir dans tout son être et le remua profondément.

La religion, toujours, fera naître dans les âmes la vie religieuse, l'entretiendra, la développera et la perfectionnera, moyennant qu'elle ait sa liberté d'action. L'homme, étant fait à l'image de Dieu et pour Dieu, est nécessairement, j'allais dire, essentiellement, religieux. Placez-le dans un milieu où la religion puisse exercer sur lui sa douce influence, et il

vivra religieusement. C'est pourquoi il est souverainement important qu'elle ait ses coutumes franches. Aussi, l'Eglise veut les lui donner; elle encourage tout ce qui leur est favorable, et rejette tout ce qui leur est contraire et nuisible.

Dans les pays catholiques, il n'y a pas de difficultés. Chacun vit dans son élément religieux, y respire à l'aise; il y est parfaitement libre dans tous ses mouvements. Tout le monde fait sa religion; elle est comme naturelle. Mais il n'en est pas ainsi dans ce pays où chacun apporte avec lui sa langue, ses préjugés, ses coutumes et sa mentalité religieuse.

Cet état de chose constitue un problème religieux, assez facile en théorie, mais excessivement difficile dans la pratique. Et ce problème ne sera jamais résolu avantageusement pour la religion, tant que l'uniformité ne sera pas établie dans l'Eglise américaine. Ceux qui aiment l'Eglise et qui veulent tout le bien qu'elle peut produire dans la société, en général, et dans les âmes, en particulier, doivent prier pour que cette uniformité ne soit pas retardée par malice ou par ignorance. Donnez à l'Eglise américaine l'uniformité d'une Eglise nationale, n'ayant qu'un coeur,



qu'un esprit, qu'une langue, et les pertes cesseront, et les conversions se multiplieront, et elle fera des prodiges inouïs jusqu'ici.

En attendant, à cause des langues, à cause des traditions et des préjugés nationaux, et à cause des antipathies de race, le bien des âmes réclame la multiplication des églises. C'est ainsi qu'à Adams, qui n'est qu'un village, il y a trois églises catholiques : les églises de langue anglaise, de langue française et de langue polonaise. Dans certaines villes, on les compte par douzaines. Dans les circonstances actuelles, elles sont nécessaires, et mal inspiré serait celui qui voudrait s'y opposer.

Aussi, nos évêques s'appliquent admirablement à faire justice aux différents éléments. Pour nous en convaincre, il suffit d'ouvrir les yeux et de compter les églises de langues étrangères, qui s'élèvent partout. Cependant, on les accuse quelquefois de ne pas faire assez ; mais, peuvent-ils faire plus ? Leurs accusateurs ont-ils seulement une idée des difficultés sans nombre qu'ils rencontrent dans l'administration de leur diocèse, composé d'une multitude de nationalités dont les intérêts sont en conflit ? De plus, sont-ils en position de juger raisonnablement de la conduite de

l'évêque ? Nullement. Ils ne considèrent, eux, que ce qui les intéresse immédiatement, sans tenir compte des intérêts généraux du diocèse. Il arrive souvent qu'un bien particulier est nuisible au bien général. Un maître, par exemple, qui accorde à un élève une faveur qui n'a pas sa raison d'être, nuit à la discipline générale; et ainsi, ce qui est un bien pour un élève, devient un mal pour la communauté. L'évêque, envisageant les choses au point de vue du bien général, embrassant d'un regard tout son diocèse, ne peut pas toujours se rendre à des réclamations que l'on croit justes; et alors, on s'irrite contre lui, on le taxe d'injustice, on crie à la persécution, et l'on se soulève contre l'autorité au grand scandale des gens et au détriment de la religion. Le résultat de tous ces malentendus, c'est que beaucoup, trompés par les meneurs, perdent confiance en leur évêque, méprisent l'autorité, se retirent de l'Eglise, et, finalement, perdent la foi complètement.

Beaucoup de ces malheureux malentendus disparaîtront, avec leurs conséquences désastreuses, du moment que l'Eglise américaine sera uniforme; et cette uniformité dont elle a tant besoin viendra, heureusement; elle viendra par la force même des choses. Les catho-

liques, venus de différents pays, en vertu des lois inflexibles de l'évolution, les uns, plus tôt, les autres, plus tard, finiront par s'américaniser, ce qui veut dire que leurs préjugés nationaux tomberont, leurs antipathies les uns pour les autres s'évanouiront, et tous parleront la langue du pays.

C'est alors que se réalisera la prophétie de S. E. le cardinal Gibbons: " Avec ce siècle, disait-il aux " Knights of Columbus ", l'Eglise américaine va devenir forte de cent millions de catholiques, n'ayant tous qu'un coeur, qu'un esprit et qu'une langue, et exerçant dans tout le pays une influence énorme et faisant un bien immense. "

Cette vision splendide peut nous paraître tout à fait optimiste, à nous qui n'avons vécu que quelques années, dans un petit coin du pays, et presque toujours dans un même cercle d'idées. Mais il faut savoir que S. E. le cardinal Gibbons peut regarder soixante-cinq ans en arrière; qu'il est prêtre dans le pays depuis (1861) cinquante-cinq ans; évêque depuis (1868) cinquante ans bientôt, et cardinal depuis (1880) trente ans bientôt; ce qui veut dire qu'il est remarquablement bien qualifié pour juger des choses de l'Eglise, dont il

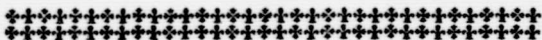
---

a suivi attentivement l'évolution et le progrès depuis plus de soixante ans.

Quoiqu'il en soit, celui qui aime l'Eglise et veut le bien de la religion; celui qui est catholique avant tout, doit se réjouir du progrès de l'Eglise américaine, doit travailler à éliminer de son sein tout ce qui peut nuire à son action bienfaisante, et doit contribuer de toutes ses forces à son plein développement.

Comme la paroisse est l'Eglise en petit, tout ce que l'on fait à la paroisse, on le fait à l'Eglise, pour ou contre la religion.





## CHAPITRE TROISIEME

### MISSION NOTRE-DAME

---

Chargé, en janvier 1871, des Canadiens du nord du Berkshire, le Père Crevier se fixa à North Adams. Embrassant d'un regard le vaste territoire sur lequel s'étendait sa juridiction, et comptant les âmes qui s'y trouvaient, dispersées un peu partout, il ne put se défendre d'un double sentiment, qui, à la fois, s'empara de son âme.

C'est d'abord un sentiment d'impuissance en face d'une tâche immense. Il se reconnaissait bien certaines qualités: il se savait jeune, actif et ardent; mais, est-ce que cela suffirait pour surmonter les nombreuses difficultés qui se présentaient? Et ces difficultés étaient grandes. Il y avait d'abord

les misères des voyages. Il avait à se demander s'il pourrait endurer les fatigues de longues courses à travers les montagnes, dans des chemins qui n'avaient rien de la perfection du *State road* de nos jours, et s'il était prudent pour lui de s'exposer aux intempéries des saisons ? Il était jeune, mais sa santé était faible, et ne succomberait-il pas à la tâche ? Il était actif, mais aurait-il la force de déployer toute son énergie, que réclamaient pourtant les besoins ? Et son ardeur elle-même, dans les circonstances, ne devenait-elle pas un danger ?

Il fallait ensuite grouper les Canadiens et les intéresser aux organisations paroissiales. En théorie, la chose paraît bien simple ; mais la pratique en est excessivement difficile. C'est toujours une source de misères nombreuses et de malheureux malentendus. La fondation d'une paroisse canadienne aux Etats-Unis est et a toujours été une tâche ingrate. Généralement, on n'apprécie pas assez le mérite de nos vieux missionnaires qui ont rendu possibles les belles paroisses de nos jours. Et, souvent, on est souverainement injuste à leur égard ; on les blâme quand on devrait les louer.

Avec ce sentiment d'impuissance, se mêlait

dans son âme, un sentiment de confiance en Dieu. Il ne pouvait expliquer sa présence dans le Berkshire que par l'intervention de la divine Providence. C'est elle qui l'avait conduit comme par la main, dans cette partie de la vigne du Seigneur. La tâche qui était devant lui, c'est le ciel qui la lui imposait ; alors, il pouvait donc compter sur l'aide de Dieu, qui sait, d'ailleurs, adapter les moyens à la fin. Il devait donc dire avec saint Paul : " Je puis tout en celui qui me fortifie ", et s'abandonner avec confiance entre les mains de Dieu.

De plus, il s'est rappelé les paroles de Notre-Seigneur : " La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans la moisson. " Au souvenir de ces paroles, à la vue du vaste territoire qu'on lui confiait, il s'est senti enu jusqu'aux entrailles. C'est alors qu'il dit avec toute la générosité du jeune homme et l'enthousiasme d'une nature ardente : " Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté. "

Il s'est mis à l'oeuvre avec ardeur. Il avait fait son sacrifice : les quelques années qu'il vivrait, seraient employées au service

de Dieu; il se dépenserait donc sans compter, et se donnerait tout entier à la tâche. Qu'est-il arrivé? Ce qui est arrivé. C'est que, au lieu de perdre la vie qu'il donnait si volontiers pour les âmes, il l'a trouvée, conformément à ces paroles de Notre-Seigneur: "Car celui qui voudra sauver sa vie, la perdra; mais celui qui la perdra à cause de moi, la sauvera."

J'écrivais, il y a quelques années, un article publié dans la *Justice* d'Holyoke, le 2 décembre 1909, lequel article je terminais comme suit: "Si je ne me trompe pas, il y a à Holyoke, un vénérable jeune vieillard qui se vante d'avoir encore, à 70 ans, toutes les dents que sa bonne mère lui a données. Malgré ses soixante-dix ans, il est encore vigoureux, actif et endurant: il fait encore la tâche devant laquelle plus d'un jeune homme reculerait. Il a l'ambition de vivre jusqu'à un âge très avancé. Né à Montréal, il passa sa jeunesse en ville; aussi, il était faible et souffrant. Sa santé est devenue tellement défaillante qu'il a dû quitter son cher pays en quête d'un climat plus favorable. La Providence le conduisit dans les montagnes du fameux Berkshire, où, tous les ans, de riches citadins viennent faire une cure d'air. Là,



ses nombreuses occupations le tenaient toujours en mouvement. Grâce à cette activité énergique, qui le faisait respirer abondamment l'air des montagnes, il fut tout simplement transfiguré, et en peu de temps. D'un homme maladif qu'il était, il est devenu robuste; et, malgré ses soixante-dix ans, il jouit encore d'une santé à toute épreuve. " Ce jeune vieillard, vous l'avez reconnu: il est nul autre que le Père Crevier, qui se sauva la vie, en acceptant pour Dieu et pour les âmes, une tâche qu'il croyait devoir lui coûter la vie.

Une date mémorable dans les annales de la paroisse Notre-Dame, c'est celle du 4 janvier 1872, alors que le Père Crevier, ayant assemblé tous les Canadiens d'Adams, dans une salle située sur la rue Park, leur dit la messe pour la première fois, et leur parla dans leur langue. C'était pour eux comme une délivrance: " La sortie d'Israël de l'Egypte; de la maison de Jacob d'un peuple barbare"; c'était leur faire revivre le Canada.

Comme au Canada, ils auront maintenant leurs offices religieux, où, tous les dimanches, ils iront avec leur famille offrir leurs adorations et leurs prières ferventes au Dieu de leurs ancêtres; où ils rencontreront des

figures sympathiques, franchement canadiennes, reflétant une âme digne de leurs pères ; où ils entendront leur cher français, parlé avec le même accent et le même abandon qu'au pays natal.

La parole chaude du prédicateur, fit une impression profonde sur les auditeurs. Il les remua jusqu'aux larmes, et leur communiqua son enthousiasme pour la cause canadienne, qu'il mit tout entière au service de l'Eglise. En leur parlant du Canada, il leur parla de la religion, car elle est intimement liée à leurs moeurs, et leur langue est tout imprégnée de piété. Comme, dans les pays catholiques, la religion est mêlée au patriotisme, on fait de la religion en faisant du patriotisme.

Cependant, il ne faut pas pousser les choses trop loin et conclure de là, que celui qui perd sa langue ou s'éloigne des traditions nationales, perd sa foi. Pour cela, il faudrait que les traditions fussent essentielles à la religion, et que la langue s'identifiât absolument avec la religion, au point que l'une ne pourrait pas exister sans l'autre ; ce qui est faux. La religion se fait à toutes les traditions et parle toutes les langues.

Et, en effet, il y a beaucoup de pays catho-

liques, et chacun a ses traditions et sa langue propres; et cependant, la religion vit dans tous ces pays et se sent également chez elle partout. L'Eglise a fait des payens, des catholiques; et du latin, une langue payenne, sa langue, dont elle se sert dans toutes ses prières liturgiques. A plus forte raison peut-elle conserver catholiques les Polonais, les Irlandais, les Canadiens et ses autres enfants, qui se font américains. L'Eglise est chez elle dans tous les pays. On peut la persécuter, mais on ne peut pas lui enlever son droit de cité. Elle est chez elle aux Etats-Unis comme partout ailleurs; elle est américaine comme elle est française, polonaise, irlandaise et canadienne. On peut être tout aussi bien catholique américain que catholique canadien.

Chaque génération a ses besoins propres, qui réclament des attentions particulières. Nous vivons dans un monde de progrès, où tout est continuellement en mouvement; et ce mouvement signifie nécessairement changement. C'est la loi naturelle de l'évolution. Ce qui veut dire que la génération qui suit, quoique la même, dans les choses essentielles, que celle qui l'a engendrée, en diffère néanmoins dans tout le reste. Il en est des générations comme de l'individu. Il reste essen-

tiellement le même, depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Cependant, que de différences dans ce même individu, avec les différentes époques de sa vie ! Comme l'homme arrivé à l'âge mûr, ressemble peu au bébé ; et le vieillard, au jeune homme ! L'Eglise qui est de tous les temps, de tous les pays et pour toutes les nations, suit le progrès d'un chacun, et se fait toute à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ. Le Père Crevier ne pouvait donc pas être trop canadien avec ses Canadiens d'Adams ; c'était faire servir le patriotisme à l'avantage de la religion, ce qui est parfaitement dans l'ordre.

Mais il n'en est plus ainsi avec la génération actuelle. Ce qui était bien pour le Père Crevier, il y a quarante ans, serait mal pour moi aujourd'hui. Les besoins de la génération présente ne sont pas ceux de la génération passée. Les enfants de la génération actuelle, étant nés et ayant grandi dans ce pays, ne peuvent pas être aussi canadiens que leurs pères. Ils sont Américains de naissance quoique Canadiens d'origine. Comme Canadiens d'origine, ils ont hérité quelque chose de la mentalité de leurs pères, et de leur amour pour leur patrie ; mais, cela n'empêche pas que ce pays des Etats-Unis est leur patrie, à

eux, et que sa langue est la leur. Comme Américain de naissance, ils ont droit à tout ce qui se rattache à leur titre glorieux ; ils ont droit aussi à la protection de l'Eglise américaine, comme ils ont le devoir de lui être soumis et de suivre ses chefs, les évêques, que le Saint-Esprit a choisis pour la gouverner.

C'était une sale besogne, grandement nuisible à la religion et désastreuse pour les âmes, que faisaient ceux qui, dans l'intention d'américaniser nos pères, ignoraient en ce pays leurs besoins. Et, de nos jours, ceux qui, pour canadienniser les Franco-américains de la génération actuelle, ignorent leurs besoins, ne font pas une meilleure besogne, nuisent également à la religion, et travaillent contre les meilleurs intérêts de leurs frères.

Fidèles à leurs vieilles traditions religieuses, nos premiers Canadiens d'Adams observaient scrupuleusement le jour du Seigneur, et assistaient pieusement aux offices religieux. Le dimanche était un jour de fête religieuse et sociale. Après avoir fait la part de Dieu, les amis et les connaissances se réunissaient et s'entretenaient gaiement ensemble : échangeant leurs vues, et communiquant leurs impressions, et parlant des choses qui

les intéressaient, particulièrement de leurs offices religieux, et surtout de leur salle qu'ils n'aimaient pas.

Il leur répugnait d'avoir la messe dans une salle publique, convertie en chapelle, le dimanche, il est vrai, mais qui servait, la semaine, à des amusements profanes, souvent à des soirées les plus risquées, et aux danses défendues. Ils avaient hâte d'en sortir; ils soupiraient après le jour où il leur serait donné de se bâtir une chapelle. Mais pour cela, il leur fallait des fonds, et ils n'en avaient pas.

Cependant, la mission d'Adams se développait sûrement, lentement d'abord, puis plus rapidement; si bien, qu'en 1876, on jugea qu'elle pouvait prudemment contracter une dette. Le curé missionnaire fit un emprunt, et bâtit, sur la rue Columbia, une chapelle capable d'asseoir cinq cents personnes. La chapelle fut bénite et livrée au culte, en 1877.

Le jour de la bénédiction de leur chapelle a été, pour les Canadiens d'Adams, un beau jour de fête. Enfin! ils avaient une église: c'était une grande joie. Tout humble qu'elle était, ils la trouvaient belle et l'admiraient:

ils en étaient fiers : une mère est toujours glorieuse de son enfant. Cette église était à eux, du moins à leur nom, et exclusivement à leur usage. Ses portes leur seront donc toujours ouvertes ; ils pourront y faire une visite à toutes les heures du jour, et prier au pied de ses autels ! Ils étaient heureux.

Mais, maintenant, il fallait payer la dette contractée. Elle n'était pas très forte en soi, quelque cinq mille dollars ; néanmoins, elle était relativement assez lourde. Ils étaient peu nombreux, et, tous, de pauvres gens qui ne pouvaient disposer que de quelques sous par semaine. Ils avaient peu, mais ils donnaient de bon cœur ce qu'ils avaient. Le Père Crevier avait bien des moyens de collecter leur offrande pour leur église. Par son industrie, il leur rendait la chose facile et attrayante.

C'est ainsi qu'il établit une association dite " L'Union de Prière " Chaque membre donnait la modique somme de trente sous par mois au profit de l'église. En retour, il avait part aux prières de l'association, et, à sa mort, il avait droit à un service de première classe. Tous voulaient être de " L'Union de Prière " et se faisaient un devoir

rigoureux de payer fidèlement leur contribution mensuelle.

Cette association offrait de grands avantages. L'Eglise en bénéficiait avant tout par les revenus qu'elle en retirait. Chaque membre se trouvait à donner trois piastres par année. Cent membres réalisaient la somme de trois cents piastres. C'est peu de chose pour une paroisse; tout de même, ce peu était d'un grand secours pour la mission. De plus, cette contribution mensuelle intéressait les membres à leur église, et les y attachait davantage. Nous sommes ainsi faits, que nous nous attachons d'autant plus à une chose qu'elle nous coûte plus cher, et que nous nous dépensons davantage pour elle.

Les membres en bénéficiaient également. Ils en retiraient un triple avantage. D'abord, ils avaient part aux prières de l'association. C'est un avantage précieux pour celui qui connaît la valeur de la prière, et qui comprend l'efficacité de la prière en commun.

Ils avaient encore l'avantage de leur contribution. Autre avantage précieux, qui, malheureusement, n'est pas toujours compris. Oui, c'est un grand avantage que de donner pour les bonnes oeuvres, en général, et parti-



culièrement pour son église. Voyez ce que gagne celui qui donne la moindre chose, un verre d'eau : au témoignage même de Notre-Seigneur, il est assuré d'une récompense que Dieu lui-même lui donnera. Voyez comment Notre-Seigneur fait la louange de la veuve de l'Évangile, qui donne un sou, tout son trésor, à l'Église de Dieu : il admire sa conduite ; vante son action ; la donne comme modèle à l'univers entier ; et la bénit avec son enfant qui, d'après la tradition, est devenu un grand chrétien et un saint évêque.

Ils avaient encore l'avantage d'un service de première classe. Cet avantage est peut-être celui que l'on comprenait le mieux, et que l'on appréciait le plus. Nous aimons, nous Canadiens, les cérémonies religieuses, et nous voulons que les offices d'église soient beaux et solennels. Il est tout naturel que nous voulions de beaux services et que nous fassions des sacrifices pour donner un service de première classe à ceux qui nous sont chers, quand ils nous quittent. Mais, comme ils étaient pauvres, ils n'avaient pas les moyens de payer les frais d'un premier service. Ce service de première classe, qu'ils avaient à coeur, et qu'ils n'auraient pas pu avoir, " L'Union de Prière " le leur assurait.

Le curé missionnaire en bénéficiait aussi. L'association lui assurait un plus grand nombre de services dispendieux dont il avait le profit. C'était pour lui un moyen de revenu dont il avait besoin et qui lui était dû, comme compensation légitime pour ses travaux.

Cette association, établie par le Père Crevier, il y a quarante ans, existe encore dans la paroisse. La contribution, au lieu d'être de vingt-cinq sous par mois, n'est plus que d'une piastre par année. Il y a encore, actuellement, au commencement de 1915, vingt-quatre membres dont la plupart sont entrés dès la fondation de " L'Union de Prière " Leur persévérance est digne des plus grandes louanges, et je ne saurais assez les en féliciter.

Le Père Crevier desservit la mission d'Adams qu'il fonda, de 1871, lors de son arrivée à North Adams comme curé, jusqu'en mars 1882, alors que la mission devint paroisse, ayant le Père Charbonneau, comme curé.

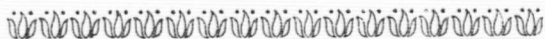
En 1886, il quitta North Adams avec ses missions, et se chargea de la paroisse Saint-Louis d'Indian Orchard, dans la ville épiscopale. Là, ayant une tâche relativement douce, il se remit rapidement des fatigues de

ses travaux de curé missionnaire. Si bien, qu'en 1890, il put prendre la cure du Précieux-Sang d'Holyoke, la paroisse canadienne la plus importante du diocèse, où il règne encore, vénérable vieillard septuagénaire avancé, plein de santé, de vigueur et de mérite et glorieux de son titre de doyen des prêtres du diocèse.

La mission Notre-Dame a connu les services de deux prêtres de North Adams, vicaires du Père Crevier : le Père Lamy, en 1880, et le Père Charbonneau dont nous parlerons aux chapitres suivants. Le Père Antoine-A. Lamy, est un vieux prêtre cassé, retiré depuis quelques années, usé par l'activité nerveuse qu'il déploya et par les travaux incessants d'un long ministère pastoral mouvementé, fécond, néanmoins, en bonnes oeuvres. Il fonda la paroisse de Three Rivers, y bâtit une église et un presbytère; bâtit une autre église à Bondsville; et c'est encore lui qui a fait la paroisse canadienne de Spencer ce qu'elle est, avec ses écoles sous l'habile direction des bonnes soeurs de l'Assomption; et avec son église monumentale, dont les paroissiens sont si fiers. A tout seigneur, tout honneur. (1)

---

(1) Le Père Lamy est mort depuis que ces lignes sont écrites; il est décédé à Fiskdale, le 29 décembre 1915, et inhumé à Yamachiche, Qué., le 5 janvier 1916.



## DEUXIÈME PARTIE

LE RÉVÉREND PÈRE CHARBONNEAU

---

### CHAPITRE PREMIER

#### FONDATION DE LA PAROISSE

---

Dans le mois de mars 1882, la mission d'Adams, par un décret de Mgr l'évêque de Springfield, fut élevée à la dignité d'une paroisse. La mission s'était développée; elle avait pris des proportions qui réclamaient un prêtre résident. Comme la jeune fille, arrivée à l'âge de se marier, doit quitter sa mère pour s'attacher à son mari, de même la mission, du moment qu'elle est suffisamment développée, doit se séparer de la paroisse-

mère pour se constituer elle-même paroisse, en s'attachant à un curé. La nouvelle paroisse eut pour curé le révérend Père Jean-Baptiste Charbonneau.

L'érection d'une nouvelle paroisse est un joyeux événement dont se félicitent tous les intéressés. Et ces intéressés sont nombreux. C'est d'abord l'Eglise elle-même qui s'incarne en quelque sorte dans la nouvelle paroisse, puisque, comme nous l'avons dit, une paroisse est l'Eglise en petit. Aussi, la paroisse vit de la vie de l'Eglise; son action est la sienne, et ses succès font sa gloire, comme son déshonneur fait sa honte. Elle est vivifiée par l'Eglise, comme le corps est animé par l'âme; les intérêts de la paroisse sont confondus avec ceux de l'Eglise.

C'est ensuite le diocèse. Chaque nouvelle paroisse ajoute à son prestige et augmente son influence pour le bien. Un diocèse de cent cinquante paroisses, avec le même nombre de catholiques, et toutes choses égales d'ailleurs, aura plus de prestige et sera plus influent, qu'un diocèse de cent vingt-cinq paroisses. Pour les mêmes raisons, une paroisse de trois cents familles, avec le même monde et dans les mêmes circonstances, vaut mieux

qu'une paroisse de deux cent cinquante familles. Et, en effet, chaque nouvelle paroisse dans le diocèse, comme chaque nouvelle famille dans la paroisse, est un nouveau centre d'action qui s'ajoute aux autres ; et le résultat obtenu est d'autant plus considérable que ces centres d'action sont plus nombreux.

Ce sont encore les paroissiens. Ils sont les intéressés par excellence. Personne ne profite de la paroisse plus qu'eux, sous le double rapport des avantages spirituels et temporels. C'est pour eux qu'elle est établie d'abord, afin de leur permettre, par le ministère du prêtre, leur curé, de jouir de la vie spirituelle et d'en jouir surabondamment.

Et, en effet, en ayant un prêtre au milieu d'eux, ils ont l'avantage d'avoir la sainte messe tous les jours. Sans doute, tous ne peuvent pas y assister tous les jours ; leurs devoirs d'état, qui passent avant tout, les appellent ailleurs. Mais, au moins, ils savent que le saint sacrifice est offert par leur curé, le père commun, qu'il prie pour eux à l'autel et s'intéresse tous les jours à leur bien-être spirituel et temporel.

De plus, en devenant leur curé, ils forment tous ensemble, lui et les paroissiens, un

seul tout : une paroisse. Il en est la tête ; ils en sont les membres. Ne faisant qu'une personne morale, les paroissiens ont une part à la messe que leur curé célèbre ; les membres bénéficient naturellement de la tête. "Quand le prêtre célèbre, dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, il honore Dieu, il réjouit les anges, il édifie l'Eglise, il secourt les vivants, il procure le repos aux morts, et se rend lui-même participant de toute sorte de biens", ainsi que ses paroissiens, peut-on ajouter, quand c'est le curé qui célèbre.

Mais si tous ne peuvent pas assister à la messe tous les jours, il y a toujours quelques pieuses personnes qui ont ce précieux avantage, et qui sont heureuses d'unir leurs prières à celles du célébrant, et d'aider ainsi à la cause commune, tout en se sanctifiant elles-mêmes. Il y en a d'autres qui ne peuvent y assister que rarement, mais qui se font un devoir d'y assister quand elles le peuvent, et s'estiment heureuses de pouvoir le faire. Cependant, si le privilège d'entendre la messe tous les jours n'est accordé qu'à un petit nombre, tous peuvent y assister en esprit tous les jours, et y faire la communion spirituelle. Et elles sont nombreuses, partout, les bonnes personnes qui suivent cette pieuse pratique dont elles retirent tant de bien.

---

Ayant un prêtre au milieu d'eux, ils ont avec la messe, la divine eucharistie. La divine eucharistie n'est pas moins nécessaire que la messe. Elle est la vie de la paroisse, comme elle est la vie de l'âme. Sans elle la vie spirituelle s'éteint, elle meurt d'inanition; avec elle, la vie spirituelle se conserve, se développe et se perfectionne. Elle nous a été donnée pour que nous ayons la vie, et pour que nous l'ayons abondamment. Elle est une source de vie.

Ayant un prêtre au milieu d'eux, ils peuvent puiser librement et pleinement à cette source de vie, dans la communion sacramentelle, qui leur est offerte tous les jours, et dans leurs visites à Notre-Seigneur, dans le Saint-Sacrement, qui les invite avec tant d'amour de venir à lui, qui reçoit à toutes les heures du jour et de la nuit; et qui a tant d'attrait pour les âmes pieuses, qui ont des yeux pour le voir et des oreilles pour l'entendre.

Ayant un prêtre au milieu d'eux, ils ont encore, pour nourrir leur piété, les exercices de dévotion sur semaine. Ils peuvent avoir le mois de Marie, en l'honneur de la Vierge bénie, dont la dévotion est si chère aux chrétiens. Ils peuvent avoir le mois du Sacré-Coeur



dont les exercices sont toujours un puissant moyen de mieux faire connaître le doux cœur de Jésus, et de le faire aimer davantage. Ils peuvent avoir le mois du Rosaire et célébrer ensemble les grandeurs et les bienfaits de Notre-Dame du Rosaire. Ils peuvent avoir le mois des morts, dont les exercices nous rappellent si vivement nos chers défunts. Ils peuvent, avec un curé, avoir tous ces pieux exercices et jouir des précieux avantages qu'ils leur procurent.

Ayant un prêtre au milieu d'eux, ils sont de plus, plus rassurés; les accidents deviennent moins redoutables, et la maladie perd de son amertume. Ils n'ont plus à craindre de mourir sans les sacrements de l'Eglise, et de souffrir sans les secours de la religion. Les malades sont visités plus souvent et suivis de plus près. Le prêtre est là pour les encourager dans leurs épreuves, pour leur aider à porter leur mal avec patience, pour les engager à se résigner à la volonté de Dieu, pour leur inspirer de la confiance en la bonté divine, et pour les préparer à une mort chrétienne: leur mettant sur les lèvres et dans le cœur les doux noms de Jésus, de Marie et de Joseph; et ces paroles suprêmes: " Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. "

Ayant un curé, ils ont un père, avec tout ce que ce titre renferme de meilleur. Le père engendre ses enfants et pourvoit à leurs besoins. Le curé est le père spirituel de tous ses paroissiens. Il peut dire comme saint Paul aux Corinthiens : " Mes enfants bien-aimés, c'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'évangile. " Il les fait naître à la vie de la grâce, développe en eux la vie spirituelle, et les fait vivre abondamment de la vie de Dieu. Il est véritablement leur père ; aussi, il en a les sentiments : il les aime comme le meilleur des pères aime ses enfants ; il se dépense et se sacrifie pour eux, et Dieu seul sait ce qu'il souffre parfois à cause d'eux. Ecoutez encore saint Paul : " Mes petits enfants, dit-il aux Galates, pour qui j'éprouve les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous. " Ces douleurs cuisantes qu'éprouve saint Paul, le curé les connaît : il engendre lui aussi ses enfants dans la souffrance qui est toujours la meilleure preuve de l'amour qu'il leur porte.

Puis il pourvoit à leurs besoins spirituels. Il les nourrit et les instruit. Le père gagne le pain de ses enfants à la sueur de son front ; de même le curé, quoique son travail soit d'une autre nature. La nourriture qu'il leur donne

est spirituelle comme la vie qu'il engendre. C'est d'abord Notre-Seigneur lui-même qui est, comme il le dit, la nourriture des âmes : " Je suis le pain de vie ; car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme le Père, qui m'a envoyé est vivant, et que moi, je vis par le Père ; de même celui qui me mange vivra aussi par moi. "

Outre la divine eucharistie, il est une autre nourriture que le curé, le père spirituel, distribue abondamment à ses enfants ; c'est celle dont parle Notre-Seigneur quand il dit : " J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas ; ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, pour accomplir son oeuvre. " Faire la volonté de Dieu est une nourriture qui donne la vie. Plus une âme se conforme à la volonté de Dieu, plus sa vie devient abondante. Celui qui ne fait pas la volonté de Dieu, s'affaiblit et meurt d'inanition. Le péché, qui donne la mort à la vie de la grâce dans l'âme, n'est rien autre chose que le refus de faire la volonté de Dieu.

Cette nourriture, le curé en est prodigue. Il la distribue par la parole et par l'action.

Par la parole en faisant connaître la volonté de Dieu et en exhortant les hommes à s'y conformer. Par l'action, d'abord en administrant les sacrements, et ensuite, en donnant le bon exemple, en faisant lui-même la volonté de Dieu, engageant ainsi les autres à faire de même. Il la donne sous forme de lait, comme dit saint Paul, aux petits enfants dans ses catéchismes, et aux faibles dans la foi dans ses instructions familières, en mettant à leur portée les premières connaissances de la doctrine chrétienne. Il la donne dans sa prédication du haut de la chaire, sous la forme d'une nourriture plus substantielle, dont ont besoin les parfaits chrétiens. Il la donne au tribunal de la pénitence, dans ses exhortations aux pécheurs et dans ses conseils aux âmes pieuses. Il la donne aux malades et aux mourants, en les engageant à se résigner à la volonté divine, et dans les oraisons jaculatoires qu'il leur suggère. " Je suis le pain de vie, dit Notre-Seigneur, celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi n'aura pas soif... La volonté de mon Père, qui m'a envoyé, c'est que quiconque voit le Fils, et croit en lui, ait la vie éternelle. "

Outre ces avantages spirituels qui sont d'un prix infini, il y a aussi de précieux avantages

temporels. Une paroisse est une personne morale. Comme toute personne, elle a sa vie, son caractère et sa mentalité propres; elle a ses droits, ses ambitions et ses possessions. Elle peut être glorieuse et digne d'admiration; elle peut être infâme et digne de mépris.

Les nouveaux paroissiens, si fiers de leur nouvelle paroisse, pouvaient se demander avec une certaine anxiété ce qu'ils deviendraient comme paroisse. Cependant, ils avaient confiance dans l'avenir. Les parents bien disposés ont confiance dans l'avenir de leurs enfants, parce qu'ils s'appliquent à les bien élever et à les former à leur image et à leur ressemblance: tel père, tel fils. Ils savent que l'homme sera ce qu'on fait l'enfant. Si l'enfant est formé à la vertu, l'homme sera vertueux. De même, la nouvelle paroisse sera ce qu'ils la feront. Ils comptent sur un avenir brillant, et à bon droit. En effet, ils se voient tous animés des meilleurs sentiments et remplis des plus heureuses dispositions pour leur paroisse. Ils rêvent une belle paroisse qui grandira rapidement, se développera sûrement et se complétera heureusement. Elle aura son église et son presbytère, ses écoles et son couvent. Elle vivra d'une vie abondante, pleine de promesses et de mérites. Elle

fera l'admiration de tous ceux qui la connaîtront et la gloire de ses enfants. Telle est leur ambition.

Les paroissiens avaient donc raison de se féliciter du glorieux événement. La paroisse leur donnait tous ces précieux avantages dont ils connaissaient toute l'importance. Aussi, ils étaient dans la jubilation. Ils se sentaient plus unis, un lien nouveau les attachait ensemble, et faisait d'eux une seule famille. Ils se voyaient et s'affectionnaient maintenant comme des frères; ils se saluaient avec bonheur, répétant mille fois la bonne nouvelle, qui était devenue une formule de salutation : *nous avons une paroisse*. C'était une explosion de joie : le bonheur était dans tous les coeurs.

Ils connaissaient le nouveau curé, et se considéraient exceptionnellement heureux de le posséder. Ils proclamaient ses qualités, publiaient ses vertus, et faisaient ressortir sa grande bonté, sa douceur inaltérable et son dévouement à toute épreuve.

Ils exaltaient l'évêque, sa bienveillance les avait touchés. Habités à ne le voir qu'à travers leurs malheureux préjugés, qui leur montraient en lui non pas l'évêque, leur supérieur ecclésiastique, mais l'Irlandais, qu'ils

détestaient, et dont ils craignaient les mauvaises dispositions à leur égard, il leur paraissait comme un adversaire puissant et redoutable. Mais aujourd'hui, ils le jugent autrement. Ils se rendent compte qu'il s'intéresse à eux, qu'il veut leur bien, qu'il sait leur être agréable et qu'il les comble de faveurs. Dans leur enthousiasme, ils admirent ses bonnes dispositions, se reprochent amèrement de lui avoir prêté, dans leurs préjugés, les sentiments dont ils étaient eux-mêmes animés; lui donnent toute leur confiance, se portent vers lui et l'aiment comme un père. Ils sont reconnaissants.

La formation d'une nouvelle paroisse intéresse encore le nouveau curé. Par sa nomination, il est établi à la tête d'une famille, et répond ainsi à un besoin pressant de son âme. L'homme est fait pour régner; c'est un besoin de sa nature. Il est né chef. Et ses instincts dominateurs se font sentir d'autant plus fortement qu'il est plus près de l'âge mûr.

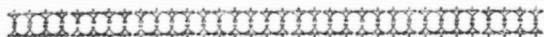
En devenant prêtre, le jeune homme n'abdique pas ses droits; il ne se dépouille pas de sa nature. Seulement, au lieu d'exercer ses prérogatives de chef dans l'ordre naturel: à la tête d'une famille, il les exerce dans l'ordre surnaturel: à la tête d'une paroisse, sa famille spirituelle.

Le jeune prêtre a les mêmes pouvoirs d'ordre que le prêtre plus âgé, mais, comme il n'a pas le pouvoir de juridiction, il travaille sous un autre, et exerce le ministère sous l'autorité du curé. Aussi longtemps qu'il est jeune, il peut facilement dompter ses instincts dominateurs; mais après quelques années de fonctions vicariales, il arrive à l'âge où il a besoin de s'établir, d'avoir une famille dont il soit le chef; il a besoin d'être curé.

Aussi, c'est un beau jour que celui où il est nommé curé. C'est un jour de fête. C'est le jour de ses noces. Ce sont des noces spirituelles, il est vrai, mais elles n'en sont que plus importantes. Il est véritablement marié à sa paroisse, à laquelle il est uni comme à son épouse, comme l'évêque est uni à son diocèse, comme Jésus-Christ est uni à son Eglise. C'est pourquoi ses amis, les vicaires, tout en enviant son sort, le proclament bienheureux et se réjouissent avec lui; ses confrères, en général, le félicitent cordialement, font des vœux pour son bonheur, et prient le Seigneur de le bénir et de rendre sa carrière fructueuse pour lui-même, pour sa paroisse et pour l'Eglise, pour le temps et pour l'éternité.







## CHAPITRE DEUXIÈME

### RAPPORTS DES PAROISSIENS AVEC LEUR CURÉ

---

Nous avons vu l'allégresse des paroissiens et du curé de la nouvelle paroisse, et comment ils se félicitaient de leur bonheur. Ils étaient heureux comme de jeunes mariés le jour de leurs noces. C'était leur lune de miel. Les délices que goûtent les nouveaux époux ne sont pas nécessairement de courte durée. La lune de miel peut être prolongée indéfiniment; elle peut et devrait durer aussi longtemps que le mariage lui-même. Pour cela, il suffit que chacun des deux reste dans son rôle et le remplisse bien.

Et ce rôle d'un chacun, saint Paul le fait connaître; lisez bien attentivement :

“ Que la femme soit soumise à son mari, comme au Seigneur ; car le mari est le chef de la femme, qui est son corps, et dont il est le sauveur. Or, de même que l’Eglise est soumise au Christ, de même aussi la femme doit être soumise à son mari en toute chose.

“ Vous, mari, aimez votre femme, comme le Christ aussi a aimé l’Eglise, et s’est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier, après l’avoir purifiée dans le baptême d’eau par la parole de vie, pour se la présenter lui-même comme une Eglise glorieuse, n’ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et immaculée.

“ De même le mari aussi doit aimer sa femme comme son propre corps. Celui qui aime sa femme s’aime lui-même. Car jamais personne n’a haï sa propre chair ; mais il la nourrit et la soigne, comme Jésus-Christ fait pour son Eglise, parce que nous sommes les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os. C’est pourquoi l’homme abandonnera son père et sa mère, et s’attachera à sa femme, et les deux seront une seule chair.

“ Ainsi, que chacun, individuellement, aime sa femme comme lui-même, et que la femme respecte son mari. ”

Dans ce passage classique, saint Paul, en définissant le rôle que les deux époux, chacun dans sa sphère, doivent remplir, établit les rapports qui doivent exister entre eux. Appliquons son enseignement à nos époux mystiques, afin de bien comprendre leurs relations mutuelles. Dans notre mariage, l'époux, c'est le curé, le Père Charbonneau; l'épouse, ce sont les paroissiens, les Canadiens d'Adams.

Reprenons maintenant le passage de saint Paul et faisons-en l'application. " Que la femme, dit-il, soit soumise à son mari. " Voilà un devoir clairement énoncé. La femme doit être soumise à son mari. Mais le grand Apôtre ne se contente pas de faire connaître le devoir seulement, il fait aussi connaître sa raison d'être, et comment il doit être acquitté.

La femme doit être soumise à son mari, dit-il, puis il ajoute : " comme au Seigneur". La femme doit être soumise à son mari comme à Jésus-Christ lui-même, dont il est en quelque sorte le représentant auprès d'elle; c'est-à-dire, dans un esprit de religion et de piété chrétienne. Et sa soumission doit s'étendre à toute chose; saint Paul n'y met aucune restriction. Cela suppose, sans doute, que le mari, comme Jésus-Christ qu'il symbolise, ne

commandera rien qui ne soit honnête et conforme à la volonté de Dieu.

La femme doit être soumise à son mari, et la raison: " C'est que le mari est le chef de la femme comme le Christ est le chef de l'Eglise, qui est son corps. " Remarquons avec quelle clarté et avec quelle force ces paroles expriment l'unité de personne des époux: *le mari est le chef de la femme qui est son corps.* Puisqu'il en est ainsi, il est évident que la femme doit nécessairement marcher sous son mari, comme le corps marche sous la tête. D'ailleurs, saint Paul lui donne pour modèle l'épouse mystique par excellence, quand il dit: " De même que l'Eglise est soumise au Christ; de même aussi la femme doit être soumise à son mari en toute chose. "

Si cela est vrai de la femme réelle, combien plus cela est-il vrai de l'épouse mystique dont il est question ici. Combien plus la paroisse, étant l'Eglise en petit, doit-elle être soumise à son curé, comme l'Eglise est soumise à Jésus-Christ; et combien plus cette soumission doit-elle être modelée sur celle dont l'Eglise lui donne l'exemple. Or, l'Eglise révere Jésus-Christ, se confie à lui, et le sert par amour.

Ce sont là les devoirs des paroissiens envers leur curé. Remarquons que saint Paul ne dit pas que la femme doit être soumise à son mari à cause de son intelligence supérieure et de sa plus grande sagesse, ou à cause de ses vertus ; il arrive souvent que la femme est mieux douée sous le rapport de l'esprit et plus vertueuse que le mari ; mais elle doit lui être soumise exclusivement parce qu'il est le chef.

De même, les paroissiens doivent respecter leur curé, parce qu'il est leur chef. Ils doivent honorer en lui Jésus-Christ lui-même, dont il est le représentant auprès d'eux. S'il est leur curé, ce n'est pas par sa propre vertu, mais par la vertu de ses supérieurs, qui tiennent leur autorité de Dieu. Il ne s'est pas fait lui-même ce qu'il est, mais c'est Dieu qui l'a constitué chef et l'a uni au corps ; car, à tout corps, il y a une tête. Etant la tête, il a à conduire le corps, qui doit lui être respectueusement soumis en tout. Ceux qui savent distinguer le titre de la personne dans laquelle il se trouve, comprennent bien le devoir de respect qu'ils doivent à leur curé.

L'Eglise se confie à Jésus-Christ ; l'épouse se confie à son mari ; les paroissiens doivent

également et pour les mêmes raisons se confier à leur curé. Ils doivent se confier à lui en tout ce qui regarde les choses de Dieu et de l'Eglise, et qui relève de sa juridiction. Autrement, ce serait faire comme les mauvais anges qui se révoltent contre Dieu; ce serait faire comme la femme adultère qui se dérobe à son mari; ce serait faire comme l'armée mutinée qui refuse de marcher aux ordres du général. Ils doivent accepter sa direction et marcher avec lui, en tout, *In omnibus*, dit saint Paul.

Ceux qui ne comprendraient pas bien la pensée de saint Paul, pourraient croire qu'il demande, par ces paroles, une obéissance aveugle. Pas du tout. Il y a bien, en spiritualité, l'obéissance aveugle, mais elle ne consiste pas, comme son nom semble l'indiquer, à obéir en aveugle. Elle consiste, au contraire, à obéir en toute confiance, sachant que celui qui commande est digne de toute confiance; elle est le fruit de l'amour: c'est l'obéissance des âmes pieuses.

Tous ne peuvent pas atteindre cette perfection; et, de plus, le curé n'est pas infail-  
lible. Il se présente ici un grand danger qu'on ne sait pas toujours éviter. Sous pré-

texte que le curé n'est pas infallible, on lui donne souvent tort gratuitement, afin de s'excuser de ne pas marcher avec lui. C'est là un abus qui a fait, partout, beaucoup de misères et causé bien des pertes, aux Etats-Unis comme au Canada, et dont les tristes effets se font plus ou moins sentir dans toutes les paroisses.

Le curé n'est pas infallible, c'est vrai ; mais, c'est aussi vrai que, quand il agit comme curé, il a la présomption en sa faveur. A moins qu'il ne soit clairement dans l'erreur, au point que cela crève les yeux de tout le monde ; à moins qu'il ne commande quelque chose d'essentiellement mauvais, les paroissiens doivent être avec lui. Ils doivent se rappeler aussi, que ce qui peut paraître mauvais à quelques-uns, peut être très bon en soi. De même, ce qui est nuisible à quelques particuliers, peut être nécessaire au bien commun.

Parce que certains paroissiens ne voient pas les choses comme leur curé, cela ne veut pas dire qu'il soit nécessairement dans l'erreur ou qu'il ait tort. C'est le contraire qui est généralement vrai. Mais cela peut vouloir dire tout simplement qu'on ne considère pas les choses au même point de vue. Ces divergences de vue peuvent avoir bien des causes :

elles peuvent prendre racine dans toutes les passions, particulièrement dans l'intérêt, et dans l'ignorance.

Voyons quelques-unes de ces causes, et commençons par l'ignorance. Ce n'est pas toujours péché d'être ignorant, et l'ignorance, en soi, n'est pas un vice. On peut être un grand saint et savoir très peu des choses de la terre; on peut être un parfait honnête homme sans être un savant. Mais on n'a pas le droit d'être un ignorant orgueilleux. L'orgueil n'est jamais de mise, mais il est particulièrement odieux dans un ignorant. Et, il est ignorant et orgueilleux, à la fois, celui qui prétend que sa manière de voir, à lui, est la seule vraie, ou du moins la meilleure. L'ignorant orgueilleux est vite connu. Voyez comme il pose en docteur ! Il est toujours surpris de voir que le curé ne pense pas comme lui; et souvent, dans sa sottise prétention, il se sent pris de pitié pour lui et le plaint sincèrement d'être si peu intelligent pour un curé. Il s'en rencontre de ces Gros-Jeans dans toutes les paroisses.

Il est peu sage de taxer son curé d'ignorance, surtout quand il s'agit des questions qui mettent en jeu les intérêts de la religion,



des âmes et de la paroisse. Le curé est en état de connaître ces questions mieux que personne. Il peut ne pas les considérer au point de vue des paroissiens ; il est très probable, pour ne pas dire certain, qu'il les verra d'un autre oeil, non pas parce qu'il ne les saisit pas bien et n'en comprend pas toute la portée ; mais, précisément, parce que, les comprenant mieux, il les voit de plus haut. La formation intellectuelle qu'il a reçue le prépare admirablement à saisir promptement la nature, le pour et le contre d'une question, et ses conséquences. De plus, comme il est un homme sérieux, mûri par l'expérience, on ne peut pas supposer raisonnablement qu'il donne une direction, ou qu'il veuille imposer une manière de voir, à moins d'avoir de bonnes raisons de le faire. Ces raisons, il ne les fait pas toujours connaître ; généralement, il n'est pas sage de les faire connaître ; et, souvent, il ne peut pas les faire connaître sans blesser des susceptibilités qu'il doit ménager. En principe, il faut se défier de ces gens, qui prétendent en connaître plus long que leur curé et lui montrer ce qu'il doit faire.

Il y a ensuite l'intérêt ou le désir du gain. Retenu dans de justes limites, l'intérêt est une vertu. La prudence fait à l'homme un

devoir d'être prévoyant, et de se mettre en mesure de subvenir à ses besoins et de pourvoir à sa famille. Pour cela, il faut qu'il ait des sources de revenu. Ces moyens de revenu peuvent être nombreux, mais il en est un qui résume tous les autres, c'est le travail. C'est donc faire acte de prudence, que de s'efforcer par son travail de s'amasser quelque chose. De plus, le désir d'un gain honnête, comme compensation pour son travail et pour les services rendus, est parfaitement juste et tout à fait louable.

Il est donc légitime d'avoir de l'ambition et de convoiter des avantages. Nous pouvons et nous devons sauvegarder nos intérêts, empêcher que l'on nous dépouille, défendre nos droits acquis, exiger qu'on nous rende ce qui nous est dû ; nous pouvons et nous devons voir qu'on nous fasse justice.

Mais il arrive souvent que ce désir du gain est porté trop loin. Il devient alors de la cupidité. L'amour déréglé des biens temporels est un vice capable de bien des crimes. C'est une passion qui obscurcit l'intelligence, fausse le jugement, enchaîne la volonté, étouffe la voix de la conscience, et endureit le coeur. Celui qui se fait l'esclave de cette passion est capa-

ble de tout. Nous avons, pour nous en convaincre, le terrible exemple de Judas.

Judas était cupide, nous en avons la preuve dans l'évangile de saint Jean, qui dit qu'il était voleur. Nous en avons la preuve dans le fait qu'il a vendu son Maître pour trente pièces d'argent. Aussi, voyez ce qu'il fait. O horreur! Oui, c'est cette passion qui en fait un traître; qui l'a fait se tourner contre Jésus-Christ, et se ranger du côté de ses ennemis. C'est cette passion qui lui a fait sacrifier l'amour si plein de tendresse, que lui témoignait le bon Maître. C'est cette passion qui lui a fait sacrifier la société des apôtres avec toutes ses promesses messianiques de bonheur et de gloire pour l'avenir. C'est cette passion, pour tout dire en un mot, qui l'a fait *Judas*, l'exécration Judas.

La cupidité fait encore de nos jours des Judas. Et, en effet, qu'est-il celui qui, pour toucher à un gros salaire, occupe une position incompatible avec sa qualité de chrétien? Comme Judas, il trahit son Maître pour quelques pièces d'argent; comme lui, il se tourne contre son maître et se range du côté de ses ennemis. Comme Judas, il sacrifie l'amour de son Dieu. Comme Judas, il sacrifie la société

des apôtres, c'est-à-dire l'Eglise avec tous ses avantages spirituels et ses promesses de vie éternelle.

Il faut dire la même chose de ceux qui, pour quelques avantages temporels, au grand détriment de l'Eglise, exploitent la religion et le prêtre. Qu'on agisse en corps ou individuellement, le mal est le même. Dans les deux cas, c'est la même passion qui est en cause, et elle produit toujours les mêmes effets. Il faut dire la même chose de ceux qui, sous prétexte que cela coûte trop cher, ne font pas de religion.

Les Judas de nos jours sont cosmopolites; on en trouve partout. Sur douze apôtres, il y avait un Judas. Est-ce à dire que sur douze chrétiens il y a toujours un Judas? Evidemment non, cette proportion n'a pas été conservée; mais ce qui est certain, c'est qu'il s'en trouve partout. Aussi, le Père Charbonneau en a connu, de ces Judas contemporains, et en a souffert. Naturellement, ils s'attaquent à la religion qui les condamne; et, après avoir trahi le Maître dans leur coeur, pour compléter leur besogne diabolique, ils le trahissent dans la personne de son prêtre. C'était là, pour le Père Charbonneau, une douleur des plus vives; de toutes les épines qui lui ont

percé le coeur, il n'en a pas eu de plus cruellement douloureuse.

Mais il n'y a pas seulement l'ignorance et la cupidité pour contrarier le curé dans sa paroisse ; il y a encore les autres passions. Les passions sont ses ennemis déclarés, mais elles ne sont pas trop malignes ; c'est entendu qu'elles le laisseront parfaitement en paix, s'il les laisse lui-même tranquilles. C'est leur manière de faire. Notre-Seigneur aurait été l'ami des Pharisiens, s'il n'avait pas condamné leur hypocrisie. De même, que le curé donne aux passions leurs coudées franches et il sera l'ami des pécheurs. Mais malheur à lui s'il ose les combattre ; on s'acharnera contre lui.

“ Les prêtres sont bien critiqués ”, disait dernièrement un de mes bons paroissiens à M. le vicaire. Oui, ils sont beaucoup critiqués, ils l'ont toujours été et ils le seront toujours ; car, comme dit Notre-Seigneur, les disciples ne sont plus que le Maître. Mais par qui le sont-ils ; par les bons chrétiens ? Non, par les pécheurs qui sont la personnification des passions. Ce sont les passions qui les guident et qui parlent par leur bouche. Pour s'en convaincre, il suffit de les entendre.

Prenons, par exemple, l'orgueilleux. Pour

flatter sa vanité et pour se donner de l'importance auprès des badauds qui l'admirent, il se pose en censeur, et condamne les faits et gestes du curé. Dans sa pensée orgueilleuse, il s'imagine que les gens croient qu'il est un homme bien capable, même supérieur à son curé, puisqu'il le trouve en faute et le corrige. Mais il faut le voir à l'oeuvre lui-même pour bien comprendre jusqu'à quel point la vanité parle par sa bouche. Il en est de même de toutes les passions.

Pour se donner une apparence de respectabilité, et pour mieux surprendre la bonne foi des braves gens, ces représentants de toutes les passions, s'appuient habilement sur des principes incontestables. Ces principes qu'ils émettent sont vrais comme deux et deux font quatre, et clairs comme le jour. Seulement, ils en font une fausse application qui induit en erreur.

Ils diront, par exemple, *deux têtes valent mieux qu'une*. Quoi de plus vrai et de plus clair; c'est du simple gros bon sens. Cependant, on peut rendre cette proposition ridicule, en en faisant une fausse application, en disant par exemple, deux têtes de singe valent mieux qu'une tête de savant. Deux têtes

valent mieux qu'une; ça dépend des têtes. Il faut savoir distinguer entre tête et tête. Deux têtes de veau ne valent pas mieux, bien sûr, qu'une tête d'éléphant. Deux têtes folles ne valent pas mieux qu'une tête sage. Deux têtes semblables, également habiles, valent mieux qu'une, parfait; autrement, non. Sur une question de loi, une tête d'avocat vaut mieux que toutes les têtes d'une paroisse, qui ne connaissent pas la loi. De même, sur une question de science médicale, une tête de docteur vaut mieux que toutes les têtes qui n'ont aucune notion de médecine. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, il faut dire la même chose des questions de sciences ecclésiastiques: comme le dogme, la morale et la pastorale. Sur ces questions, la tête d'un curé vaut mieux que toutes les têtes de la paroisse.

On dira aussi: *cela n'est pas de lui*. Il y en a encore qui n'ont jamais pardonné au Père Charbonneau d'avoir placé l'église à l'endroit précis qu'elle occupe, parce que, disent-ils, il l'a fait contre son idée, pour faire plaisir aux Plunketts. Le Père Charbonneau, dont la pensée était avant tout pour l'économie, avait eu d'abord l'intention, afin de conserver la maison qui était sur le terrain, de bâtir l'église sur la pointe, tout près

des deux rues. Les principaux citoyens de la localité, les Plunketts en tête, suggérèrent au curé de changer ses plans. En homme sage qu'il était, il prit leur suggestion en considération, étudia la question du placement de l'église au point de vue de l'esthétique; et, après mûres réflexions, il conçut dans son esprit le plan admirable qu'il fit exécuter en partie, et qui devait être complété par son successeur, le Père Triganne.

Un Canadien d'Adams me disait, il y a quelque temps, qu'il n'avait pas donné un sou pour l'église et qu'il ne l'avait jamais vue à l'intérieur. La raison qu'il donnait pour justifier sa folle conduite, c'est que " le Père Charbonneau n'avait pas de tête et se laissait conduire par le bout du nez. "

C'est être bien inspiré assurément que de vouloir que le curé ait une louable indépendance d'esprit, comme sa dignité et ses responsabilités le réclament; c'est faire preuve d'intelligence et de noblesse. Mais, en cela comme en toute chose, il faut rester dans un juste milieu. S'il doit être le seul maître de sa volonté et l'esclave de personne, il ne doit pas être autocrate ni intolérant.

Le Père Charbonneau, grâce à son bon



jugement et à sa force de caractère, est toujours resté dans ce juste milieu. Il a gardé son indépendance d'esprit, en prenant en considération les sages suggestions qu'on lui a faites à propos de l'église, quoiqu'en puissent dire les malins. Il serait, sans doute, tombé dans le servilisme, s'il les avait acceptées en aveugle; comme il aurait fait preuve de sottise suffisance, s'il les avait rejetées dédaigneusement. Mais au lieu de cela, il les a étudiées attentivement; il a pesé soigneusement le pour et le contre; et, ce n'est qu'après s'être rendu compte parfaitement, que les idées suggérées étaient dans l'intérêt de la paroisse, qu'il les a acceptées. En les acceptant, il les a faites siennes; et, comme siennes, il les a fait exécuter. Aussi, il en a tout le mérite.

*Le curé, c'est le curé*; et ce qu'il fait doit venir de lui, disaient les mécontents. Cela est très bien, mais il faut s'entendre. Pousser les choses trop loin serait tomber dans l'erreur. Le fait qu'il doit agir librement, d'après ses propres convictions, sans subir d'influences indues, ne l'empêche pas de prendre conseil et de tenir compte des suggestions qu'on lui fait; au contraire, ce sont là des mesures de prudence que la sagesse lui dicte. C'est ce qui se fait dans toutes les administrations im-

portantes. Voyez l'évêque dans son diocèse, il s'entoure d'hommes sages qu'il fait ses conseillers. Voyez le pape dans l'Eglise universelle, il a le sacré collège des cardinaux, dont les membres sont à la fois ses ministres et ses conseillers. Voyez le président des Etats-Unis, il a lui aussi ses conseillers dans les membres de son cabinet.

Les conseillers du curé, naturellement, sont d'abord, avant tout et par-dessus tout, son évêque, puis les prêtres. Mais il peut encore prendre conseil de personnes expérimentées, quelquefois de personnes très humbles et des petits. Souvent ses meilleures inspirations lui viennent de la nature. Les Saintes-Ecritures envoient l'homme à l'école de la fourmi, pour y apprendre une leçon d'ordre, d'amour du travail, et d'activité intelligente. Notre-Seigneur l'envoie à l'école de l'enfant dont il doit apprendre les vertus : " A moins que vous ne deveniez semblables à l'enfant, dit-il, à ses apôtres, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. " Plus d'une fois, j'ai réglé ma conduite sur des suggestions venant de petits enfants; cependant, on ne pouvait pas dire que je me laissais conduire par le bout du nez par ces enfants. Non, ce n'est pas le prétendu servilisme du Père Charbonneau, qui est la

cause que des mécontents se soient retirés de l'église. Ils se servent de cela comme d'un prétexte; s'ils n'avaient pas eu celui-là, ils en auraient trouvé un autre.

On dit encore : *tout le monde est contre lui*. D'après ce qu'on a dit plus haut au sujet des têtes, il peut avoir tout le monde contre lui et être dans son droit et avoir parfaitement raison. Mais, est-ce bien vrai que tout le monde soit contre lui? Non, car c'est moralement impossible que tout le monde d'une paroisse soit contre son curé, à moins que ce ne soit une paroisse totalement pervertie, dont les habitants ont perdu la foi, renié la religion, et veulent se débarrasser d'un homme, dont ils n'ont que faire. Cette expression n'est qu'une manière de parler pour dire qu'il y en a beaucoup.

Il faut encore bien s'entendre sur ce beaucoup. Dans bien des cas, ce beaucoup se réduit à quelques personnes. Mais admettons qu'ils soient relativement nombreux, ceux qui sont contre le curé, cela ne veut pas dire qu'il ait nécessairement tort. J'aimerais mieux être seul avec le pape que d'être avec tout le monde contre lui. De même, si j'avais à choisir entre l'évêque, d'un côté, et ses diocésains de l'au-

tre, je me rangerais volontiers du côté de l'évêque, contre tous ses diocésains; et je m'estimerais en meilleure compagnie, et dans une plus grande sécurité.

Une personne sage, avant de prendre parti contre le curé, s'enquiert des faits, voit quels sont ceux qui sont contre lui, et sait pourquoi ils sont contre lui. Ce sont là des connaissances qui ne sont pas toujours faciles à acquérir; c'est pourquoi il y en a tant qui se laissent tromper par les meneurs et marchent en aveugle à leur suite.

D'abord, quant aux faits, on les dénature, afin de les faire mieux servir à la cause. En somme, instruit par une dure expérience de vingt-cinq ans de ministère, dans des circonstances plutôt pénibles qu'heureuses, je trouve que dans toutes les difficultés entre curé et paroissiens, la position de ces derniers est plus avantageuse et peut être représentée par la formule:  $2+2=4$ , tandis que la position du curé doit être représentée par la formule:  $1\frac{1}{2} + 2\frac{1}{2} = 4$ . Tout le monde comprend la première formule; elle saute aux yeux, tandis que l'autre demande une certaine réflexion. Aussi, les meneurs, pour qui tous les moyens sont bons, appellent toutes les passions à leur

service, dénaturent les faits et les ajustent au besoin de leur cause, qu'ils présentent comme une affaire claire et simple, comme deux et deux font quatre. Le curé, lui, par respect pour la vérité, pour la justice, et pour la charité, doit s'en tenir à la formule plus embarrassante de un et deux tiers et deux et un tiers font quatre.

Cependant, en voulant rendre leur mauvaise cause trop bonne, les meneurs l'exposent grandement auprès des gens bien pensants. Et, en effet, les personnes sérieuses qui savent raisonner, leur diront : si votre cause était aussi bonne que vous la dites, votre curé, en homme raisonnable, sérieux et intelligent, ne s'y opposerait pas ; le gros bon sens serait pour elle. Si le curé s'y oppose, c'est qu'elle n'est pas aussi bonne que vous la faites. Alors de deux choses l'une, ou vous êtes de bonne foi ou vous êtes de mauvaise foi. Si vous êtes de bonne foi, vous êtes simplement dans l'erreur. Vous pouvez croire sincèrement que vous avez raison, néanmoins vous avez tort. Etant dans l'erreur, vous pouvez vous appliquer ces paroles de Notre-Seigneur : " Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles ; or, si un aveugle conduit un aveugle, ils tombent tous deux dans la fosse. " Si vous êtes de mauvaise foi, vous

agissez avec malice et vous faites sciemment l'oeuvre du mal ; votre conduite criminelle est infâme, vous devenez un malfaiteur exécrable, et vous méritez d'être cloué au pilori.

La connaissance des faits suffit pour faire comprendre que ceux qui sont contre le curé ont généralement tort. Si, à cette connaissance, on ajoute celle des personnes, la lumière se fait davantage. Il est facile toujours de savoir qui est contre le curé et ce qu'il est. La bouche parle de l'abondance du coeur, dit Notre-Seigneur, et les actes sont l'expression des convictions. Ecoutez parler une personne et vous découvrirez bientôt ce qu'elle a dans le coeur ; voyez-la à l'oeuvre et vous connaîtrez sa pensée. " Un mauvais arbre ne peut pas produire de bons fruits, ni un bon arbre de mauvais fruits. "

Le Père Charbonneau connaissait ceux qui s'opposaient à ses plans et savait où les trouver. Il connaissait ceux qui s'opposaient à l'achat du terrain, dont la paroisse est si fière aujourd'hui. Il connaissait ceux qui criaient au vandalisme, quand il enleva la maison de Renfrew, pour faire place à la nouvelle église. Il les connaissait, et constatait avec douleur, que le sens catholique était bien

émoussé chez eux, qu'ils étaient animés d'un mauvais esprit, et que leur conduite de chrétien laissait beaucoup à désirer.

Il savait aussi le pourquoi de leur opposition. Dans toutes les difficultés de paroisse, à moins qu'il n'y ait un gros scandale et que le prêtre ne soit pris en flagrant délit, ce qui est extrêmement rare, Dieu merci ! interrogez ceux qui sont contre le curé, faites-les parler de leur manière de voir et des raisons qu'ils ont d'être contre le curé ; et vous constaterez que, pour la plupart, ils ne savent trop pourquoi, ils se sont rangés du côté des opposants, si ce n'est, peut-être, parce que, de ce côté-là, étaient ceux qui criaient le plus fort.

Les autres, moins quelques exceptions, vous avoueront franchement, que, personnellement, ils n'ont rien contre lui ; seulement, par esprit de corps, ils soutiennent les amis. A ce compte, s'ils ont le diable pour ami, ils le soutiendront contre Dieu. C'est bien, en pratique, ce qui se fait, mais la chose n'en est pas moins abominable. Ils appuient leur conduite sur un faux principe. Avoir l'esprit de corps, c'est très bien ; mais la justice et la vérité doivent passer avant les amis.

En procédant ainsi par voie d'élimination,

on arrive à réduire le sonore *tout le monde est contre lui* à quelques meneurs. Et, ces meneurs, pourquoi sont-ils contre le curé et soulèvent-ils la paroisse contre lui ? Comme les prophètes d'autrefois, obéiraient-ils à une inspiration céleste ? Auraient-ils la mission divine de réformer le clergé, en commençant par leur curé ? Est-ce que, comme de nouveaux apôtres, ils seraient dévorés par un zèle ardent pour la religion, lequel zèle les porterait à la défendre contre le curé, qui la néglige trop, ou qui inconsciemment travaille contre elle, en prétendant par exemple, qu'on peut perdre sa langue sans perdre la foi ?

Est-ce que leur piété est telle, que, souffrant dans leur âme de voir le bon Dieu si peu connu et si mal servi, dans la paroisse, ils ne peuvent tolérer plus longtemps un curé assez peu dévot pour permettre un pareil état de chose ? Est-ce l'amour de la vérité qui les enflamme ? Le curé donnerait-il dans des erreurs grossières contre lesquelles il faille mettre le public en garde ? Est-ce l'amour de la justice qui les presserait ? Le curé serait-il coupable d'abus criants qui les révoltent ?

Si c'était là leurs motifs d'action, ils seraient inspirés par un esprit admirable, et



mûs par des sentiments des plus élevés; leur conduite serait noble et digne des plus grandes louanges. Alors, ils se montreraient prudents dans leurs démarches contre le curé; ils ne feraient absolument rien sans être parfaitement sûrs qu'il a tort, et que sa faute est un acte public et grave. Une faute grave, c'est-à-dire capable de faire du mal et dont le public peut justement être scandalisé et constatée comme telle par des preuves irrécusables. Une faute publique, parce qu'il n'y a qu'elle qui relève du for extérieur. Une faute privée est une affaire personnelle, qui ne regarde que la conscience et Dieu, et qui doit se régler entre eux seulement. Prudents dans leurs démarches, ils seraient sages dans leurs moyens pour atteindre la fin désirée. Ils fâcheraient d'apaiser les passions et de calmer les esprits; ils présenteraient leurs griefs à leurs supérieurs ecclésiastiques; ils prépareraient les esprits à recevoir avec soumission leur décision et à respecter le jugement rendu. Toujours, ils seraient respectueux dans leurs procédés et dans leurs paroles pour l'autorité supérieure et pour le curé.

Mais, au lieu de cela, les meneurs, généralement, agissent follement, et malmènent, non seulement les curés, mais aussi les évê-

ques. Ils respectent la décision des juges ecclésiastiques seulement quand elle leur est favorable. Pendant que le cas s'instruit, ils préparent les esprits à n'accepter qu'un jugement qui leur donne raison; et, si la sentence leur est défavorable, ils crient à l'injustice, font appel aux préjugés et déchaînent toutes les passions. " Vous les connaîtrez à leurs fruits ", dit Notre-Seigneur.

Combien de nos Canadiens de la Nouvelle-Angleterre ont perdu la foi à la suite de malentendus entre curés et paroissiens, lesquels malentendus n'auraient pas eu de conséquences fâcheuses, si les meneurs avaient été éclairés et bien inspirés ! Et, combien plus nombreux encore sont ceux qui, pour les mêmes causes, sans avoir perdu la foi complètement, ne pratiquent plus ou guère ! Nous avons de ces pauvres malheureux dans Adams, malheureusement. Le Père Charbonneau en a connu. Il y en a encore de son temps, qui n'ont pas mis les pieds à l'église depuis. Il y en a beaucoup du temps du Père Triganne, plusieurs du temps du Père Genest, il y en a du temps du curé actuel. Le Saint-Esprit mettait dans la bouche du saint homme Siméon, touchant Notre-Seigneur, les paroles suivantes : " Voici qu'il est dans le monde

pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël, et pour être un signe en butte à la contradiction. "

Ces paroles s'appliquent parfaitement au prêtre. Comme Notre-Seigneur, d'abord, il est en butte à la contradiction, comme le démontre l'expérience de tous les jours. D'ailleurs, le prêtre étant un autre Christ, il ne faut pas en être étonné. Ensuite, Jésus-Christ est venu pour la ruine des infidèles, c'est-à-dire de ceux qui sont contre lui, et pour la résurrection des fidèles, c'est-à-dire de ceux qui sont pour lui. Le Sauveur est toujours le Sauveur, quoique plusieurs se perdent; leur ruine, en effet, n'est point son oeuvre, mais l'oeuvre de l'impiété et de la folie: " Celui qui n'est point avec moi, dit-il, est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi dissipe. " De même, le prêtre est prêtre pour le salut des âmes, mais tous ne profitent pas de son ministère. Comme Notre-Seigneur, il devient, pour ceux qui sont contre lui, à cause de leurs mauvaises dispositions, une occasion de ruine éternelle.

Si le Père Charbonneau a été, pour plusieurs personnes mal disposées, un signe de contradiction et une occasion de scandale et

de ruine ; il a été, pour la masse de sa paroisse, un moyen de sanctification et une source abondante de bénédictions, où puisaient, à pleines mains, les bons paroissiens, c'est-à-dire ceux qui, comprenant leurs devoirs, aimaient leur curé, le respectaient et marchaient avec lui.





## CHAPITRE TROISIÈME

### CURÉ ET PAROISSIENS

---

Nous avons dit, au chapitre précédent, les rapports des paroissiens avec leur premier curé, et nous avons vu que le Père Charbonneau a toujours joui du respect, de la confiance et de l'amour de ses paroissiens. Il a eu de l'opposition, mais elle venait seulement d'un petit nombre de personnes plutôt ignorantes que méchantes, et sans influence. La masse, sous l'effet d'un enthousiasme entraînant, marchait avec le curé. La paroisse avait confiance dans son chef. Elle connaissait ses bons sentiments et ses pieuses ambitions, et comptait sur son zèle pour réaliser ses beaux rêves.

Nous allons voir, dans ce chapitre, jusqu'à

---

quel point elle avait raison de compter sur lui, et quel a été son beau succès.

“ Vous, mari, dit saint Paul, aimez votre femme, comme le Christ aussi a aimé l’Eglise, et s’est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier... , pour se la présenter lui-même comme une Eglise glorieuse, n’ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et immaculée. ” Le curé, l’époux mystique, doit aimer sa paroisse, son épouse, comme Jésus-Christ a aimé l’Eglise, et s’est livré pour elle, afin de la sanctifier, et pour en faire une paroisse glorieuse, n’ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et immaculée.

Le Père Charbonneau, homme de devoir avant tout, a compris son rôle, et s’est appliqué, de toutes ses forces, à le bien remplir. Il a aimé sa paroisse de tout son grand cœur : il l’a aimée jusqu’à la folie. Pour elle, il s’est sacrifié ; pour elle, il s’est livré à une vie de privation, de peine et de sacrifice ; pour elle, il s’est tourmenté, dans un excès de zèle, jusqu’au martyre : il a donné sa vie goutte à goutte, dans sa charité admirable. Cet homme était bâti pour vivre quatre-vingts ans, il est mort à quarante. Il a donné la pleine mesure de l’amour ; car, dit Notre-

Seigneur : " Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour les siens. "

Il a aimé sa paroisse comme Jésus-Christ a aimé son Eglise. Aussi, il voulait la voir belle, immaculée et glorieuse, comme Jésus-Christ, son Eglise. C'était là l'effet de son amour pour elle. Il voulait la voir belle et glorieuse dans son corps : n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable ; mais surtout, il la voulait belle dans son âme : étant sainte et immaculée. Il travailla avec ardeur à lui procurer cette double gloire.

" J'ai dessein de bâtir un temple au Seigneur, mon Dieu, disait Salomon, et le temple que je désire bâtir doit être grand et magnifique. " Ces paroles s'appliquent au Père Charbonneau ; elles expriment parfaitement les pieux sentiments qui animaient son âme religieuse, et les magnifiques dispositions dont il était rempli. Comme Salomon, il comprenait qu'il n'y avait rien de trop beau pour la maison de Dieu. Il aurait voulu bâtir un temple splendide, dont la vue aurait commandé la pensée du ciel ; lequel aurait symbolisé les perfections divines et suggéré la gloire éternelle ; un temple qui aurait renfermé tout ce que les meilleurs talents auraient pu produire

en fait d'art religieux, et tout ce que la nature aurait pu fournir en fait de richesse.

Hélas ! comme la volonté par elle-même est impuissante, quand il s'agit de matérialiser un désir. Mais, au moins, Dieu connaissait ses bons sentiments, et cette pensée le consolait de ne pouvoir réaliser ses pieux désirs. Il a donc dû se faire violence et consulter moins son coeur que sa bourse. Sa paroisse était pauvre, déjà elle avait contracté une dette relativement forte par l'achat d'un terrain, il ne pouvait pas compter prudemment sur une grosse somme d'argent pour l'église. Néanmoins, grâce à la haute idée qu'il se faisait de l'église paroissiale, il ne pouvait pas consentir à bâtir un temple qui ne répondit pas à son idéal. Il aimait trop son Dieu et sa paroisse pour cela.

Et, en effet, il considérait l'église paroissiale, d'abord, comme la maison par excellence de Dieu. Une maison éminemment sainte que le Seigneur remplit de sa vertu divine, comme l'air remplit l'espace ; si bien, que l'âme, qui respire dans cette atmosphère divine, en sent les effets merveilleux. Elle lui représentait le ciel ; pour lui, elle était un coin du ciel sur la terre, où il sentait la présence de Dieu, et



où il goûtait, dans des entretiens intimes, des délices ineffables au contact du divin. Elle était encore la demeure de Jésus-Christ. Notre-Seigneur, vrai Dieu et vrai homme, le Sauveur des hommes, en fait son habitation continuelle; il en est le maître, il y règne en souverain. De sa personne eucharistique trois fois sainte, se détache une vertu de vie et de résurrection, qui rayonne dans toute l'église et pénètre jusqu'au fond des âmes. Il est là avec ses trésors inépuisables qu'il tient toujours à la disposition des pécheurs comme des bonnes âmes; il est là avec tout l'amour dont son divin cœur est capable. L'église est encore le théâtre de la scène eucharistique, où se renouvellent, tous les jours, sur les autels, les prodiges de salut, par l'immolation de la victime sainte.

L'église est vraiment la maison de Dieu ; elle est aussi la maison de la paroisse. Il la considérait comme un lieu éminemment saint ; comme le centre religieux où tous viennent offrir au Seigneur leurs hommages et leurs prières ; comme la source de la vie chrétienne, où on apporte les nouveau-nés, afin de les faire naître à la vie spirituelle, et où viennent les adultes, afin d'y puiser une vie plus abondante et plus féconde en fruits salutaires ;

comme un symbole de l'union qui existe entre tous les paroissiens, qui s'assemblent, comme des frères, sous ses voûtes bénies, et où chacun se sent parfaitement chez soi, comme dans la maison de son père.

Son idéal était que l'église paroissiale dût répondre à sa haute dignité. Etant par excellence la maison de Dieu et la maison de la paroisse, elle doit être à la fois digne de Dieu et de la paroisse. Il serait indigne des Etats-Unis de loger son président dans une cabane, et ce serait ravalier son premier magistrat. Ils doivent donner à leur président un logement qui soit digne du pays et en même temps digne de celui à qui il est destiné. La république mexicaine ne doit pas avoir un palais présidentiel aussi splendide que la république américaine, non pas, parce que le président de celle-là n'est pas aussi digne que celui de celle-ci, mais parce que la première est moins riche. Ayant moins de ressources, elle doit se contenter de moins. Il en est de même des paroisses. L'Eglise paroissiale, étant ce qu'elle est, si les moyens le permettaient, devrait être un temple splendide, qui pourrait rivaliser en beauté, en richesse et en éclat avec celui de Salomon, et qui aurait des proportions en rapport avec les besoins de chaque localité.

Mais, malheureusement, les moyens ne le permettent point; et, alors, il faut savoir mesurer les dépenses sur les revenus. Une paroisse riche doit être ornée d'un temple magnifique, tandis qu'une paroisse pauvre doit se contenter d'une église modeste. Le Père Charbonneau a compris que les Canadiens d'Adams n'avaient pas les moyens de bâtir une église dispendieuse; aussi, il s'est contenté de leur donner une belle église. Il a eu le rare talent de bâtir beau et pas cher. L'église qu'il a construite n'est pas dispendieuse, mais elle est certainement belle: belle dans l'harmonie de ses lignes, belle dans la symétrie de ses proportions: elle plaît.

Le Père Charbonneau a bien mérité de la patrie, je veux dire de l'Eglise, pour laquelle il vivait avant tout; il a bien mérité du diocèse qu'il a doté de l'une de ses plus belles églises; il a bien mérité, particulièrement, de la paroisse, qu'il a faite, du coup, une des plus fameuses du diocèse. Bâtir un temple au Seigneur est un privilège insigne, qui est accordé à peu de prêtres; c'est un honneur dont les rares privilégiés peuvent à bon droit se glorifier, surtout si le succès couronne leurs efforts. Bâtir un beau temple, comme est l'église "Notre-Dame-des-Sept-Douleurs", est une

gloire; bâtir beau avec peu d'argent, est un tour de force qui tient du merveilleux.

Le Père Charbonneau a pu effectuer ce tour de force, parce qu'il était un homme de Dieu. Il a compris que le Seigneur lui faisait un insigne honneur en le choisissant, comme autrefois Salomon, pour lui bâtir un temple. Il a compris aussi, qu'il ne bâtirait pas seul, conformément à ces paroles des psaumes: " Si le Seigneur ne bâtit la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent ": aussitôt, son âme mystique entra en sympathie intime avec le Seigneur, dont il s'est fait l'instrument docile: le maître ouvrier était le Seigneur. Celui qui travaille dans de pareilles conditions est assuré de faire des merveilles.

A côté de la maison de Dieu, il y a toujours la maison de son ministre; l'une ne va pas sans l'autre; le presbytère, en effet, est le complément de l'église. La paroisse a besoin de l'église pour le culte, elle a besoin du prêtre également pour le culte, et le prêtre suppose le presbytère. C'est pourquoi, ayant bâti l'église, le Père Charbonneau comprit qu'il devait compléter son oeuvre, et décida de construire le presbytère.

Il a compris de plus, puisque le presbytère est le complément de l'église, que celui-là devait être en harmonie avec celle-ci. Ce serait ridicule, en effet, qu'une femme richement vêtue et splendidement parée allât nu-pieds; comme il serait risible qu'un homme en habit de travail portât un chapeau de castor. Pour qu'une personne soit habillée avec goût, il faut que toutes les parties de son habit soient en rapport les unes avec les autres, et forment ainsi un tout agréable. Il en est de même d'un établissement paroissial. Pour assurer un ensemble harmonieux, il faut que toutes les bâtisses cadrent bien les unes avec les autres. Comme la paroisse avait une belle église, il lui fallait un beau presbytère.

Aussi, elle a un beau presbytère. Le Père Charbonneau répéta son tour de force; encore une fois, il bâtit beau et à bon marché. La maison n'a rien de dispendieux; elle n'est pas riche, mais elle est élégante; comme l'église, elle plaît. Elle plaît si bien que, dès le commencement, elle attira l'attention et acquit de la renommée; on la jugea digne de servir de modèle. On vint la voir, et elle fut pour tous une source d'inspiration. On lui fit les honneurs de la reproduction: dans deux paroisses au moins, on la copia servilement; en

plusieurs autres, on adopta plus ou moins de ce qu'elle avait de mieux réussi.

Comme l'église, elle est de brique, assise sur des fondements de pierre. Sa partie principale est à peu près carrée, et haute de deux étages et demi. Le toit est pyramidal ; chacun de ses côtés est orné de gracieuses lucarnes. Un portique spacieux décore la façade et donne de la dignité à l'entrée principale ; un autre plus petit embellit le côté sud ; une vaste galerie, allant d'un bout à l'autre de la maison, relève admirablement la façade est. Du côté nord, un peu retirée, s'étend une aile haute de deux étages, ornée d'une galerie coquette, et grande en proportion avec le carré principal, avec lequel elle forme un tout harmonieux. Le presbytère est joli, il fait belle figure à côté de l'église.

Le Père Charbonneau avait donné une nouvelle preuve de son amour du beau, de son bon jugement et de sa grande vertu. Il aimait le beau, sa belle âme en était tout imprégnée, elle ne pouvait se plaire qu'en lui et ne vivre que de lui ; aussi, tout ce qu'il a fait en porte le cachet : témoin le choix du terrain paroissial, l'église et le presbytère. Son bon jugement, comme toujours, ne lui a pas fait dé-

faut. Il a su bâtir un presbytère tel qu'il fallait : digne de l'église, digne de la paroisse, digne de ses prêtres, et en rapport avec ses moyens. Sa vertu, mille fois éprouvée et solidement affermie, l'a fait se maintenir dans le juste milieu, que lui montra son bon jugement. Grâce à elle, il a pu éviter les deux écueils qui se présentaient devant lui.

D'un côté, son amour du beau l'entraînait, avec toute la violence d'une passion dominante, à bâtir, plus richement que les moyens de la paroisse ne le permettaient, ce qui aurait exposé la paroisse à la banqueroute, ou, du moins, l'aurait mise dans de grandes difficultés financières, qui auraient paralysé son développement et retardé indéfiniment son achèvement. Et alors, elle aurait offert le spectacle ridicule d'un prétentieux insensé qui, avec le salaire d'un journalier, veut vivre en pacha.

D'un autre côté, il avait à résister à une force non moins grande, qui l'attirait dans la direction opposée. Il avait à résister à la volonté clairement manifestée d'une grande partie des paroissiens, qui prétendaient que la dette était déjà assez considérable et que, quant à eux, ils ne pouvaient faire plus. Ils

demandaient donc que la construction du presbytère fût renvoyée à plus tard. De plus, ce que ceux-ci réclamaient comme une mesure de prudence et de sagesse, les autres le désiraient ardemment. L'épreuve était certainement dure; une âme moins forte que la sienne n'aurait pas pu en triompher. Mais, lui, il ne se laissa pas ébranler dans sa détermination. Il avait décidé de bâtir le presbytère, parce qu'il avait compris, que non seulement il le pouvait, mais surtout, qu'il le devait. C'était pour lui l'accomplissement d'un devoir.

Il a fait son devoir, mais au prix de quel sacrifice! nous le verrons au chapitre suivant.

C'est à cette époque surtout qu'il a eu à souffrir du mauvais esprit répandu dans la paroisse; il en a souffert au point qu'il en a fait une maladie, qui a marqué le commencement de sa fin. Cet esprit n'est pas particulier à Adams; il n'a pas été inventé pour persécuter le Père Charbonneau; il est vieux comme le monde; Abel en a été la première victime. On peut même dire qu'il date des mauvais anges. C'est cet esprit qui trouve qu'on en fait toujours trop pour Dieu et jamais assez pour soi. C'est cet esprit qui fai-



sait dire aux mauvais anges, s'adressant à Dieu : " Vous demandez trop, vous êtes d'une exigence telle que nous ne pouvons pas nous rendre à vos désirs ; aussi, nous ne vous servirons pas. "

C'est ce même esprit qui inspirait l'infâme Caïn quand il offrait à Dieu en sacrifice ce qu'il avait de moins bon, se réservant pour lui-même ce qu'il avait de meilleur. C'est cet esprit qui animait l'exécration Judas et quelques autres disciples qui reprochaient à Marie-Madeleine, comme une pure perte, le parfum précieux qu'elle répandit sur la tête du Sauveur. Notre-Seigneur corrige leur erreur grossière en disant : " Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme ? Car elle a fait une bonne oeuvre à mon égard. En vérité, je vous le dis, partout où sera prêché l'évangile, dans le monde entier, on racontera aussi, en souvenir d'elle, ce qu'elle vient de faire. " C'est alors que Judas Iscariote, scandalisé des paroles de Notre-Seigneur, sortit et alla trouver les princes des prêtres, avec lesquels il fit l'horrible marché de leur livrer son Maître pour trente pièces d'argent.

C'est ce même esprit qui, de nos jours, anime les mauvais catholiques qui abandon-

nent l'Eglise, parce que la religion coûte trop cher. C'est ce même esprit qui fait que des paroissiens donnent le moins possible, à contre-cœur et en murmurant.

Pourquoi, disaient les mauvais anges, offrir nos hommages à Dieu ? Il n'en a pas besoin ; il a existé de toute éternité sans nous ; il peut être heureux sans nos adorations. Pourquoi, disait Caïn, offrir au Seigneur mes meilleurs produits ? Puisque je les brûle, les mauvais font l'affaire tout aussi bien que les bons ; et la fumée qui s'en échappe n'est pas moins abondante et ne monte pas moins vers le ciel. Pourquoi, disait Judas, la perte de ce précieux parfum ? Nous aurions pu le vendre pour une forte somme d'argent et en donner le produit aux pauvres. Pourquoi, disent les mauvais catholiques, faire tant de dépenses pour les églises, pour le culte, pour les écoles ? Le bon Dieu ne demande pas tant de sacrifices. Pourquoi, disent les mauvais paroissiens, une si belle église ? Le bon Dieu se contenterait d'un temple plus modeste. Pourquoi un si beau presbytère ? Les prêtres ne sont pas des seigneurs.

Pourquoi ? disent les anges. Parce qu'ils ont besoin de Dieu ; et, ayant besoin de Dieu,

ils doivent l'aimer, c'est un besoin de leur nature. Dieu peut se passer d'eux ; mais, eux, ils ne peuvent pas se passer de Dieu. Il est leur élément comme l'eau est l'élément des poissons. Tirez un poisson hors de l'eau, vous le voyez haletant, agonisant, se tordant dans les vives douleurs qui le torturent. Séparez un ange de Dieu, il souffre les tourments de l'enfer. Les anges doivent vivre unis à Dieu, c'est un besoin de leur nature, et ce n'est qu'en autant qu'ils répondent à ce besoin qu'ils peuvent être heureux.

Pourquoi ? disait Caïn. Parce qu'il avait besoin de Dieu, comme les anges et les hommes ont besoin de Dieu. Ayant besoin de Dieu, il devait l'aimer. C'est une loi universelle que l'on aime ce dont on a besoin et ceux dont on dépend. Nous aimons naturellement la nourriture qui nous sustente, l'air que nous respirons, la lumière qui nous éclaire. Le bébé aime sa mère ; l'enfant, ses parents ; l'élève, son maître ; le protégé, ses bienfaiteurs. Aimant Dieu sincèrement, il devait être généreux ; car l'amour est généreux et donne sans compter. Dieu n'avait pas besoin de ses présents ni de ses sacrifices ; mais, lui, il avait besoin d'offrir généreusement ses produits et de sacrifier de bon coeur au Seigneur.

En se montrant mesquin, il faisait preuve de mauvaise volonté, s'éloignait de Dieu, et préparait son malheur.

Pourquoi cette perte ? disait Judas. Pourquoi cette perte ! Ces paroles sont dignes du traître. Marie-Madeleine avait besoin de répandre son âme aux pieds de son Sauveur, en qui elle voyait son Dieu. Comment lui exprimer toute sa reconnaissance et lui dire tout son amour ? Déjà, elle avait arrosé de ses larmes brûlantes d'amour, ses pieds divins qu'elle essuya tendrement de sa chevelure abondante; cette fois, elle répand sur sa tête un parfum précieux, dont l'odeur suave symbolise la perfection des sentiments de son âme. C'est un acte d'adoration qu'elle fait; c'est un acte d'une foi vive, disant à sa manière: " Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant "; c'est un acte d'amour parfait pour Dieu; c'est son coeur qu'elle donne; c'est son âme qu'elle répand, se perdant tout entière en Dieu.

Pourquoi cette perte? disait Judas. Aveuglé par sa passion, il ne comprenait rien de la conduite sublime de Marie-Madeleine; pour lui, elle avait simplement perdu son précieux parfum.

Erreur grossière ! Ce qui est donné à Dieu n'est pas perdu ; c'est le contraire qui est vrai : tout ce qui n'est pas donné à Dieu est perdu. Les victimes innombrables que Salomon et son peuple d'Israël sacrifièrent au Seigneur, lors de la dédicace du nouveau temple, n'était pas une perte. " Salomon, disent les Saintes-Ecritures, égorgea et immola au Seigneur, comme hosties pacifiques, vingt-deux mille boeufs, et cent vingt mille brebis." Quel sacrifice ! Qu'a-t-il eu en retour ? Un plus grand amour de Dieu pour lui-même et pour son peuple ; une union plus intime avec le Seigneur : ce qui est un bien infiniment plus précieux que tout ce qu'il a sacrifié.

Ce qui est donné à Dieu reste ; rien de tout ce qui est fait pour Dieu n'est perdu. " Un verre d'eau froide, dit Notre-Seigneur, donné pour Dieu ne restera pas sans sa récompense." La raison, c'est que tout ce qui est fait pour Dieu est grand comme Dieu. Dieu tient moins compte de la valeur de ce qui est donné que des dispositions de celui qui donne et du sacrifice qu'il s'impose. C'est précisément ce qu'il déclare solennellement quand il dit : " En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous aurez fait aux plus petits des miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. " Voyez

encore la pauvre veuve, dont il parle, laquelle jette deux petits sous, tout son avoir, dans un tronc du temple; a-t-elle perdu son argent ? Jugez-en par la conduite de Notre-Seigneur qui, lisant ses bonnes dispositions au fond de son âme, l'admire, la félicite et la bénit. En donnant dans le temple, elle donnait à Dieu, et le Seigneur a eu pour agréable son offrande faite d'un coeur généreux. " Vous autres, dit-il encore aux riches, faites-vous, avec vos richesses, des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels. " Qu'est-ce que cela veut dire, si ce n'est encore que ce que l'on donne pour Dieu mérite une récompense éternelle, et que c'est le meilleur placement que l'on puisse faire de ses richesses. La véritable mesure de la fortune n'est pas ce que l'on possède, mais ce que l'on donne pour Dieu. On est riche véritablement dans la proportion de ses bonnes oeuvres. On vaut, non pas autant qu'on a de biens, mais ce que l'on donne par charité.

Mais tous ne comprennent pas cette doctrine sublime. Beaucoup ne comprennent pas que c'est une faveur qu'on leur fait quand on leur demande de contribuer pour les oeuvres paroissiales. Plus ou moins imbus de l'esprit mondain, ils sont plus préoccupés de la vie

temporelle que de la vie spirituelle; ils pensent plus à se satisfaire eux-mêmes qu'à plaire à Dieu, ne se doutant pas qu'ils se font un tort immense.

Plusieurs paroissiens, animés de cet esprit mauvais, s'opposaient fortement à la construction immédiate du presbytère. Ne voyant qu'un côté de la chose: celui qui les intéressait, et ne se doutant pas qu'il pouvait y en avoir un autre: celui qui intéressait Dieu, leurs raisons leur paraissaient si convaincantes, qu'il leur semblait absolument impossible qu'une personne intelligente ne les acceptât pas. C'était leur 2 et 2 font 4, qui saute aux yeux.

Comme je l'ai dit plus haut, quelques-uns avaient déjà critiqué vertement le curé à propos du terrain et de l'église; mais la masse de la paroisse l'avait secondé volontiers dans ses généreux efforts. Il s'agissait alors de l'église. On voulait une église; et, pour se l'assurer, on était prêt à faire des sacrifices. Mais, l'église bâtie, l'enthousiasme s'était refroidi, et le désir général était bien que la construction du presbytère fut retardée.

Le Père Charbonneau, étant animé d'un autre esprit, ne pouvait entrer dans leurs

vues; aussi, il bâtit le presbytère. C'est alors que l'orage éclata sur sa tête. Les malins, voyant qu'il allait contre le désir des paroissiens, essayèrent de les soulever en masse contre lui. Ce qu'ils dirent de sottises est incroyable. Ils lui prêtèrent des intentions invouables; ils le dirent rempli de sentiments indignes qu'il essayait hypocritement de cacher sous les fausses apparences de la vertu; ils le supposèrent mal inspiré tout à fait, et mû par des motifs d'intérêt personnel... Rien n'était plus éloigné de la vérité. Aussi, ils ont obtenu un mince résultat. Cependant, à cause de son extrême sensibilité d'âme, le bon Père Charbonneau a souffert terriblement de leur méchante opposition et de leurs noires calomnies.

Il ne bâtissait pas pour lui mais pour la paroisse, comme il avait bâti l'église pour la paroisse. Quant à lui, il y avait déjà huit ans qu'il se logeait ici et là; quatre fois, il avait dû déménager, demeurant tour à tour sur la rue Park, au coin de la Maple, sur la Columbia Terrace, et sur la Hoosac. Jamais il ne s'est plaint de son sort; mais, néanmoins, il comprenait que ce n'était pas dans l'ordre, et que, par conséquent, il ne devait pas tolérer la chose plus longtemps qu'il ne le fallait.



Non pas à cause de sa personne comme telle, mais à cause de sa dignité de curé et de son caractère sacerdotal, à cause de Dieu et de la paroisse.

Telle était sa mentalité. Il voyait les choses en Dieu, et tous ses motifs d'action étaient surnaturels. Formé à l'image et à la ressemblance du bon Pasteur, il en avait l'esprit qui se manifestait dans toute sa conduite. Comme Jésus-Christ a aimé son Eglise, ainsi il a aimé sa paroisse. Il l'a faite belle et glorieuse dans son corps, c'est-à-dire dans ses biens matériels comme l'église, le presbytère et leur vaste et magnifique terrain. Il l'a faite belle et glorieuse dans son âme, c'est-à-dire dans l'esprit dont elle est animée, et dans les dispositions dont elle est remplie. Il travailla avec d'autant plus d'ardeur à sa vie spirituelle qu'il comprenait mieux que la beauté du corps sans la beauté de l'âme est plutôt un mal qu'un bien. En effet, une paroisse qui serait belle extérieurement, et qui n'aurait pas l'esprit religieux, donnerait le spectacle hypocrite des Pharisiens que Notre-Seigneur compare à des sépulchres blanchis, beaux à l'extérieur mais dont l'intérieur n'est que pourriture. Elle pourrait se vanter et se dire belle, riche et glorieuse, tandis que le Seigneur la condam-

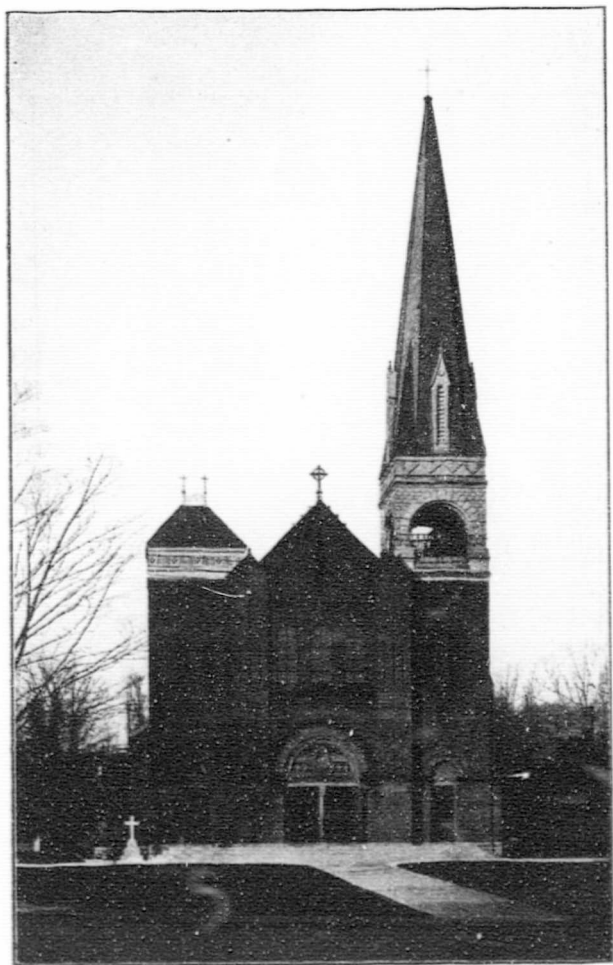
nerait, comme il condamna l'Eglise de Laodicée, dont parle l'Apocalypse en ces termes : " Tu dis : je suis riche, j'ai acquis de grands biens, je n'ai besoin de rien, et tu ne sais pas que tu es une malheureuse, une misérable, pauvre, aveugle et nue. "

Il comprenait aussi que l'église n'est qu'un moyen, et non pas une fin. Elle existe pour la vie spirituelle, comme le corps existe pour l'âme. Le zèle, dont son âme était dévorée pour la maison de Dieu, n'était que l'expression de son amour pour le temple spirituel, la fin qu'il poursuivait. Ce temple spirituel, qui s'édifie dans le silence des consciences, c'est la paroisse vivant de la vie de Dieu. " Ne savez-vous pas, dit saint Paul aux Corinthiens, que vous êtes le temple de Dieu, et que le Saint-Esprit habite en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le perdra ; car son temple est saint, et c'est vous qui êtes ce temple. "

Ces paroles, que l'Apôtre adressait aux chrétiens de Corinthe, le Père Charbonneau pouvait, avec autant d'à propos absolument, les adresser à ses paroissiens. " Oui, mes chers paroissiens, pouvait-il leur dire en toute vérité, vous êtes le temple de Dieu, un temple

vivant que j'édifie au Seigneur, et que je veux voir beau, riche et glorieux, saint et immaculé. Pour être ce temple, vous devez fermer l'oreille aux doctrines mensongères des faux prophètes, qui, de nos jours, comme au temps des apôtres, cherchent, par tous les moyens, à surprendre la bonne foi des fidèles ; ils se présentent à vous, se montrant doux, innocents, et bienveillants, tandis qu'ils ne sont, en réalité, que des loups ravisseurs. Vous serez ce temple, si Dieu habite en vous par sa grâce, s'il est avec vous, vivant au milieu de vous. Et il vivra en vous, et il circulera au milieu de vous, si vous l'accueillez favorablement.

“ Alors, sachez le reconnaître : “ Car la vie, dit Notre-Seigneur, la vraie vie, c'est de vous connaître, vous, vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. ” Sachez le reconnaître, et recevez-le avec joie et avec amour ; qu'il règne au milieu de vous, que sa loi sainte vous dirige, que sa divine volonté soit la vôtre ; qu'il règne dans vos coeurs pour les purifier, afin que vous aimiez toute chose en lui et par lui, et que vous l'aimiez, lui, dans le prochain. Oui ! qu'il règne, qu'il règne si bien au milieu de vous, que vous ne vouliez que ce qu'il veut, que vous n'aimiez que ce



Eglise Notre-Dame-des-Sept-Douleurs



Presbytère Notre-Dame

qu'il aime : alors, vous pourrez dire avec saint Paul : " Je vis, non, ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Dieu qui vit en moi " ; et alors, vous penserez comme Dieu, vous parlerez comme Dieu, vous agirez comme Dieu.

" Soyons, mes chers paroissiens, soyons, vous et moi, ce temple spirituel où Dieu habite et où il aime à vivre ; rendons-le, ce temple, toujours plus digne de lui, en enrichissant de plus en plus notre vie spirituelle, comme le veut Notre-Seigneur : " Je suis venu, dit-il, pour que vous ayez la vie, et pour que vous l'ayez abondamment. " Jésus-Christ est remonté au ciel, mais il nous laisse sa vie, et pour que vous ayez cette vie voici qu'il m'envoie au milieu de vous, mes chers paroissiens, afin que, par mon ministère, vous la receviez et vous l'ayez abondante. "

Cette vie, il la leur donnait. C'était là la grande ambition de son âme sacerdotale ; c'est là le résumé de toute sa vie de pasteur. Tout le reste n'était que comme autant de moyens dont il se servait pour atteindre cette fin suprême. Il la leur donnait dans l'administration des sacrements, surtout aux fonts baptismaux, au tribunal de la pénitence, et dans la divine eucharistie ; il la leur donnait dans

ses rapports avec eux, soit au presbytère, soit à leurs demeures; il la leur donnait dans ses conversations familières, comme dans ses entretiens plus sérieux; il la leur donnait surtout dans sa prédication. C'est par sa prédication qu'il leur apprenait particulièrement à aimer Dieu de plus en plus, en le leur faisant connaître toujours davantage.

Il est deux manières de prêcher: on prêche par la parole et par l'exemple. Ces deux prédications sont fécondes et produisent des fruits salutaires. Dans une paroisse, le curé prêche toujours plus efficacement par sa conduite qu'en chaire. Il aurait beau avoir l'éloquence des plus grands orateurs sacrés, s'il ne pratique pas lui-même ce qu'il enseigne, il produira peu de fruits. Si sa vie est exemplaire, au contraire, sa parole, si peu éloquente qu'elle soit, fera toujours du bien.

Le Père Charbonneau était bien qualifié pour prêcher avec succès. Il avait une bonne voix, douce et suave comme son âme: elle plaisait. Il avait du coeur; il aimait ses paroissiens, il leur faisait tout le bien possible, il voulait les voir bons et heureux dans le Seigneur. C'est dire qu'il avait le secret de s'attirer les coeurs. Il avait un esprit éminem-

ment religieux ; il marchait, comme tous les hommes surnaturels, en la présence de Dieu, qu'il trouvait partout et voyait toujours ; son âme se tenait intimement unie au Seigneur, sa vie était une prière continuelle, il vivait plutôt des choses du ciel que de celles de la terre. Aussi, on aimait à l'entendre, et sa prédication édifiait. Sa voix plaisait, son langage du coeur touchait les âmes, et son esprit religieux les portait à Dieu.

Cependant, il faisait encore plus de bien par son exemple que par sa parole. La parole est vive et féconde, partant, capable de porter des fruits ; néanmoins, elle n'a pas la richesse de fécondité de l'exemple. C'est pour cela que saint Paul, écrivant à Timothée, lui commanda de prêcher avec toute l'autorité de l'évêque, mais surtout, de donner aux fidèles l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, d'être pour eux un modèle qu'ils puissent copier sûrement. Ce conseil de saint Paul à Timothée, le Père Charbonneau l'a fait sien. Sa vie a été une imitation soignée, non pas de Timothée, mais de Jésus-Christ, le vrai modèle, qu'il essayait à reproduire parfaitement. Il a si bien réussi que l'on a pu lui appliquer ces paroles que l'on dit du Maître : " Il passa en faisant le bien. " Sa vie, à Adams, a été



édifiante, un appel constant à la vertu. Nous verrons, dans un autre chapitre, les vertus, dont il a donné l'exemple.

Le Père Charbonneau a réalisé sa double ambition. Il a bâti au Seigneur un beau temple, qui fait la gloire de la paroisse ; il a édifié un temple spirituel, infiniment plus beau et plus précieux, à la gloire de Dieu. Les hommes voient son oeuvre sur la terre et l'admirent ; les anges voient son oeuvre dans le ciel et applaudissent ; les uns et les autres proclament bienheureux le bon, le pieux et le saint fondateur de la paroisse " Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. "



## CHAPITRE QUATRIÈME

### MARTYRE

---

Evidemment, il n'est pas question ici du martyr sanglant. Le Père Charbonneau n'a pas subi une mort violente des mains des ennemis de Dieu en haine de la religion; il n'a pas versé son sang pour la foi.

Il ne s'agit pas non plus du martyr pris dans le sens large, dont parle saint Bonaventure: " Il y a, dit-il, trois sortes de martyr: celui de la chasteté chez le jeune homme, celui de la libéralité chez le pauvre, celui de l'abstinence chez le riche. " Ce martyr est celui de tout homme de devoir; il se confond avec la mortification chrétienne. C'est tout simplement la mise en pratique de ces paroles de Notre-Seigneur: " Si quelqu'un veut

être mon disciple, c'est-à-dire véritablement chrétien, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. ''

Il est un autre martyr, peut-être plus cruel et non moins méritoire que le martyr sanglant, c'est le martyr spirituel. C'est ce martyr qui a couronné la Vierge-Mère la reine des martyrs. Marie, en effet, est la reine des martyrs, l'Eglise le proclame, et l'honore comme telle. Ce titre glorieux n'est pas seulement honorifique, il ne lui a pas été donné par faveur, elle l'a, au contraire, chèrement acheté. Elle est de droit la reine des martyrs, parce qu'elle a souffert plus que tous les martyrs, et avec une pureté d'intention à laquelle nul autre ne pouvait approcher; elle est la reine des martyrs, parce que son martyr a été plus intense et plus long que celui de tous les martyrs. Le martyr sanglant est plus brutal mais de courte durée. Le martyr spirituel, au contraire, est plus douloureux et peut se prolonger des années; il peut durer la vie entière.

C'est de ce martyr spirituel dont il est question ici. Le Père Charbonneau n'a pas seulement souffert généreusement le martyr du devoir, il a de plus souffert le martyr

---

spirituel. Comme Notre-Dame des Sept-Douleurs, sous le vocable de laquelle il a voulu plaacer son église, son âme a été transpercée d'un glaive de douleur, et cela non pas seulement une fois mais maintes et maintes fois, et durant un temps considérable: son martyre a duré des années.

Nous savons par expérience que l'âme est bien plus susceptible de grandes souffrances que le corps, et qu'elle est d'autant plus sensible à la douleur qu'elle est plus parfaite. Prenez l'âme sainte de Notre-Seigneur, elle est en tout semblable à la nôtre, excepté qu'elle est plus parfaite; et, précisément à cause de sa perfection suprême, elle était d'une sensibilité extrême. C'est pourquoi les souffrances de sa passion étaient infiniment plus grandes pour lui que ces mêmes souffrances n'auraient été pour un homme ordinaire. La même injure laisse à peine une trace dans l'âme d'une personne grossière, tandis qu'elle est vivement sentie par une personne aux sentiments nobles et élevés.

Or, le Père Charbonneau avait une belle âme, une âme grande, noble et généreuse, et d'autant plus sensible qu'elle était plus parfaite. C'est dire que ses douleurs spirituel-

les, comme celles de Jésus, comme celles de Marie, étaient très vives, au point qu'elles ont causé sa mort. J'ai dit ailleurs que le Père Charbonneau était bâti pour vivre quatre-vingts ans, et qu'il est mort à quarante. La maladie qui l'a tué, le ramollissement du cerveau, était le résultat direct des peines intérieures qui le torturaient sans cesse, et qui ne lui laissaient aucun repos, ni jour ni nuit. C'est pourquoi j'ai dit aussi qu'il a aimé ses paroissiens jusqu'à la folie; parce que c'est pour eux et à cause d'eux, surtout, qu'il a souffert.

Avec une âme moins sensible, toutes choses égales d'ailleurs, le Père Charbonneau vivrait encore. Cependant, avec toutes ces années de ministère en plus, quelque vingt-cinq ans, il n'aurait pas fait le bien qu'il a fait, et n'aurait pas eu, après toutes ces années, le mérite qu'il s'est acquis, parce que ses actions n'auraient pas eu la même efficacité pour le bien ni la même valeur devant Dieu: il n'aurait pas mérité la palme du martyr. Sa vie a gagné en intensité ce qu'elle a perdu en durée. On peut dire de lui ce que le livre de la Sagesse dit du juste: " Quoiqu'il ait peu vécu, il a fourni une longue carrière. " Chacun de ses actes, animé par sa grande âme

perdue en Dieu, avait une portée qui s'étendait dans un avenir lointain, et portait une semence féconde en fruits de bénédictions qui se feront sentir jusqu'aux générations les plus éloignées.

Les grandes âmes font beaucoup en peu de temps. On dit de saint Louis de Gonzague, qui est mort à vingt-trois ans, qu'il a fait plus, dans ce peu de temps, que ses frères en religion, qui sont morts dans une extrême vieillesse. La raison, c'est qu'il y a dans la vie des saints, un élément divin qui les élève au-dessus du commun des chrétiens et donne à toutes leurs actions une valeur singulière.

Le Père Charbonneau, comme prêtre, n'a pas vécu longtemps, mais il a vécu beaucoup, parce que, comme saint Louis de Gonzague, il avait une grande âme. Et, ayant une grande âme, il était susceptible de grandes souffrances. Aussi, la douleur ne lui a pas manqué ; il a eu à souffrir un supplice mortel, il a souffert un cruel martyre.

Voyons quel a été ce martyre, et comment il a eu à souffrir et de ses paroissiens, et de ses confrères, et de ses supérieurs.

D'abord, il a eu à souffrir de ses parois-

siens. Pour le comprendre, il n'est pas nécessaire d'entrer dans tous les détails, et de faire connaître toutes les peines qu'on lui a faites, et toutes les misères qu'on lui a causées, il suffit de se rappeler ce que nous avons dit plus haut : à savoir, qu'il a eu d'injustes oppositions, qu'on l'a malicieusement critiqué, qu'on a injustement soupçonné l'honnêteté de ses motifs et la pureté de ses intentions, et qu'on l'a calomnié sans pitié.

On va m'objecter que la masse des paroissiens lui était favorable, qu'il avait la confiance, le respect et l'amour de la paroisse et que, par conséquent, les encouragements et les consolations que lui donnaient les bons faisaient plus que compenser la conduite injuste à son égard, des gens mal disposés. Comme ils comprennent peu le coeur humain ceux qui raisonnent de la sorte, et encore moins le coeur de l'homme de Dieu. Parce que tous ses autres membres sont sains et lui rendent leurs services, est-ce que le patient peut ne pas sentir une mauvaise dent qui le torture ? Est-ce qu'une mère peut être insensible au malheur d'un enfant dévoyé qui la méprise, et qui court à sa propre ruine, parce qu'elle en a plusieurs autres qui sont bons et l'entourent de tous les soins les plus empressés ?

Parce qu'il n'y a eu qu'un Judas, est-ce que sa trahison a été moins pénible au coeur du divin Maître? Evidemment non. De même, malgré toutes les consolations que lui donnaient les bons paroissiens, il ne souffrait pas moins des mauvaises dispositions des méchants.

Il a souffert comme homme. Outre ses vertus surnaturelles, le Père Charbonneau avait de grandes qualités naturelles. Il avait avant tout un grand coeur, un coeur tendre comme celui d'une femme, et affectueux comme celui d'une mère. Il aimait tous les hommes d'un même amour, mais il avait naturellement une affection particulière pour ses paroissiens; et, parce qu'il les aimait, il voulait les voir heureux. Mais tous ne l'étaient pas. Tous, au contraire, avaient quelque chose à souffrir. Ils avaient à souffrir dans leur corps: qui une infirmité désolante, qui une maladie cruelle, qui un pénible accident; ils avaient à souffrir dans leur âme l'ennui, la tristesse, le chagrin, le deuil, le découragement, toutes les afflictions; tous avaient le coeur plus ou moins brisé. Il recevait tous les malheureux, écoutait avec bonté leurs poignantes lamentations, et, afin de les soulager, il se chargeait de leurs souffrances, qui fai-



saient écho dans son âme sympathique. Il souffrait avec tous, afin de les soulager tous. Saint Augustin, parlant de la mère des Machabées, dit : " Par la vue de leur tourment, elle a souffert en chacun d'eux. Parce qu'elle les aimait tous, elle souffrit dans son coeur ce qu'ils endurent corporellement. " On peut dire la même chose du Père Charbonneau : il souffrait dans son coeur ce que les malheureux souffraient dans leur corps. Quel est le prêtre qui n'a pas frémi, qui n'a pas senti dans la région du coeur une douleur aiguë, au récit que les patients et les malheureux lui font de leurs souffrances. ?

Il a souffert comme homme, grâce à son bon coeur et à sa grande âme sympathique ; il a souffert aussi comme prêtre et comme curé. Le prêtre est un père ; aussi, c'est de ce titre dont on l'honore en ce pays. Vous voyez des hommes de grande distinction et des vieillards, s'adressant à un jeune prêtre, l'appeler respectueusement mon Père. Le prêtre est le père spirituel de tous les chrétiens, en autant qu'il s'identifie avec le Prêtre éternel, et qu'il a le pouvoir de les engendrer à la vie de la grâce.

Si le prêtre est curé, il existe entre lui et

ses paroissiens une union plus intime; il devient le père de la famille paroissia'e, dont il est responsable à Dieu et à l'Eglise. Comme le père se doit à sa famille, de même le curé se doit à sa paroisse. S'il est mis en demeure de choisir entre sa paroisse et sa famille, il doit prendre les intérêts de sa paroisse et sacrifier ses parents. Cette doctrine peut paraître dure au profane, surtout s'il est intéressé, mais elle est comme naturelle à l'homme de Dieu.

C'est dire que c'était là la manière de voir du Père Charbonneau; il aimait ses paroissiens par-dessus tout, il les aimait comme le bon pasteur aime ses brebis. Le bon pasteur aime tellement ses brebis qu'il donne sa vie pour elles. S'il voit venir le loup qui cherche à les ravir, il ne s'enfuit pas comme le lâche mercenaire, mais les défend contre le ravisseur, donnant sa vie s'il y a lieu pour les sauver. Si l'une d'entre elles s'éloigne du troupeau, et s'égare dans les sentiers tortueux, il court à sa recherche, plein d'anxiété, de crainte qu'il ne lui arrive malheur, et ne se donne pas de repos tant qu'il ne l'a pas trouvée et ramenée au bercail.

Le Père Charbonneau était un bon pasteur. Il aimait ses brebis, il les aimait plus que lui-

même. Nous pouvons alors juger quelle était sa douleur quand il en voyait s'éloigner délibérément du troupeau, refuser d'entendre sa voix et aller se jeter dans la gueule du loup ! Pour celui qui a charge d'âmes, voir périr ces âmes dont il est responsable, sans pouvoir leur venir en aide, est une douleur indicible ! C'est quelque chose de la douleur suprême de Marie au pied de la croix, laquelle douleur l'aurait tuée, si elle n'avait été soutenue par une vertu d'en haut.

De plus, il a souffert comme homme de Dieu. En le jugeant par ses oeuvres, on constate que Dieu vivait dans son âme à un degré tel que toutes ses actions étaient plutôt divines qu'humaines. Cependant, il en avait tout le mérite, comme l'enfant a tout le mérite de ses actes faits sous la direction de ses parents dont il subit la douce influence. Vivant ainsi de la vie de Dieu, ou Dieu vivant en lui, il voyait les choses à la lumière du Soleil divin, comme Jésus les voyait, comme Marie les voyait, comme tous les saints sur la terre les voient.

Voyant les choses en Dieu, il comprenait à la manière de Dieu la malice du péché ; il comprenait qu'il n'est pas seulement le mal

des hommes, mais qu'il est surtout le mal de Dieu.

Tous savent que le péché est le grand mal. Il suffit d'avoir vécu et de raisonner tant soit peu pour comprendre que tous les maux dont les hommes souffrent sont les suites du péché. L'enfant sait que, s'il manque à son devoir il sera puni. L'homme a appris par expérience qu'il ne viole pas les lois de la nature sans qu'il ait à en payer les conséquences. Aussi l'honnête homme frémit d'horreur devant le péché; sa vue seule lui fait mal au coeur.

Le chrétien souffre encore davantage du péché. Pour lui, le péché n'est pas seulement la cause de tous les maux de la terre, tout grands qu'ils soient, il est encore la cause des tourments éternels. Si c'est un grand mal de tuer le corps et de perdre la vie, c'est encore un plus grand mal de tuer l'âme et de perdre Dieu. S'il est pénible de souffrir pendant les quelques courtes années que nous vivons sur la terre, il est infiniment plus pénible de souffrir éternellement. Si la séparation de ceux qui s'aiment sur la terre est dure et cruelle, combien plus lamentable sera pour les âmes leur séparation de Dieu! Pour le chrétien, le péché est un mal infiniment plus grand que

pour l'homme du monde ; aussi l'horreur qu'il en a le secoue profondément, et met dans son âme une affliction extrême.

Cependant, les émotions douloureuses que l'homme de Dieu reçoit du péché sont encore plus navrantes ; elles le sont d'autant plus qu'il est plus éclairé et comprend mieux toute la malice du péché. L'homme du monde souffre à la vue du péché, seulement à cause des misères temporelles dont il afflige l'humanité. Le chrétien souffre à la vue du péché à cause des tourments qu'il attire aux malheureuses âmes. L'homme de Dieu, lui, s'élève plus haut et souffre à cause de Dieu. A la douleur de l'homme du monde, et à celle du chrétien, qu'il ressent infiniment plus vivement qu'eux, il en ajoute une troisième incomparablement plus grande. Il souffre en Dieu, continue la passion du Sauveur et participe à son agonie.

Le Père Charbonneau a connu la douleur angoissante de l'homme de Dieu à la vue du péché ; son âme en a été broyée. Il a souffert d'abord à cause de ses propres péchés. Comme le saint roi David, il fit entendre au Seigneur des gémissements déchirants qui disaient toute l'amertume de son âme ; " il s'épuisa à force de gémir, il arrosa toutes les

nuits son dit de ses pleurs " ; et cela, non pas parce qu'il redoutait les suites vengeresses de ses péchés, qu'il cherchait à écarter, non ! mille fois non ! car il aurait enduré volontiers tous les supplices et la mort la plus ignominieuse même, pour être sans tache, pour n'avoir jamais terni l'éclat de son innocence baptismale ; ses gémissements, dis-je, n'étaient pas l'expression de la crainte du châtiment, mais de l'amour de Dieu ; il pleurait ses péchés uniquement parce qu'ils avaient offensé Dieu. Ses péchés !... ah ! quel souvenir douloureux ! quel supplice ! pour l'homme de Dieu.

Il souffrait à cause des péchés des hommes en général et particulièrement à cause des péchés de ses paroissiens. Il souffrait à cause du malheur qu'ils s'attiraient par leurs péchés, mais il souffrait surtout à cause du mal que leurs péchés faisaient à Dieu. Pour comprendre un peu cette douleur, il faut ne pas oublier que le péché s'attaque à Dieu. Si vous aimez une personne, vous voulez la voir respectée ; vous vous identifiez avec elle d'autant plus que vous l'aimez davantage. Aussi, celui qui la méprise vous méprise ; si on lui fait injure, vous souffrez dans votre coeur de l'affront qu'on lui fait ; et, à cause de l'amour que

vous lui portez, cet affront peut vous faire souffrir plus qu'elle n'en souffre elle-même. Maintenant, si cette personne est élevée en dignité, l'affront qu'on lui fait est d'autant plus grave que la personne offensée est plus digne, et la douleur augmente avec la grandeur de l'injure.

Il en est de même de l'homme de Dieu. Il souffre de l'affront que le péché fait à Dieu, et sa douleur est d'autant plus poignante qu'il comprend mieux toute la grandeur de l'affront. Imaginez-vous maintenant, si vous le pouvez, la douleur du Père Charbonneau, cet homme de Dieu, qui aimait le Seigneur son Dieu de tout son cœur, de toute son âme, dont la vie était confondue avec la sienne au point qu'il pouvait dire avec saint Paul: " Je vis, non ce n'est pas moi qui vis, mais c'est le Seigneur qui vit en moi "; comprenez, dis-je, sa douleur, si vous le pouvez, quand il voyait ses propres paroissiens s'attaquer à son Dieu ! Leurs blasphèmes, leurs profanations du saint jour du dimanche, leurs péchés d'impureté et d'injustice, leurs violations des lois sacrées du mariage, toutes leurs fautes en un mot, étaient autant de glaives qui lui perçaient l'âme !

J'ai dit en second lieu qu'il a eu à souffrir

des confrères. Un paroissien me racontait, encore tout dernièrement, ce que j'avais déjà entendu plusieurs fois, qu'un jour, alors qu'ils étaient plusieurs ensemble, et le Père Trigane avec eux, venant à parler du Père Charbonneau, l'un d'eux, se faisant l'écho de tous et exprimant la pensée de la paroisse, dit très louablement, dans un sentiment d'admiration : " Le Père Charbonneau était un saint prêtre. " Tous d'acquiescer avec autant de sincérité que de grâce, excepté le Père Trigane, qui jeta du froid dans tous les coeurs en ajoutant, en faisant un mouvement d'impatience qui trahissait son émotion : " Pas plus saint qu'un autre. "

Il y a quelque temps, je rencontrais un confrère qui avait vu le Père Charbonneau à l'oeuvre : je lui dis mon intention d'écrire sa vie, et mon désir d'avoir tous les renseignements qu'il pouvait me donner sur son compte. " Le Père Charbonneau, dit-il, est mort feu. " C'est tout ce que j'ai pu avoir de lui ; il changea le sujet de la conversation, et m'entraîna à parler de sa personne, et de ses faits et gestes ; ce qui fit ses délices, et mon désespoir.

" Il faut mourir pour être louangé ", dit



le proverbe. Si on louange après la mort ceux que l'on a méprisés de leur vivant, on peut juger comment on a dû traiter durant sa vie celui que l'on méprise même après sa mort.

Comme le saint curé d'Ars, que l'on a contredit, ridiculisé, méprisé, le Père Charbonneau n'a pas été compris de ses confrères. Pouvaient-ils le comprendre ? Est-ce que l'homme de Dieu peut être jamais compris sur la terre ? L'Homme-Dieu a été si peu compris qu'on l'a crucifié comme un vil criminel ! Même ses propres apôtres l'abandonnèrent, et saint Pierre le renia jusqu'à trois fois. Aussi, pauvre curé, il a souffert de l'isolement. Je ne parle pas ici de l'isolement des personnes et des choses ; car il a vécu dans le monde, il est mort curé de " Notre-Dame-des-Sept-Douleurs " ; il voyait ses confrères, les visitait et les recevait chez lui.

Mais je parle d'un autre isolement bien plus pénible, celui de l'esprit. L'exquise sensibilité de son âme éminemment affectueuse, avait besoin de sympathie. Il avait besoin de quelqu'un, dont le regard aurait pu pénétrer jusqu'au fond de son âme ; dont la parole, douce et suave, aurait frappé son oreille, comme une musique en harmonie avec ses senti-

ments ; dont le contact, comme dans une chaude poignée de main, par exemple, aurait établi entre leurs cœurs un courant de vive sympathie et soudé ensemble leurs deux âmes, comme étaient celles de David et de Jonathas. Ce quelqu'un qui aurait été un autre lui-même, ce véritable ami qu'il faut chercher entre mille, où pouvait-il le trouver, sinon parmi ses confrères ?

Il pouvait dire, comme Notre-Seigneur, le grand Solitaire même quand la foule le pressait de toutes parts : " Quelqu'un m'a touché. " Comme la femme affligée de l'Evangile, qui se disait à elle-même ; " Si je puis seulement toucher le bord de son vêtement, je serai guérie " ; on voulait aussi s'approcher du Père Charbonneau. On connaissait sa grande bonté, son grand cœur n'était le secret de personne ; il s'échappait de tout son être un rayonnement qui soulageait les cœurs malades ; aussi, on venait à lui avec confiance, on lui racontait ses peines, on le faisait le confident de ses misères, on l'entretenait de ses difficultés ; et il sympathisait avec tous, les encourageait et les consolait ; il était en contact intime avec ses paroissiens. Il avait aussi des relations avec ses confrères ; il était au milieu d'eux toutes les fois que le devoir ou les

convenances sociales le réclamaient, s'entretenait gaiement avec eux, se montrait toujours aimable et se rendait utile autant que possible. Néanmoins, au milieu de ses paroissiens, et dans la compagnie de ses confrères, comme dans la foule des grandes villes, il se sentait seul : son esprit était dans l'isolement et son âme dans la tristesse. C'est qu'il n'a jamais trouvé cet ami dans l'âme duquel il aurait pu se mirer, dont les sentiments auraient été en harmonie avec les siens ; aussi, son âme était triste, triste jusqu'à la mort.

Il a eu à souffrir enfin de ses supérieurs. Je ne veux pas dire par là qu'il ait été traité injustement par eux, loin de moi cette pensée, mais qu'ils ont été pour lui, à cause de ses dispositions exceptionnelles, l'occasion bien involontaire de douleurs amères. Son esprit éminemment religieux lui inspirait un très grand respect pour tous ceux qui sont constitués en autorité, et particulièrement pour ses supérieurs. L'évêque, à ses yeux qui voyaient clair, est un homme qui a quelque chose de la divinité ; ce qui lui donne une dignité telle que les anges même se prosternent devant lui. C'est un fait que plus une personne a une foi vive et vit davantage de la vie surnaturelle, plus aussi elle est respectueuse pour ses supé-

rieurs ecclésiastiques. On dit que le Père Charbonneau était saisi, en présence d'un évêque, d'une crainte révérencielle qui le paraly-sait au point qu'il n'était plus lui-même : il ne trouvait rien à dire, et quand il avait à répon-dre à une question qu'on lui posait, il se trou-blait et balbutiait plutôt qu'il ne parlait in-telligemment ; il se montrait gauche en tout ce qu'il faisait, et excessivement gêné dans tous ses mouvements.

Etre agréable en tout à son évêque était son ambition. Vivre sans ses bonnes grâces aurait été pour lui un supplice pire que la mort. Même dans l'ordre purement naturel, pour une personne sincèrement dévouée à ses supérieurs, leur disgrâce est considérée comme un mal suprême. L'histoire est remplie des noms de grands personnages qui ont pré-féré mourir de mort violente, qu'ils s'infligeaient eux-mêmes, plutôt que de vivre disgraciés.

Le Père Charbonneau n'avait pas à crain-dre de tomber dans la disgrâce de son évêque. Mais, malgré toutes ses bonnes dispositions, il pouvait lui déplaire ; et, pour une âme comme la sienne, il était impossible de résister au seul déplaisir de son évêque ; " il ne pou-

vait soutenir le froid de sa figure. " Aussi la moindre expression de mécontentement de sa part lui faisait mal au cœur.

Un confrère me raconta, qu'un jour, étant allé visiter le Père Charbonneau, à l'occasion des fêtes, c'était au commencement de janvier 1887, il le trouva à pleurer; il pleurait à chaudes larmes et sanglotait comme un enfant, tant il avait le cœur brisé et l'âme bouleversée! Que lui était-il arrivé? Est-ce qu'il pleurait, comme Notre-Seigneur au tombeau de Lazare, la mort d'une personne infiniment chère? Est-ce qu'il pleurait, comme le Sauveur sur la Ville Sainte, sur sa paroisse à cause de l'obstination de ses malheureux pécheurs? Non, ce n'était pas là la raison de ses larmes.

Il arrivait de Springfield, où il était allé voir Sa Grandeur Mgr O'Reilly. Voici ce qui s'est passé. Il avait obtenu quelque temps auparavant l'autorisation de bâtir une nouvelle église; et, déjà, on était à l'oeuvre. Les plans et devis avaient été approuvés par Sa Grandeur, mais un peu à regret. Monseigneur craignait que l'érection d'une pareille église ne fût un fardeau trop lourd pour les faibles épaules de la paroisse. Cependant,

sur les représentations du Curé, qui le mit au courant des conditions de la paroisse, de ses ressources, des dispositions des paroissiens, de ce qu'ils avaient déjà fait, etc., etc., etc., il lui avait permis de bâtir: " C'est bien, lui avait-il dit, vous pouvez faire exécuter vos plans; mais, si vous êtes trompé dans vos calculs, c'est vous que l'on blâmera. "

Or, voici que, peu de temps après cette entrevue, le jour de Noël, 1886, la principale manufacture d'Adams était réduite en cendres. C'était un grand malheur pour la nouvelle paroisse. Les Canadiens, qui vivaient de leur travail de chaque jour, étaient jetés sur le pavé. Déjà, on allait chercher fortune ailleurs; on partait en grand nombre, et il y avait lieu de craindre un exode général. C'étaient des jours sombres pour tous, mais encore plus pour le pauvre curé ! Que faire ? Tout naturellement sa pensée se porta sur Springfield. Il irait demander à son évêque les conseils, la lumière et les encouragements dont il avait tant besoin dans de pareilles circonstances. Il se présente donc, tout désolé, chez Monseigneur qui, ne le connaissant pas intimement et ne sachant pas sa sensibilité extrême, le reçoit un peu froidement et lui dit: " Je vous avais dit que c'était trop pour

la paroisse, et que l'on vous blâmerait. —  
“ Mais, Monseigneur... ” balbutie le pauvre  
curé. Toutes les explications qu'il aurait pu  
donner étaient inutiles, elles ne pouvaient pas  
le consoler. Il était blessé au cœur, et c'est  
de cette blessure que coulait les larmes de sang  
qu'on lui a vu verser.


Voilà comment le Père Charbonneau a eu  
à souffrir de tous les côtés et de toutes les  
manières. “ Bienheureux ceux qui pleurent,  
dit Notre-Seigneur, car ils seront consolés. ”  
On ne peut moissonner dans l'allégresse que ce  
que l'on a semé dans les pleurs. Après son  
agonie sanglante au jardin de Gethsémani, le  
Sauveur reçoit le ministère des anges qui le  
relèvent tendrement, rendent à son humanité  
tous les services voulus, et versent dans son  
âme les délices des consolations divines. Et  
Notre-Seigneur lui-même n'est-il pas venu,  
“ pour guérir ceux qui ont le cœur brisé ? ”

Ceux qui pleurent ne seront pas sans con-  
solations, même dans cette vie, mais c'est sur-  
tout dans l'autre qu'ils seront consolés. “ C'est  
alors, comme nous le lisons à l'épître de la  
messe des martyrs, qu'ils se lèveront dans une  
grande assurance contre ceux qui les auront  
mis dans l'angoisse, et qui auront ravi le  
fruit de leurs travaux. A cette vue, les mé-

chants seront troublés, par une horrible frayeur, et ils seront stupéfaits en voyant tout à coup ceux dont ils n'attendaient pas le salut; ils se diront les uns aux autres, saisis de remords, et gémissants dans l'angoisse de leur cœur: voici ceux dont nous avons fait autrefois un objet de risée, et que nous avons outragés ignominieusement. Insensés que nous étions, nous regardions leur vie comme une folie, et leur mort comme une honte, et voilà qu'ils sont comptés parmi les fils de Dieu, et leur sort bienheureux est d'être avec les saints. ”







## CHAPITRE CINQUIÈME

### VERTUS

---

“ Le Père Charbonneau était un homme tranquille, toujours à son affaire, bon pour tout le monde, et pieux ; e’était un saint prêtre. ” Voilà ce que les anciens paroissiens, qui l’ont vu à l’oeuvre, disent de lui. J’ai interrogé à son sujet un très grand nombre de ceux qui l’ont le mieux connu, et tous m’ont répondu, en substance, la même chose. Plusieurs avaient à rapporter un trait admirable, qui faisait ressortir l’une ou l’autre de ses qualités.

Cette appréciation, tout à sa louange, est parfaitement juste ; et en l’analysant, on constate qu’elle renferme toutes les plus belles

vertus qui distinguent l'homme de Dieu et le saint prêtre.

D'abord, le Père Charbonneau *était un homme tranquille*. Nous avons là tout de suite le fond de son caractère. C'est sur cette base, solide comme le roc vif, qu'il a édifié sa vie admirable. Il n'était pas tranquille à la façon des paresseux, qui sont trop lâches pour se remuer; il était, au contraire, très actif : ses oeuvres sont là pour l'attester; il était tranquille à la façon de Dieu, qui, quoique essentiellement actif, est en même temps essentiellement calme et tranquille. Maître de lui-même, il ne se laissait pas emporter par les mouvements déréglés des passions ; il était l'image de la belle nature, quand tous les éléments sont calmes et sereins, comme dans un beau jour de printemps. Sa tranquillité n'était pas de l'inaction, mais l'expression de son recueillement et de sa vie cachée en Dieu.

Une personne qui vit dans le recueillement ou de la vie intérieure, est nécessairement tranquille. Elle peut être très active, s'occuper de mille choses à la fois, comme il arrive souvent à nos curés qui sont à la tête de paroisse en voie de construction, où tout est à faire, et, néanmoins, rester calme et sereine.

Qui a jamais été plus occupé que Notre-Seigneur dans sa vie publique ? Et, cependant, personne n'a jamais été aussi tranquille que lui. C'est que personne n'a jamais vécu autant que lui de la vie de Dieu.

Quand il apparaissait dans les grands centres et que la foule, qui le pressait de toutes parts, s'agitait et se troublait : les uns l'acclamant religieusement, les autres faisant entendre à son adresse des paroles blasphématoires, pleines de haine et de rage ; il restait, lui, toujours tranquille ; il était calme au milieu du brouhaha. Quand ses ennemis turbulents, violemment emportés par toutes les passions, veulent s'emparer de lui, et que Pierre tire son épée pour le défendre, opposant la force à la violence ; il reste calme au milieu du plus grand tumulte, dit tout doucement à Pierre de remettre son épée au fourreau, et se livre tranquillement aux bourreaux.

Voyez encore la sainte Vierge aux époques les plus douloureuses de sa vie de martyre :

1o Quand le saint vieillard Siméon prédit les souffrances et la mort de son Fils ;

2o Quand elle se voit obliger de se sauver en Egypte, pour échapper à la persécution du

cruel Hérode, qui cherche son Fils pour le faire mourir ;

3o Quand elle perd Jésus à son retour de Jérusalem, et le pleure trois jours ;

4o Quand elle le rencontre chargé de sa croix et montant au calvaire pour être crucifié ;

5o Quand elle le voit cloué à la croix, et son sang ruisseler de toutes les parties de son corps ;

6o Quand elle reçoit dans ses bras ce corps inanimé et percé d'une lance ;

7o Quand elle le voit renfermer dans le sépulchre.

Chacune de ces sept douleurs était de nature à la troubler, à l'écraser et à la jeter dans le désespoir ; cependant, elle les endure toutes avec un courage plus qu'héroïque ; son cœur saigne, son âme est broyée, néanmoins, elle est calme ; pendant que les saintes femmes succombent sous la douleur au pied de la croix, elle, la mère, reste debout !

Comme Jésus et Marie, les grands modèles, le Père Charbonneau était recueilli et vivait

de la vie intérieure. Tout en vivant dans le monde et en s'occupant des choses du monde, il n'était pas de ce bas monde. Entré en lui-même et séparé du monde par toutes ses affections, qu'il portait sur les choses du ciel, il vivait dans la compagnie de Dieu. " Dis-moi qui tu hautes et je te dirai qui tu es ", dit le proverbe. Vivant dans la compagnie de Dieu, marchant sans cesse en sa présence, il était nécessairement formé à l'image du Maître. Il pouvait dire avec saint Paul : " Je vis, non ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Dieu qui vit en moi. " Dieu vivait en lui, comme il vivait en Jésus et en Marie; et vivant de la même vie qu'eux, il était comme eux recueilli, et participait nécessairement à leur tranquillité. Dire du Père Charbonneau qu'il était tranquille, c'est dire qu'il vivait de la vie de Dieu, qu'il était plutôt occupé des choses du ciel que de celles de la terre.

*Il était toujours à son affaire.* C'est là la conséquence de sa tranquillité. L'homme recueilli, vivant de la vie de Dieu, est nécessairement à son affaire. Et, en effet, être à son affaire, c'est être au devoir ; et l'homme de devoir est toujours un homme de Dieu. Dire du Père Charbonneau qu'il était toujours à son affaire, c'est dire de lui ce que l'Esprit-



Rév. Jean-Baptiste Charbonneau



Rév. Onésime-L. Triganne

Saint dit de saint Joseph : qu'il était juste,  
*Et justus erat.*

Ce n'est pas une petite louange que celle-là ! C'est dire tout simplement qu'il pratiquait toutes les vertus, qu'il accomplissait parfaitement la loi divine et la sainte volonté de Dieu. Cette perfection, qui est l'effet de l'amour de Dieu, n'étonne pas ceux qui savent jusqu'à quel point, il aimait le bon Dieu. Un docteur de la loi demandait un jour à Notre-Seigneur quel était le plus grand commandement ? Jésus lui dit : " Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, et de toute ton âme, et de tout ton esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement. Mais le second lui est semblable : Tu aimeras le prochain comme toi-même. Dans ces deux commandements sont renfermés la loi et les prophètes. "

Le Père Charbonneau aimait Dieu. Vivant dans son intimité, il connaissait ses perfections divines, son esprit les saisissait clairement ; et cette connaissance qu'il avait de Dieu, le portait à l'aimer d'autant plus qu'elle était plus parfaite.

Il savait aussi ce qu'il lui devait et dans l'ordre naturel et dans l'ordre de la grâce. Il



appréciait d'autant plus ses dons que, les voyant à la lumière de la foi, il en connaissait davantage la grandeur. C'était pour lui un nouveau motif d'aimer le Seigneur. Une âme comme la sienne ne pouvait être indifférente à l'amour que Dieu lui montra, et dans sa création, alors qu'il n'était pas, et que déjà, l'amour divin s'occupait de lui; et dans sa conservation, qui n'est rien moins que sa création continuée, et cela malgré toutes ses ingratitude; et dans toutes les créatures qu'il a mises à sa disposition, depuis ses parents qu'il remplit pour lui d'une tendresse et d'un dévouement à toute épreuve, jusqu'au fumier qui enrichit le sol qui lui donne sa nourriture. Une âme comme la sienne ne pouvait être indifférente à l'amour encore plus grand que Dieu lui montra dans sa rédemption avec toutes les grâces, les faveurs célestes et les bénédictions divines, que le divin Sauveur lui mérita au prix de quelles humiliations, de quels travaux et de quelles souffrances ! Il se rendait bien compte de toute l'immensité de l'amour que Dieu lui portait; aussi il l'aimait en retour de toute la puissance de son être.

Et la preuve, c'est qu'il était toujours à son affaire. Nous lisons dans l'évangile de

la grande fête de la Pentecôte, ces paroles de Notre-Seigneur à ses disciples : “ Si quelqu’un m’aime, il gardera ma parole, et mon Père l’aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. ” Ces paroles s’appliquent si bien au Père Charbonneau qu’on les croirait dites exprès pour lui. Mais, si Dieu l’aimait et faisait en lui sa demeure, c’est qu’il gardait sa parole ; ce qui veut dire qu’il était comme saint Joseph un homme de devoir : “ Toujours à son affaire. ”

*Bon pour tout le monde.* A l’amour de Dieu, il joignait l’amour du prochain. Ces deux amours sont tellement liées ensemble que l’un ne peut pas aller sans l’autre. Aimant Dieu de tout son cœur, il aimait nécessairement le prochain pour l’amour de Dieu. Sa charité ne s’étendait pas seulement aux personnes pour lesquelles il avait de vives sympathies, ou auxquelles il était attaché par de doux liens, comme ses parents, ses amis, ses bienfaiteurs et ses protégés, ce qui ne serait pas faire plus que les païens ; mais elle embrassait, comme celle de Notre-Seigneur, tous les hommes : “ Il était bon pour tout le monde. ”

Mais, c’est surtout pour ses paroissiens

qu'il était bon. Comme il les aimait, ses chers paroissiens, et comme il se dévouait pour eux ! Dans sa sollicitude pour leur bien, il était jaloux de leur vertu, de leur esprit religieux et de leur mentalité chrétienne. La seule possibilité qu'ils auraient pu être impressionnés défavorablement, au détriment de leur vie spirituelle, le transportait hors de lui-même.

En voici un exemple. C'était à l'occasion des Quarante-Heures. Plusieurs confrères, répondant obligeamment à son invitation, étaient venus lui prêter secours. Les pénitents avaient été très nombreux, à la grande satisfaction de son coeur de curé ; et les séances de confession longues et très fatigantes pour les confesseurs. De retour à la maison, c'était une maison double qu'il occupait en commun avec une famille canadienne, dont il n'était séparé que par une légère cloison, les prêtres visiteurs, pour se remettre des fatigues du confessionnal, pour se distraire l'esprit et se dégourdir les membres, se livraient à des exercices un peu bruyants : les uns marchaient d'un pas empressé de long en large, d'autres chantaient sans ménagement de la voix, d'autres encore entretenaient une conversation qui ne manquait pas d'animation. Tout cela était très bien, parfaitement dans l'ordre, et répondait à un besoin réel.

Le Père Curé, qui avait été attardé à l'église, arriva à la maison, et, en entendant le bruit se dit : " Qu'est-ce que l'on va bien penser ! et sous le coup de l'émotion, ne pensant qu'à la mauvaise impression que ses voisins pouvaient éprouver, s'adressant aux confrères, en entrant, il leur dit tout bonnement : " Ecoutez, mes chers Pères, vous n'êtes pas chez vous, ici. "

Ces paroles sont restées comme un exemple de naïveté. Et longtemps, parmi les prêtres, quand on voulait attirer l'attention de quelqu'un sur une chose déplacée, on disait tout simplement : " Ecoutez, mes chers Pères, vous n'êtes pas chez vous, ici. " Je les ai entendues encore, il n'y a pas longtemps, de la bouche du Père Triganne.

Ces paroles, de prime abord, semblent grossières. Elles semblent renfermer un reproche d'autant plus amer qu'il s'adresse à des invités qui sont venus pour rendre service, et qui se sont fatigués pour obliger. Elles sont apparemment tout à fait déplacées ; mais, en réalité, il n'en est rien. Elles sont, au contraire, l'expression de sentimens délicats nés de la charité la plus exquise. Et, en effet, dans sa pensée, sa maison était tout autant celle des

prêtres qui le visitaient que la sienne; ils y étaient donc parfaitement chez eux, autant que lui-même. Mais comme, n'ayant pas de presbytère, il n'était pas chez lui, ses chers Pères ne l'étaient pas davantage. De plus, elles sont la mise en pratique de ces paroles de saint Paul: " Si ce que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai jamais de cet aliment, afin de ne pas scandaliser mon frère. " Voilà jusqu'où le portait sa sollicitude pour ses paroissiens, et son zèle pour le bien des âmes. Comme saint Paul, il était prêt à sacrifier généreusement les amusements les plus innocents, mêmes les exercices les plus utiles, si on devait en être mal édifié; il était prêt à s'imposer les plus grandes privations, afin de ne pas s'exposer à nuire au prochain.

Son zèle pour ses chers paroissiens n'avait pas de bornes. Comme saint Paul encore, il donnait tout ce qu'il avait. Aussi, quand il est mort, il n'avait rien. Je me trompe, il avait une assurance de dix mille piastres; mais, cette assurance sur sa vie, il l'avait prise, non pas pour lui, mais pour la paroisse. " Pour moi, très volontiers, je dépenserai, et je me dépenserai moi-même pour vos âmes, dussé-je, en vous aimant davantage, être moins aimé. " Ces paroles de saint Paul aux Corinthiens,

ont été réalisées à la lettre par le Père Charbonneau.

Il donnait tout ce qu'il possédait, et se donnait lui-même. Dire tout ce que son zèle a fait pour les âmes et dans l'intérêt de la paroisse, ce serait faire toute une longue histoire, ce serait écrire un gros livre. Puisse-t-il être écrit, un jour, ce gros livre ! pour l'édification des fidèles et des prêtres, et pour la gloire de Dieu, de l'Eglise et des curés. Il dirait, ce livre, quelle place les enfants, les malades, les pauvres, et tous ceux qui souffrent occupaient dans son grand coeur tout de feu ! " Il était bon pour tout le monde. "

*Il était pieux.* C'est parce qu'il était pieux, qu'il a pu être ce qu'il était : " Un homme de Dieu, toujours au devoir, et bon pour tout le monde. " La piété, en effet, consiste à servir Dieu avec amour. C'est elle qui rend l'accomplissement du devoir facile et en fait un doux plaisir. C'est elle qui porte le chrétien à tous les dévouements et à tous les sacrifices. Elle est dans l'ordre surnaturel ce que l'amour est dans l'ordre naturel.

La femme qui aime son mari véritablement, peut tout faire pour lui ? Il n'y a pas de sacrifice qu'elle ne fasse pour lui être agré-

ble. J'ai connu des femmes qui sont mortes martyres de l'amour conjugal, qui ont accepté héroïquement, et non sans une certaine joie bien réelle, une mort certaine, pour faire plaisir à leur mari. L'homme n'est pas moins généreux dans son amour. S'il aime sincèrement, il se donne tout entier, et son ambition est de rendre heureux l'objet de son amour. L'amour conjugal fait que les époux se servent l'un l'autre avec empressement et trouvent dans ce service mutuel les joies les plus pures.

Il en est de même de la piété. Une personne pieuse veut plaire à Dieu. Elle le sert avec empressement et ne recule devant aucun sacrifice pour lui être agréable. Son bonheur est de se dépenser pour lui. Une personne pieuse est toujours une personne de prière et de dévouement. Tel était le Père Charbonneau, comme nous venons de le voir dans le cours de ce chapitre.

*C'était un saint prêtre.* " Tous les prêtres sont bons, me disait l'autre jour un homme de la paroisse, ils travaillent pour le bien et veulent le salut des âmes. " Ce même homme, dans une autre circonstance, disait à M. le vicaire : " Nous sommes bien chanceux, nous autres, nous avons toujours de bons

curés. ” Ces dernières paroles laissent clairement à entendre que tous les prêtres ne sont pas également bons, contrairement à ce qu'il affirmait d'abord. C'est dire qu'il n'est pas conséquent avec lui-même. Il y a, en effet, une contradiction, mais elle est dans les termes et non pas dans la pensée.

Il veut dire tout simplement, ce bon Monsieur, que tous les prêtres, comme prêtres, sont bons. Et, en effet, tous reçoivent le même sacrement de l'ordre, qui les constitue tous également les représentants de Dieu, leur donne la même mission et leur communique les mêmes pouvoirs. Tous reçoivent la même onction sacerdotale, qui les sépare des autres hommes et les consacre à Dieu. Leurs personnes sont saintes et sacrées. C'est pourquoi Dieu veut qu'on les respecte tous également, comme on le respecte lui-même. Par leur caractère, ils sont divins: “ Ne touchez pas à mes prêtres, dit le Seigneur, celui qui leur touche, me touche à la prunelle de l'oeil. ”

Il sait, d'un autre côté, que, pour avoir la même dignité qui les élève jusqu'à Dieu, tous les prêtres n'ont pas les mêmes vertus, et qu'ils sont conséquemment plus ou moins bons ; ce qui est parfaitement vrai. Et, en effet, cha-



que prêtre, indépendamment de son caractère sacré, a sa conduite propre, qui le fait ce qu'il est. Par leur caractère, tous ont la même dignité, leur personne est également sacrée ; par leur conduite, ils sont tous différents. Comme il n'y en a pas deux qui ont le même visage, de même il n'y en a pas deux qui ont le même mérite. Pierre et Judas étaient également apôtres, mais quelle différence dans leur conduite ! Chiniquy, le pervers, et le saint curé d'Ars, étaient également prêtres, mais comme ils se ressemblaient peu sous le rapport de la vertu !

Tous les prêtres sont bons ; on peut le dire généralement, de tous les prêtres qui exercent le saint ministère. Mais tous ne sont pas également bons. Il y a le bon prêtre, le prêtre vertueux et le saint prêtre. Le Père Charbonneau n'a pas été seulement un bon prêtre, il ne s'est pas contenté d'être un prêtre vertueux ordinaire, il a visé encore plus haut, il s'est efforcé de devenir un saint prêtre. Pour cela, il portait continuellement dans sa pensée, le divin modèle, qu'il tâchait de reproduire dans sa personne, c'est précisément ce qui fait le saint, et ses efforts ont été couronnés de succès.

---

Nous l'avons vu, le Père Charbonneau était tout ce qu'on le dit : " Tranquille, toujours à son affaire, bon pour tout le monde, pieux, un saint prêtre. " Il a pratiqué, en d'autres termes, toutes les vertus qui font le bon chrétien, le curé vertueux et le saint prêtre.





## CHAPITRE SIXIÈME

### PRÊTRES ASSISTANTS.

Le Père Charbonneau n'a pas eu de vicaires réguliers. Mais, à plusieurs reprises, il a dû avoir un prêtre pour le remplacer ou pour l'assister. Il s'est fait remplacer lors de ses deux voyages qu'il fit en Europe. Il a eu un assistant quand la cruelle maladie le visita d'une manière si pénible, et le coucha sans pitié, encore jeune, dans sa tombe.

Il fit son premier voyage d'outre-mer en 1885, alors qu'il se préparait à bâtir l'église. On se rappelle l'idéal qu'il se faisait de l'église paroissiale. C'était pour le réaliser, cet idéal, qu'il alla au centre de la terre classique de l'architecture ecclésiastique, y étudier les mo-

dèles. Il visita d'abord les chefs-d'oeuvre des pays catholiques, particulièrement ceux de la France et de l'Italie ; mais, c'est surtout à Rome qu'il s'inspira.

Il admirait les belles églises qu'il voyait partout, et sa pensée se portait à Adams, où il aurait voulu les voir toutes tour à tour. Je le vois, dans l'église Saint-Paul-Hors-les-Murs, passer de longues heures, en contemplation devant les beautés et les richesses inouïes de ce temple resplendissant, cherchant à habituer son âme à la splendeur éblouissante qui l'enveloppait. Comme il a dû jouir encore dans l'immense basilique de Saint-Pierre, église aux proportions parfaites, ravissante, qui ne se laisse voir que petit à petit, se manifestant davantage à chaque nouvelle visite qu'on lui fait, comme si l'oeil était trop petit pour l'embrasser d'un seul regard, et trop faible pour la saisir du premier coup.

L'étude qu'il fit des monuments religieux, le fixa sur sa nouvelle église. Il revint, portant dans sa pensée et dans son coeur, l'église dont la paroisse se glorifie justement aujourd'hui, et que tous admirent. Elle est le résultat direct de son premier voyage en Europe, qu'il fit à ses dépens, soit dit en passant, et au profit de la paroisse.

Son voyage dura six mois, de janvier à juillet. Pendant son absence, il fut remplacé d'abord par le Père Charlebois, et ensuite par le Père Marchand.

Le Père Charlebois, un prêtre de l'Assomption, Qué., vint à Adams de Ware, où il exerça le ministère environ deux ans. Son séjour à Adams fut de courte durée. Son nom ne figure dans les registres de la paroisse, que de la fin de janvier à la mi-mai. Tombé malade, il retourna au Canada où il mourut cette même année, 1885.

Au commencement de mai, le Père Marchand vint à Adams, d'abord pour assister le Père Charlebois, qu'il remplaça ensuite comme curé desservant. Son nom figure dans les livres de la paroisse jusqu'au 3 juillet. Il fut peu de temps à Adams, mais il y laissa un souvenir durable.

On se rappelle encore ses traits caractéristiques : " Ça, c'était un petit homme sec, et qui disait ce qu'il pensait ", me disait un ancien, encore en mai dernier. Et cela me fit rappeler une couple d'anecdotes, qui montrent qu'on avait frappé la note juste.

La première, c'était à l'occasion des Qua-

rante-Heures qui avaient lieu à l'église de Mittineague. M. le curé, non sans une arrière-pensée, m'invita à chanter la messe de déposition. Je voulus décliner humblement l'honneur, et pour cause. Quant à la messe seule, j'aurais accepté volontiers, mais je redoutais terriblement le chant des prières de la déposition, auquel je n'étais pas habitué. . . Le Père Bonneville, le malin, insistait sans pitié, quand le Père Marchand intervint en disant brusquement : " Un homme, qui n'est pas capable de remplir convenablement tous les offices du ministère, ne devrait pas être prêtre. "

L'autre, c'était à l'occasion d'une conférence ecclésiastique, à Springfield. J'avais été nommé pour préparer une thèse dogmatique, que je devais présenter à la conférence. Comme je n'étais pas assez sûr de mon anglais, je fis mon travail en latin. Je ne croyais pas, comme je ne le crois pas encore, qu'il convenait de le présenter en français. Et, en effet, le français, n'étant pas la langue du pays, n'est pas compris de tous ; et ensuite nous n'avons pas plus de droit d'imposer notre langue, que les Polonais, les Italiens, et les autres, ont le droit d'imposer la leur. Il en est autrement du latin. Il est la langue de l'Eglise, un trait d'union entre toutes les

nations, et un moyen de communication entre elles.

Appelé à présenter mon travail, je le donne en latin. Après la conférence, je rencontre quelques confrères parmi lesquels étaient les Pères Brunault et Marchand. Le Père Brunault, avec sa délicatesse ordinaire, loue gracieusement mon travail, et me félicite de mon latin. Je donne tout bonnement les raisons qui m'ont porté à choisir de préférence le latin, la langue de l'Eglise. " Oui, riposta le Père Marchand, quand on ne sait ni français ni anglais, on parle latin. "

" Le style est l'homme même ", dit Buffon ; et c'est bien là le style d' " un petit homme sec, et qui dit ce qu'il pense. " Mais il y a quelque vingt ans de cela, et les personnes comme les choses ont bien changé depuis ce temps-là.

Un autre incident, qui contribua pour beaucoup à le faire vivre dans la mémoire de tous, fut rappelé, encore en mai dernier, alors que nous parlions des commencements de la paroisse. Comme il arrive souvent dans nos paroisses de missions, le curé avait à biner, c'est-à-dire à célébrer deux messes tous les dimanches. Le Père Marchand, n'étant pas habitué au binage, soit par distraction, soit

par oubli, rompît son jeûne en mangeant un fruit en se promenant dans le jardin après sa première messe.

Il se rappelle bientôt sa deuxième messe, l'heure déjà en est arrivée ; l'église se remplit de fidèles, et tous attendent dans un recueillement religieux, le commencement de l'office... Enfin, il se présente dans le sanctuaire, " il était blanc comme un drap et puis il tremblait ", disait le narrateur. L'assistance devine qu'il est arrivé quelque chose d'extraordinaire ; il se produit dans l'assemblée une légère commotion, qui est aussitôt suivie du plus parfait silence ; et l'on tend l'oreille pour ne rien perdre de ce qui va être dit. D'une voix tremblante, il annonce tout simplement sa méprise aux fidèles et les engage à se rendre à l'église irlandaise, pour y entendre la messe qui commençait. " Il avait l'air à avoir bien de la peine ", faisait remarquer le narrateur ; " aussi, reprit un malin, il n'a jamais envoyé les Canadiens à une église irlandaise depuis. "

Le Père Charbonneau fit son second voyage en Europe en 1892. Il prit pour compagnon de voyage M. A. Frédette, un jeune étudiant, aujourd'hui prêtre et curé de Sainte-Rose-de-Lima d'Aldenville, où il me remplaça



quand je vins à Adams. Aldenville, jusque là, était une mission de Willimansett.

Son premier voyage avait été surtout un voyage d'étude, celui-ci était un voyage de santé. Pendant son absence, qui dura quelque six mois, il fut remplacé par le Père Marcoux, ancien vice-recteur de l'Université Laval de Montréal. Ce dernier administra la paroisse de janvier à juillet, avec zèle et dévouement, déployant une grande activité et dépensant beaucoup d'énergie.

A son retour, M. le curé reprit le joug, qui était devenu trop lourd pour ses épaules affaiblies. Son voyage lui avait donné quelque repos, mais il ne lui avait pas rendu la santé. Aussi, en décembre de cette même année 1892, il se vit forcé de demander de l'aide. Le nouvel évêque, Sa Grandeur Mgr Beaven, lui donna pour assistant le Père Langlois, qui demeura avec lui jusqu'à sa mort, qui arriva le 22 juin 1893.

A la mort du curé, le Père Langlois continua à administrer la paroisse avec prudence et sagesse, s'acquittant scrupuleusement de sa tâche, et se faisant remarquer surtout par sa bonté et sa piété. Il resta à Adams et à la tête de la paroisse jusqu'en septembre, lors de l'arrivée du Père Triganne.

---

## TROISIÈME PARTIE

PÈRES TRIGANNE—GENEST—HAMELIN

---

### Première section.

LE RÉVÉREND PÈRE TRIGANNE

---

### CHAPITRE PREMIER

ENTHOUSIASME — ACTIVITÉ — SUCCÈS

---

Le Père Charbonneau avait une âme mystique ; il vivait plutôt de la vie intérieure, et ne s'occupait aux choses matérielles que par devoir. Le Père Triganne a surtout le sens des choses pratiques ; il aime à travailler à ce qui paraît, et sait faire apprécier et admirer ce qu'il fait.

## I. — ENTHOUSIASME

D'une nature ardente, il a de l'enthousiasme pour tout ce qui le touche. Par le fait qu'une chose lui appartient, elle acquiert une haute valeur; et ce qu'il fait a un mérite tout particulier. Au printemps de 1894, je suis venu avec un confrère, le Père Dalpé, aujourd'hui curé à Fitchburg, offrir mes hommages au nouveau curé d'Adams. Par une heureuse coïncidence, nous le rencontrons près de la gare. Il nous reçoit avec de bruyantes manifestations de joie, et, après de vives salutations, nous fait l'honneur de nous conduire chez lui.

En arrivant sur la rue Park, il s'arrête brusquement, se tourne vivement du côté de l'église, se détourne aussitôt vers nous, et, d'un geste rapide, nous montre son église : " Tenez! tenez! c'est mon église, voyez comme elle est bien placée. " Puis il nous arrête, fait un pas en avant, revient à nous, fait un autre pas sur la rue Park, nous attire à lui, change aussitôt son point de vue, et nous pousse sur la rue School: " Voyez, dit-il, si l'on vient de ce côté, on voit l'église de là-bas, du bout de la rue; et les étrangers qui

nous visitent, en arrivant sur la rue principale, ne peuvent manquer de la voir aussi. Tenez! ici en face, c'est l'église des Plunkett, mais c'est notre église qui attire l'attention, l'église canadienne! ” En prononçant ces dernières paroles, il nous donne une vigoureuse poussée du bout des doigts, échappe un formidable éclat de rire, et fait un geste caractéristique que je ne saurais définir.

Nous n'avions vu l'église encore que de loin, et déjà nous étions persuadés qu'elle était la plus belle église de la Nouvelle-Angleterre (l'église monumentale de Southbridge n'était pas encore bâtie) et qu'elle occupe un site choisi, le plus agréable de la “ Town ”, et comme il n'y en a pas de pareil ailleurs.

Dans une autre circonstance, il me vantait avec la même ardeur l'entrée qu'il venait de bâtir, laquelle conduit à la sacristie. Son vestibule était, on ne peut plus réussi, un chef-d'oeuvre à côté duquel l'église elle-même s'effaçait. Il fallait d'abord admirer le vestibule, puis l'église. C'est le vestibule, son oeuvre, qui devait passer le premier ; l'église, l'oeuvre de son prédécesseur, pouvait venir ensuite. Le vestibule devait avoir la première place dans l'estime des gens. Il a fait si bien que le vestibule devint célèbre, et les visiteurs, après

avoir jeté un regard indifférent sur l'église, demandaient à voir le fameux vestibule.

Il y a trois ans, en 1913, lors d'une courte visite dont il m'honora, il attira mon attention sur les arbres plantés aux coins de l'avenue de l'église et de la rue Maple. La plantation de ces arbres, avec les sureaux dont ils sont entourés, est l'oeuvre de ses mains. Je l'écoutai volontiers, et m'amusai à l'entendre glorifier un succès douteux avec un enthousiasme digne d'une meilleure cause.

## II. — ACTIVITÉ

Une personne enthousiaste est naturellement active. Aussi, le Père Triganne avait besoin de mouvement. Ce qu'il dépensa d'énergie, pendant les onze années qu'il passa à Adams, est extraordinaire. Pour le bien comprendre, il faudrait refaire sa vie, et le suivre pas à pas, du jour qu'il mit les pieds sur la paroisse, jusqu'au temps où il en partit. Il faudrait le suivre dans tous les détails d'une administration remplie de devoirs multiples, et d'organisations extraordinaires, sans fin. C'est une entreprise, fut-elle possible, à laquelle je renoncerais, et pour cause. D'ail-

leurs, lui seul pourrait refaire sa vie, et encore il lui faudrait toute la vigueur du jeune âge qu'il n'a plus.

On parle beaucoup de nos jours de la vie intense que réclame la lutte désespérée pour l'existence. On veut arriver, et, pour réaliser ses rêves d'ambition désordonnée, on se tourmente dans des efforts insensés. Le résultat, c'est que l'on s'épuise bientôt, et l'on s'éteint misérablement dans une mort prématurée.

Mais il n'en est pas ainsi dans la vie chrétienne. Les vrais chrétiens, et particulièrement les prêtres, ambitionnent une bonne cause, celle pour laquelle Notre-Seigneur a donné sa vie. Ils ne peuvent donc pas faire trop. Si leur zèle les porte à se surmener au profit des âmes et dans l'intérêt de l'Eglise, ils sont d'autant plus méritoires qu'ils se sacrifient davantage, et une auréole de gloire s'attache à leur front. Comme saint Paul, ils sont vénérables dans leurs infirmités, dont ils peuvent librement se glorifier. S'il n'ont rien, c'est parce que, comme le grand Apôtre, ils ont tout donné; s'ils ne peuvent rien, c'est parce qu'ils se sont donnés tout entiers et sans ménagement, parce qu'ils se sont dépensés outre mesure : *Super-impendar*, disait saint Paul.

## III. — SUCCÈS.

L'ambition que le Père Triganne avait à coeur, était digne de toute son activité. Il voulait tout simplement répéter au profit de sa nouvelle paroisse les merveilles qu'il avait opérées à Pittsfield. C'était s'imposer une tâche de géant, d'autant plus qu'il ne trouvait pas à Adams les mêmes éléments. " Father Triganne was active, business-like and successful. In his three years' service in Pittsfield, he has collected from a parish of two hundred and seventy five families (though, of course, aided by their neighbors), twenty five thousand dollars. " C'est dans ces termes que le Père Me'Coy, dans son histoire du diocèse de Springfield, loue le succès merveilleux du nouveau curé. " Le Père Triganne, dit-il, actif et homme d'affaires, réussit. Pendant ses trois années de cure à Pittsfield, avec une paroisse de deux cent soixante-quinze familles, (aidées, sans doute, de leurs voisins), il ramassa la somme de vingt-cinq mille piastres." C'était inouï! c'était fabuleux! jamais personne n'avait songé qu'un aussi brillant résultat fût possible. C'était un succès merveilleux. Et, s'il avait si bien réussi à Pittsfield,

pourquoi ne réussirait-il pas également à Adams ?

Il se met donc à l'oeuvre avec ardeur. Il commence par stimuler les paroissiens, les intéresse aux choses de la paroisse, leur fait comprendre ce qu'ils peuvent faire avec un peu de bonne volonté, leur rappelle souvent l'exemple de Notre-Dame de Pittsfield, les engage à donner volontiers, et leur communique son enthousiasme pour la cause paroissiale. Bientôt, toute la paroisse, moins quelques personnes mal disposées, entre dans ses vues, et partage son ambition. Il faut avant tout éteindre la dette, et faire un feu de joie du mort-gage, dont la seule pensée maintenant leur fait mal au coeur. N'avoir aucune obligation, être libre et maître chez soi, tel est l'objectif des paroissiens, qui sont prêts à faire les sacrifices voulus pour atteindre leur but.

Et des sacrifices, ils ont fait. Ils ont fait des sacrifices d'argent, des sacrifices de temps et des sacrifices d'énergie. Ils donnaient et se donnaient avec un dévouement admirable. Les organisations étaient un feu roulant; l'une n'était pas encore finie que déjà une autre était en marche.

C'est d'abord une visite de paroisse. Le



curé, homme pratique, sait joindre le temporel au spirituel. Par sa visite, en effet, il est utile aux âmes de ses paroissiens, en même temps qu'il travaille aux oeuvres paroissiales. Il voit toutes ses familles, se rend compte de leur vie religieuse, leur donne de sages conseils, les encourage dans leurs difficultés, les fortifie dans leurs bonnes dispositions, au besoin les réprimande charitablement et les bénit avec bonté. Il résulte toujours de cette visite un grand bien pour les âmes. Aussi, on sait l'apprécier. Chaque famille reconnaît la faveur qu'elle a reçue, et, comme preuve de sa reconnaissance et de l'intérêt qu'elle porte aux oeuvres paroissiales, fait au curé une généreuse offrande.

Puis vient un grand bazar qui met toute la paroisse sur pieds. Le Père Triganne est l'âme de cette organisation; il en est à la fois le président, le trésorier, et le secrétaire. Ceux qui ont un peu d'expérience de ces organisations, savent ce qu'elles coûtent de fatigues, d'ennuis, et quelle dépense d'énergie elles demandent, surtout quand on veut s'occuper de tous les détails, comme faisait le Père Triganne.

Ensuite, pour se remettre des fatigues de son grand bazar, et comme moyen d'entretenir

le feu sacré, il faisait servir un souper. Les " Dames-Sainte-Anne ", toujours sous la direction active du curé, se mettaient sur le chemin, collectaient des provisions, vendaient des billets, et préparaient, comme aux grandes fêtes de famille, un fricot délicieux que des centaines de personnes savouraient avec bonheur. Aux quelques milliers de piastres que le bazar avait rapportées, venaient s'ajouter plusieurs centaines de dollars.

Ces succès encourageaient le curé. Si les " Dames-Sainte-Anne " avaient fait si bien, pourquoi les " Enfants-de-Marie " n'en feraient-elles pas autant ? Aussitôt il convoquait les " Enfants-de-Marie ", organisait un concours de popularité, toujours fécond en revenus. Les " Enfants-de-Marie " se choisissaient un comité, préparaient une soirée quelconque, à laquelle on proclamait le résultat du concours; et le Père Triganne enregistrait un nouveau succès et grossissait le trésor paroissial.

Les " Enfants-de-Marie " n'avaient pas encore fini leur concours que déjà le choeur de chant préparait un concert. Comme les " Dames-Sainte-Anne " et les " Enfants-de-Marie ", les membres du choeur de chant devaient faire quelque chose. Ils se mettaient

énergiquement à l'oeuvre avec l'ambition de faire autant que les autres. Tous leurs loisirs étaient occupés à exercer leur musique et à vendre leurs billets de concert. Le public savait reconnaître leurs efforts et apprécier leur dévouement. Il y avait salle comble; et le concert était généralement bien réussi, tant au point de vue de l'art que des finances.

“ Vous autres, disait-il maintenant aux hommes, vous n'êtes pas pour vous laisser battre par vos femmes et par vos filles; voyons, tous ensemble, ce que nous pouvons faire. ” Et les hommes s'organisaient, travaillaient, suaient et prouvaient par leur succès qu'ils étaient dignes d'être les chefs: ils restaient les coqs.

Puis c'était à recommencer. Chaque nouvelle année apportait à peu près la même série d'organisations, et le même appel à la générosité et au dévouement des paroissiens. Ceux-ci étaient toujours prêts à seconder les efforts de leur infatigable curé. Les succès de l'année écoulée les encourageaient, les confirmaient dans leurs bonnes dispositions et alimentaient leur ardeur; aussi, ils recommençaient avec un enthousiasme rajeuni. Ceux qui d'abord étaient restés en arrière, étant opposés à ces activités paroissiales.

étaient gagnés graduellement par l'entraînement général, se joignaient finalement aux autres et entraient dans le mouvement.

C'étaient de beaux jours que ces jours où tous les paroissiens, comme des frères, sous la direction paternelle du curé, travaillaient héroïquement dans l'intérêt de la paroisse. Quel spectacle splendide ils offraient ! On ne sait qui admirer le plus du curé ou des paroissiens ; du curé qui prend l'initiative ou des paroissiens qui assurent le succès de l'entreprise ; du curé qui se donne volontiers ou des paroissiens qui donnent généreusement de leur substance ; mais pourquoi vouloir les séparer ? Ne travaillent-ils pas ensemble et pour la même cause ? Ne sont-ils pas animés d'un même esprit, et ne se complètent-ils pas, comme les membres d'un même corps, constituant une personne morale, un ouvrier entièrement au service de la paroisse ? Oui, leur succès est une gloire commune, à laquelle tous ont droit, curé et paroissiens. Gloire à eux donc, honneur, louange et félicitations !

Le Père Triganne marcha de succès en succès, et avec lui, la paroisse. " Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît ", est un grand principe de la vie chrétienne :

c'est en même temps la loi du succès. Chercher le royaume des cieux, c'est tout simplement faire son devoir, et celui qui fait son devoir est sûr de réussir.

Et, en effet, le chrétien qui fait son devoir s'attire nécessairement les bonnes grâces du Seigneur. Comme le bon père de famille sait se montrer favorable à son enfant qui s'efforce de lui plaire, de même le Père céleste prodigue ses grâces au chrétien qui veut lui être agréable : il l'aime, fait en lui sa demeure, et remplit son âme de délices ineffables.

Ce qui est vrai des biens spirituels, invisibles, est également vrai des biens temporels, qu'on touche du doigt. Le Père Triganne est un exemple frappant de cette vérité. Son brillant succès est le résultat direct de la mise en pratique du grand principe en question. Nommé curé à Pittsfield, il se mit résolument à l'oeuvre. Il comprit que, pour accomplir tout son devoir, il ne suffit pas de faire juste le strict nécessaire, et d'adopter le système du moins possible, comme font malheureusement tant de chrétiens, mais qu'il faut se donner tout entier. Nous avons vu avec quel dévouement admirable il se dépensa tant à Pittsfield qu'à Adams, mettant au service de la paroisse

toutes ses facultés, et particulièrement son beau talent d'organisation, secondé d'une activité toujours nouvelle. Aussi, voyez ce qui est arrivé.

Ce qui est arrivé, c'est ce qui arrive à toute personne qui fait son devoir. Prenez, par exemple, le journalier qui travaille consciencieusement : il gagne bientôt l'estime de son maître qui, l'occasion se présentant, lui donne une meilleure position. Prenez encore, dans un magasin, le commis dévoué aux intérêts du propriétaire, il est sûr de monter et d'arriver à occuper la meilleure position dont il soit capable. Il n'a pas à se préoccuper, le seul fait qu'il accomplit soigneusement son devoir, plaît au bourgeois, et lui assure un meilleur emploi. Que de noms je pourrais donner de jeunes gens, garçons et filles, qui se sont distingués, dans des établissements de commerce ou autre, et qui sont arrivés à des positions honorables et des plus lucratives, grâce à leur application au devoir.

Nous pouvons dire la même chose des familles. Que les époux fassent leur devoir, et ils s'assureront infailliblement un ménage heureux. Que les parents fassent leur devoir, et leurs enfants les béniront et seront pour

eux une source féconde des plus douces consolations pendant leur vie, et leur orgueil particulièrement dans leur vieillesse. Que les prétendants fassent leur devoir, et les relations des amoureux seront toujours dignes et honnêtes, et tout le monde comprendra que la fréquentation est, de sa nature, une affaire qui ne regarde que les intéressés, et que ce n'est que par accident que la surveillance des parents peut devenir nécessaire.

Il en est ainsi de toute chose, c'est là une loi universelle, c'est la mise en pratique du "cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît" ou du "faites votre devoir et vous réussirez."

Le Père Triganne, avec son grand sens des choses pratiques, a saisi tout de suite les avantages tant temporels que spirituels de cette loi, et en a fait sagement son profit. Il travaillait sous le regard de Dieu en même temps que sous le regard de son évêque, son supérieur. Sans doute, il voulait avant tout plaire à Dieu, mais il voulait aussi plaire à son évêque. Faire le bon plaisir de l'évêque, le bien servir en tout est, et a toujours été sa grande ambition, comme c'est celle de tout bon prêtre, sincère

---

et loyal. Et comme il était heureux quand il apprenait qu'il lui avait été particulièrement agréable !

Il y a quelque vingt ans, Sa Grandeur Mgr l'évêque de Springfield, étant de passage à Adams, il advint que, juste au moment où les enfants traversaient la rue, se rendant en procession de la salle Notre-Dame à l'église, pour la messe du dimanche, Mgr Beaven arrivât en voiture. Il fit arrêter son cheval, et laissa passer les enfants qu'il regardait défilier en leur souriant avec bonté. Quelqu'un, ayant reconnu Sa Grandeur, vint annoncer la chose à M. le curé. " Comment ! dit ce dernier, Monseigneur ! il a vu les enfants aller de la salle à l'église, et il a arrêté sa voiture pour les laisser défilier ! je ne donnerais pas cela pour bien de quoi. " Et le Père Triganne jubilait. . . C'est là un incident assez insignifiant en soi, mais le Père Triganne y attachait une grande importance, et tous ceux qui ont voulu l'entendre l'ont entendu ; c'est qu'il y voyait l'expression de la satisfaction de son évêque, et une approbation de sa conduite.

Oui, il a toujours montré à ses supérieurs ecclésiastiques un entier dévouement et une vénération sincère et profonde. Avec la dévo-



tion au pape, qu'il a hérité de sa race, il avait la dévotion à l'évêque. Grâce à cette dévotion, quoiqu'il pardonnât difficilement à son évêque d'être irlandais, surtout en ses premières années, il s'appliquait néanmoins à le bien servir.

Son aversion bien connue pour tout ce qui est irlandais, est innée chez lui. Aussi elle se manifeste tout naturellement, et tous ceux qui l'ont connu tant soit peu, soit à Pittsfield ou à Adams, savent jusqu'à quel point il était anti-irlandais. Il laissa paraître ce sentiment particulièrement dans son interprétation restée fameuse, badine sans doute, des prophéties de saint Malachy, concernant les papes.

Ce saint vivant au douzième siècle, désigna d'un mot tous les papes qui devaient se succéder sur le trône glorieux de saint Pierre. C'est ainsi que Pie IX est *Crux de cruce*, la croix de la croix; Léon XIII, *Lumen in coelo*, la lumière au firmament. Suivent ensuite *Ignis ardens*, le feu ardent; *Religio depopulata*, la religion dévastée; et, un peu plus loin, *Flos florum*, la fleur des fleurs.

Dans un concours de prêtres, chez le Père Brunault, à Holyoke, à l'occasion des Quarante-Heures, la conversation tomba sur les pro-

phéties de saint Malachy. C'était au temps de Léon XIII. Chacun avançait sérieusement son opinion sur l'authenticité de ces prophéties, et sur leur application au pape que chacune désigne. Tous admettaient, que le *Cruz de cruce* s'appliquait très bien à Pie IX, qui a eu l'extrême douleur de voir la Maison de Savoie, au drapeau orné d'une croix, enlever à l'Eglise son pouvoir temporel. De même de Léon XIII, en raison de son intelligence supérieure qui le faisait briller dans le monde, comme un astre au firmament, *Lumen in coelo*.

Le successeur de Léon XIII devait être *Ignis ardens*, un feu ardent. On interprétait cette prophétie en ce sens que le nouveau pape serait dévoré par un zèle ardent pour tout ce qui touche à l'Eglise, et pour le salut des âmes. *Religio depopulata* était d'une application plus difficile. Aussi, personne n'osait en donner une interprétation sérieuse. C'est alors que le Père Triganne, qui avait gardé jusque là un silence prudent, frappé tout à coup par un trait de finesse, dit : " Mais c'est bien simple, voici : *Ignis ardens*, ça, ce sera un Italien : les Italiens sont ardents et pleins de feu ; *Religio depopulata*, ça, ce sera un Irlandais, la ruine de la religion, il n'y aura plus que l'eau bénite et la collecte ;

*Flos florum*, ça, ce sera un Canadien, la fleur des fleurs. Comme bien on le pense, la boutade a été grandement goûtée, et chaleureusement applaudie.

Quoiqu'il en soit de ses idées de race, le Père Triganne est monté. Il passa de Pittsfield à Adams, et d'Adams à Southbridge. Et, quand le vénérable Père Gagnier mourut, en 1908, il fut choisi, quoique relativement jeune, pour le remplacer, comme conseiller de l'évêque. En quelques années, il passa de l'une des plus petites paroisses du diocèse à l'apogée des honneurs.

De plus, par l'exemple qu'il a donné, le Père Triganne peut se vanter avec orgueil, d'avoir contribué, plus qu'aucun autre prêtre, peut-être, à obtenir le splendide résultat, dont se glorifie le diocèse depuis des années, de payer annuellement de sa dette quelque deux cent mille dollars.

Tous ces glorieux avantages sont les heureuses conséquences du devoir accompli, ce sont " des choses données par surcroît à celui qui cherche d'abord le royaume de Dieu et sa justice. "





## CHAPITRE DEUXIÈME

### ÉCOLE PAROISSIALE

---

Grâce à son grand talent d'organisation et à son dévouement admirable, le Père Triganne eut bientôt payé la dette paroissiale. Mais il ne devait pas s'arrêter à ce premier succès. Tout ce qu'il avait fait jusqu'ici n'était qu'une préparation à l'oeuvre par excellence de son administration : *L'école*.

#### I. — NÉCESSITÉ

Comme nous l'avons vu dans l'introduction, la paroisse est l'Eglise en petit. C'est par la paroisse que l'Eglise connaît tous ses enfants, les atteint individuellement, les

éclaire de sa doctrine, les fortifie de ses sacrements et les fait vivre spirituellement. La paroisse et l'Eglise ne font qu'une. L'une et l'autre vivent de la même vie. Et cette vie dont elles vivent, est celle dont parle Notre-Seigneur quand il dit : " Je suis venu pour que vous ayez la vie et pour que vous l'ayez abondamment. " La vie de paroisse, comme la vie de l'Eglise, est donc une chose sacrée, un bien divin que le Sauveur apporta du ciel en terre. Oui, et c'est pour cela que l'Eglise en est si jalouse, et qu'elle veut par tous les moyens la conserver dans toute sa plénitude, afin d'en répandre les bienfaits dans les âmes. Une paroisse, en effet, fait à ses enfants d'autant plus de bien que sa vie est plus abondante.

Il est donc souverainement important que la vie de paroisse existe abondante et féconde. Mais quel est le moyen de l'entretenir toujours active et bienfaisante ? Quel est le moyen de conserver au monde ce bienfait infiniment précieux ? Il y en a plus d'un, sans doute; déjà nous en avons mentionné quelques-uns, en parlant des avantages de la paroisse, des exercices religieux et de l'action du curé. Je ne veux m'arrêter ici qu'au grand moyen, au moyen par excellence : l'école catholique.

L'école catholique, particulièrement en ce pays, est l'âme de la vie de paroisse. C'est ce qu'enseigne le concile de Baltimore. "L'école, dit-il, est essentielle à la vie de paroisse." Et cet enseignement du concile de Baltimore est la doctrine de l'Eglise et celle de Jésus-Christ lui-même, "la voie, la vérité et la vie."

Voilà une vérité dont il faut se bien convaincre. Répétons-la : "*L'Ecole catholique est essentielle à la vie de paroisse*", elle en est l'âme. Cette vérité fondamentale, malheureusement, n'est pas toujours comprise. Aussi, l'école catholique ne jouit pas de tout le prestige auquel elle a droit. Il y a des paroisses qui n'en ont pas, parce qu'elles pensent pouvoir s'en passer impunément; il y a des parents, prétendus bons catholiques, qui n'en veulent pas pour leurs enfants, pour lesquels, croient-ils, les écoles publiques suffisent. Comme elles sont dans l'erreur ces braves familles et ces bonnes paroisses! elles sont dans une erreur aussi fatale que grossière, qui les voue à la ruine spirituelle.

Toutes les paroisses, sans dorénavant, ne peuvent pas avoir leurs propres écoles. Beaucoup en sont forcément privées. C'est souverainement malheureux, mais c'est inévitable. Ces paroisses

ses, en effet, sont placées dans des circonstances telles, qu'elles ne peuvent pas, malgré toute leur bonne volonté, se procurer des écoles. Des obstacles de toutes sortes rendent la chose tout simplement impossible.

Mais, là où l'école est possible, elle doit exister; et là où elle existe, elle doit être fréquentée à l'exclusion de toute autre; elle doit être encouragée et soutenue par tous les paroissiens, sans exception, par les parents qui ont des enfants qui la fréquentent, comme par ceux qui n'en ont pas.

Reprenons chacune de ces assertions, et étudions-les séparément, afin d'en mieux comprendre toute la vérité.

PREMIÈREMENT. — *Là où l'école est possible elle doit exister.* La raison, c'est que, comme l'enseigne le concile de Baltimore, " l'école est *essentielle* à la vie de paroisse. " Je souligne le mot *essentielle* pour marquer son importance. Une chose est *essentielle* quand elle est nécessaire à l'existence. L'âme est *essentielle* à l'homme, parce que l'homme ne peut pas exister sans âme. La nourriture est *essentielle* à la vie, parce que, sans nourriture, il n'y a pas de vie possible. Ainsi, quand on dit que l'école catholique est essen-

tielle à la vie de paroisse, on entend qu'elle est tellement nécessaire que la vie de paroisse n'est pas possible sans elle.

Certains esprits superficiels, ne voyant que la surface des choses, peuvent dire : " Mais l'expérience ne confirme pas cette thèse ; elle prouve tout le contraire. Et, en effet, nous voyons des paroisses sans école, lesquelles sont florissantes et fécondes en bonnes oeuvres. Ces paroisses souvent ont de magnifiques églises, vastes et splendides, qui se remplissent tous les dimanches de pieux fidèles, qui entendent dévotement la sainte messe, et qui fréquentent les sacrements avec non moins de ferveur. Elles ont des *Sunday schools*, ou des classes de catéchisme bien organisées, où les enfants apprennent à connaître, à pratiquer et à aimer la religion. Elles ont des organisations de charité, qui répandent libéralement les oeuvres de miséricorde : on visite les malades, on subvient aux besoins des pauvres, on voit à placer les orphelins dans des familles chrétiennes ou à les mettre entre bonnes mains. De telles paroisses sont certainement pleines de vie et font l'oeuvre de Dieu. "

Ces paroisses ont-elles réellement une vie aussi pleine qu'elles semblent avoir ? Il ne



faut pas se faire illusion ; et celui qui juge par les apparences est facilement trompé. Ces paroisses font l'admiration des hommes, mais ont-elles l'approbation de Dieu ? Il n'y a pas de mal à mériter l'approbation des hommes, mais il importe infiniment plus de plaire à Dieu. Les hommes peuvent difficilement distinguer un faux moine d'un saint religieux, pieux et sincère ; souvent ils acclament Barrabas et condamnent Jésus, mais Dieu ne se laisse pas tromper par l'habit.

Notre-Seigneur ne pourrait-il pas dire à beaucoup de ces paroisses ce qu'il disait à l'Eglise de Sardes ? " Je connais tes oeuvres, disait-il à son chef, tu passes pour être vivant et tu es mort. Sois vigilant, et affermis ce qui reste et qui est près de mourir ; car je ne trouve pas tes oeuvres pleines devant Dieu. " Ce n'est pas tout de faire des oeuvres, les impies eux-mêmes en font ; il faut que les oeuvres de paroisse soient animées de l'esprit de Dieu ; et, pour cela, elles doivent procéder de Dieu vivant dans la paroisse, c'est-à-dire, de la vie de paroisse. Autrement, les meilleures oeuvres en apparence ne valent pas mieux que celles des payens. Elles vivent, oui, de la vie naturelle, mais nullement de la vie spirituelle : ce sont des oeuvres mortes.

Une paroisse peut jouir d'une excellente réputation et, néanmoins, n'avoir aucun mérite devant le Seigneur. C'était le cas de l'Église de Laodicée, à laquelle Notre-Seigneur adresse ces paroles dans la personne de son évêque: " Je connais tes oeuvres, je sais que tu n'es ni froid ni chaud. Ah! que n'es-tu froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni chaud, je vais te vomir de ma bouche. Car tu dis: je suis riche, je possède de grands biens, et je n'ai besoin de rien; et tu ne sais pas que tu es malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu. " On ne peut pas juger par les apparences, pas plus les paroisses que les hommes.

Mais admettons que ces paroisses sans école vivent de la vie de Dieu, et produisent des oeuvres spirituelles, en sera-t-il toujours ainsi ? Non, c'est absolument impossible. Ces paroisses peuvent de nos jours vivre spirituellement et produire des fruits de salut, mais c'est par exception, c'est dû à des circonstances particulières et passagères. Et, en effet, ces paroisses sont généralement très jeunes, elles ne datent que d'une génération ou de deux, tout au plus; elles sont composées de fidèles à la foi vive et forte, venus de pays catholiques, où

ils vivaient dans une atmosphère religieuse. Ainsi, ces paroisses vivent plutôt de la vie religieuse importée de leurs paroissiens qu'elles ne sont elles-mêmes un principe de vie, ce qui est anormal.

Mais ces conditions ne peuvent pas durer. La vieille génération aura bientôt disparu, apportant avec elle ses vertus et sa vie religieuse intense, puisée au pays natal. Que deviendra alors la jeune génération ? Elevée dans un pays aux idées naturalistes, privée de la formation religieuse de l'école catholique, et vivant dans un milieu empesté d'erreurs, sera-t-elle aussi profondément chrétienne que la génération précédente ? Evidemment non.

Et la génération qui suivra sera encore moins religieuse, parce qu'elle n'aura pas pour se conserver les mêmes avantages que la précédente. Elle n'aura ni la même formation religieuse domestique, ni l'exemple des vertus chrétiennes des anciens, ni la direction éclairée de parents profondément catholiques.

Non, une paroisse sans école ne peut pas vivre longtemps. N'est-ce pas là encore ce qui découle clairement de l'impérieux *docete omnes gentes* de Notre-Seigneur ? " Allez, ensei-

gnez toutes les nations ”, c’est la condition, la seule qu’il pose, de la vie de son Eglise. L’Eglise est essentiellement une société enseignante, comme d’ailleurs la paroisse, l’Eglise en petit. Dans chaque pays et pour chaque nation l’Eglise a ses universités et ses collègues ; de même, chaque paroisse doit avoir son école.

“ Allez, enseignez toutes les nations, faites des disciples que vous ferez membres de mon Eglise en les baptisant, et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. ” Telle est la mission que Notre-Seigneur confie à son Eglise, dans la personne des apôtres. Pour la mettre en état de remplir sa mission divine, il lui donne tous ses pouvoirs, et lui assure d’être avec elle tous les jours, jusqu’à la consommation des siècles.

L’Eglise est donc une école, puisque, comme l’école, elle a pour mission d’enseigner ; elle est la première école catholique et par son autorité suprême et par son ancienneté. Elle enseigne toutes les nations et leur apprend la révélation chrétienne, dont elle est la seule dépositaire. Elle enseigne avec autorité, parce que Jésus-Christ est avec elle. Oui, Jésus-Christ est avec l’Eglise enseignante, il sera avec elle, tous les jours, jusqu’à la fin des

temps, il en est la vie. Mais en est-il de même de l'Eglise enseignée ? Jésus-Christ est-il toujours la vie d'une Eglise particulière, d'une paroisse par exemple ? Non, malheureusement. Et la raison, c'est qu'il ne peut être avec une paroisse qu'en autant qu'il y est connu, et que pour le temps que l'on croit en lui. Mais puisque, comme dit saint Paul, " la foi vient de ce qu'on a entendu, comment sera-t-il connu, si on ne le fait connaître ? " Et j'ajoute : comment les enfants le connaîtront-ils, s'il n'y a pas d'écoles catholiques ?

Ne dites pas : l'enfant reçoit sa première formation à l'école de la famille. Les parents chrétiens comprennent leur devoir par rapport à la formation religieuse de leurs enfants ; ils sont anxieux et se font une gloire de leur enseigner les grandes vérités de la religion, de leur parler de Dieu, de leur apprendre à l'aimer et à le servir. Cette première formation se continue ensuite au catéchisme, où le prêtre prépare soigneusement les enfants à la réception des sacrements, leur donne des connaissances plus étendues de la religion, développe en eux le sens catholique, et leur inculque les principes de la vie chrétienne.

Sans doute, l'enfant peut recevoir une cer-

taine formation religieuse à l'école de la famille ; bien plus, il y a droit. C'est sur les genoux de sa mère qu'il doit apprendre à prononcer avec amour les doux noms de Jésus et de Marie. C'est encore dans le sanctuaire béni de la famille qu'il doit apprendre petit à petit à prier et à réciter les prières apprises, pieusement, à genoux et les mains jointes. Avec ses prières, on doit lui apprendre son catéchisme ; et les parents doivent continuer son éducation religieuse tous les jours, même quand l'enfant marche au catéchisme ou va à l'école.

Cette première formation à l'école de la famille est certainement très importante ; les parents qui la négligeraient seraient bien coupables. Mais elle ne suffit pas, même doublée de la formation du *Sunday school* ou des classes de catéchisme paroissiales. Nous constatons tous les jours que ceux qui n'ont reçu que cette double formation, n'ont pas une foi éclairée et des convictions religieuses solidement établies ; aussi, ils se laissent emporter par tous les vents de l'erreur, et subissent l'influence malsaine du milieu dans lequel ils vivent. C'est ce qui explique les pertes nombreuses que l'Eglise américaine a faites et qu'elle fait encore tous les jours.

Le moyen de remédier au mal, est d'entourer l'enfant d'une atmosphère franchement religieuse où il puisse, comme naturellement, prendre et fortifier des habitudes de vie chrétienne, former des convictions religieuses solidement établies sur une foi éclairée. Ce qui veut dire qu'il faut donner à l'enfant l'école catholique. Car il n'y a que l'école catholique capable de créer cette atmosphère de vie spirituelle, dont l'enfant a besoin comme le poisson a besoin de l'eau, et dans laquelle il puisse former en lui " l'homme nouveau ", pour parler comme saint Paul, c'est-à-dire, acquérir une connaissance sérieuse et pratique de la vie chrétienne.

L'école catholique est donc indispensable et doit exister partout où elle est possible.

## II. — DEVOIR DES PARENTS

DEUXIÈMEMENT. — *Elle doit être fréquentée à l'exclusion de toute autre.*

A côté de l'école catholique, il y a l'école publique. Les parents sont-ils libres de choisir et d'envoyer indifféremment leurs enfants à l'une ou à l'autre ?

Beaucoup de parents catholiques se laissent tromper sur la réponse à donner à cette question. Cela vient, d'abord, de ce que leur formation religieuse est défectueuse, probablement parce qu'ils sont eux-mêmes des enfants des écoles publiques; et, ensuite, de ce qu'ils considèrent la chose non pas au point de vue du devoir, mais au point de vue des avantages temporels. Ils oublient que leurs enfants appartiennent à Dieu avant tout, et que leur premier devoir, est de les former pour Dieu.

Ils comprennent et admettent facilement que les deux écoles, catholique et publique, ne forment pas également de bons chrétiens. Seulement, ils prétendent qu'il n'est pas nécessaire d'avoir tant de religion, puisque l'on peut se sauver avec peu, et que, d'un autre côté, pour faire son chemin dans le monde, il faut être aussi bien préparé que ceux des écoles publiques.

C'est là une manière de voir on ne peut plus erronée. C'est faux, qu'on le sache bien, c'est faux de dire qu'il suffit d'avoir peu de religion pour se sauver. Un pareil langage ne peut venir que d'une ignorance stupide et crasse. La vérité, c'est que moins il y a de



religion plus le salut est exposé. Pour se sauver, il faut avoir assez de religion pour faire son devoir, tout son devoir et envers Dieu, et envers la société, et envers la famille, et envers soi-même. Et, pour faire son devoir et tout son devoir, il faut une forte dose de vertu et d'esprit religieux. Celui qui néglige sa religion, sous prétexte que le peu qu'il a lui suffit, manque à son devoir, se prive des moyens de vivre chrétiennement et se perd.

D'ailleurs, cette mentalité déplorable, qui compte la religion pour peu de chose et se contente d'en avoir une faible teinte, est la meilleure preuve que l'on puisse apporter de la nécessité absolue de l'école catholique. Jamais une personne n'a plus besoin de nourriture que lorsqu'elle se meurt de faim. De même, jamais un chrétien n'a plus besoin de religion que lorsqu'il se meurt manque de religion. Et c'est se mourir manque de religion que de ne pas en concevoir la nécessité. Il est facile de comprendre que les parents qui sont affligés d'une telle mentalité, des plus déplorables, ne peuvent pas donner à leurs enfants un fort esprit religieux. Que deviendront alors ces enfants, s'ils sont privés de la formation religieuse de l'école catholique ?

A la question donc : les parents sont-ils libres d'envoyer indifféremment leurs enfants à l'école catholique ou à l'école publique, il faut répondre vigoureusement non, pas plus qu'ils ne sont libres d'en faire des indifférents en matière de religion ou des impies.

C'est faux encore de dire que les écoles publiques préparent mieux les enfants à faire leur chemin dans le monde. C'est là une erreur commune contre laquelle il faut se mettre en garde, et qu'il faut combattre envers et contre tous.

Que faut-il pour assurer le succès ? Pour réussir, il faut travailler, il faut être honnête, il faut se mêler de ses affaires. Celui qui remplit ces conditions quelles que soient sa responsabilité et la nature de ses occupations, est sûr de réussir ; celui qui n'en tient pas compte ne fait rien qui vaille.

Le travail est la première condition du succès. Pour réussir, il faut travailler et travailler de bon gré ; il faut aimer son travail. Un travail fait négligemment rapporte peu ; un travail fait à contre-cœur conduit infailliblement à l'insuccès ; un travail opiniâtre se rend maître de tout.

L'honnêteté est la deuxième condition du succès. Dans le monde, nous dépendons les uns des autres. Quelle que soit la nature du travail que nous faisons, quelle que soit la position que nous occupons, nous avons nécessairement des rapports avec les hommes. Celui qui est honnête jouit de la confiance et de l'estime du public, et spécialement de ceux qui sont particulièrement intéressés à son travail. Avec cette confiance et cette estime, doublées d'un travail ardu, procédant d'une ferme détermination de faire son chemin, il y a pas de difficultés sur la voie glorieuse du succès, qu'il ne puisse surmonter.

La troisième condition du succès est de se mêler de ses affaires.

Cette expression, se mêler de ses affaires, rappelle ces gens faits pour exercer la patience des autres, et qui se donnent pour mission de s'occuper de tout, surtout de ce qui ne les regarde pas, et de poser en philosophes savants. Ces gens intolérables, qui ont la manie de se fourrer le nez partout, s'attirent toutes sortes de misères et se voient bientôt abandonnés de tous avec mépris, comme des êtres indignes et dangereux. Ils ne peuvent aboutir à rien de bien.

Celui qui veut réussir, n'a pas le loisir de s'occuper des affaires des autres. Il s'occupe de ses propres affaires; il s'y donne tout entier; il s'y met corps et âme. Il s'efforce de bien comprendre ce qu'il a à faire, et remplit consciencieusement sa tâche. Il ne se contente pas de bien faire ce qu'il fait, il s'applique à le faire toujours de mieux en mieux. Il s'étudie à se rendre de plus en plus maître de sa besogne.

Cette conduite lui procure de grands avantages. Le travail auquel il se livre avec amour, n'est plus une peine, un lourd fardeau qui écrase, mais un véritable plaisir qu'il aime à prolonger, un exercice utile qui le rend plus habile de jour en jour, et un moyen d'acquérir de nouvelles connaissances dans son art ou dans son métier. Ainsi, il se développe graduellement, se perfectionne de plus en plus, et se rend capable d'occuper une meilleure position. Et, comme ce ne sont pas les positions qui manquent mais les hommes qualifiés pour les remplir, il monte et monte toujours, degré par degré, jusqu'aux plus hautes charges.

Telles sont les conditions ou les lois du succès. Celui qui remplit ces conditions ou

observe ces lois est sûr de réussir ; celui qui les néglige est voué à l'insuccès. Il ne faut pas croire que le succès est un caprice du hasard. Sans doute, une personne peut recevoir, sans qu'il ne lui en coûte et sans qu'elle ne s'en doute, des avantages précieux que d'heureuses circonstances imprévues lui ménagent ; elle peut hériter une fortune toute faite d'un parent éloigné dont elle ignorait même l'existence, mais cette aubaine n'est pas un succès. Le succès n'est pas un caprice du hasard ; il est le résultat de l'application de lois fixes qui sont le travail, l'honnêteté et l'application ou se mêler de ses affaires.

A moins d'être préjugé irrémédiablement, qui peut soutenir que l'école catholique ne prépare pas ses enfants aussi bien que l'école publique ? A moins d'être totalement aveuglé, quel est le catholique qui peut dire sincèrement que l'école Notre-Dame, par exemple, ne prépare pas ses enfants aussi bien que les écoles publiques d'Adams ne préparent les leurs ?

Quant au travail, non seulement l'école Notre-Dame en inculque la nécessité à ses enfants, mais encore elle leur en donne l'habitude. Elle les fait travailler, et, c'est pré-

cisement là le principal grief que des parents à courte vue formulent contre elle. Ils constatent que leurs enfants ont à travailler plus que ceux des écoles publiques, et tout de suite ils sautent à la conclusion que leurs chers petits travaillent trop. Ils ne s'arrêtent pas même un instant pour se demander si ce sont bien leurs enfants qui travaillent trop, ou si ce ne sont pas plutôt ceux des écoles publiques qui ne travaillent pas assez. Ils n'ont pas même la pensée de se poser cette question qui s'impose. Je ne sais par quelle aberration d'esprit, dans leur pensée, c'est l'école publique qui doit servir de règle à l'école catholique, ce qui est radicalement faux. L'école catholique doit se régler dans sa conduite sur d'autres principes que sur ceux des écoles publiques.

Oui, les enfants de l'école Notre-Dame travaillent plus que ceux des écoles publiques d'Adams, et c'est tout à leur avantage. Ils travaillent plus, mais ils ne travaillent pas trop. C'est en forgeant que l'on devient forgeron; de même, c'est en travaillant qu'on devient travailleur. Ce n'est pas tout de dire à un enfant que le travail est une nécessité, qu'il est un besoin de la vie, et que personne ne peut en être dispensé, il faut encore le for-

mer au travail, en faire un travailleur en le faisant travailler.

On habitue nos enfants au travail; on fait plus, on leur en donne le goût. Si vous voulez vous en convaincre, entrez dans nos écoles paroissiales, faites le tour des classes, et voyez d'abord l'application des élèves et ensuite l'expression de leur figure, et vous admettrez sans peine que ces enfants aiment leur classe et travaillent avec plaisir.

Quant à l'honnêteté, nos écoles ont encore l'avantage sur les écoles publiques. Elles l'enseignent comme une vertu non seulement essentielle en affaires, mais encore nécessaire au salut. Elles en font comprendre toute l'excellence et toute l'importance à leurs élèves, et la leur font pratiquer. Nos enfants qui restent dans le monde ce que leur école les a faits, font la gloire de leur *alma mater*. Et c'est la masse qui marche droit et fait son chemin honorablement. S'il y a des exceptions, ce n'est pas la faute de leur *alma mater*, et on ne peut pas raisonnablement lui en faire un crime; c'est qu'ils se laissent dominer par des agents vicieux qui détruisent chez eux l'oeuvre de l'école, et ruinent leur avenir. D'ailleurs, ces exceptions sont rares; la masse reste honnête et elle réussit.

Quant à se mêler de ses affaires, nos enfants l'emportent encore. Se mêler de ses affaires, c'est être tout entier à sa besogne, c'est faire de son mieux, ce que l'on fait : *Age quod agis*, disaient les anciens. Pour cela il faut d'abord se rendre bien compte de ce qu'il y a à faire, et ensuite savoir quel moyen prendre pour bien exécuter son travail.

C'est ici qu'entrent en jeu les connaissances acquises et la formation reçue à l'école. Car il est clair qu'une personne est d'autant plus capable de saisir une question et d'en trouver la solution, ou de comprendre une affaire et d'en faire un succès, que sa formation est plus parfaite et ses connaissances plus étendues.

C'est sur ces deux points, particulièrement sur le second, que certains parents catholiques se laissent surtout tromper. Ils prétendent que le trop grand nombre de matières que nos écoles paroissiales sont obligées d'enseigner, nuit à l'enfant. Que nos enfants aient plus de matières à apprendre que les enfants des écoles publiques, c'est vrai ; ils ont en plus la religion et le français. Mais ce n'est pas vrai que ce surplus de matières leur nuise ; c'est le contraire qui est vrai.



Cette erreur de leur part vient encore de ce qu'ils prennent l'école publique pour modèle. Dans leur pensée, l'école publique enseigne juste le nombre de matières dont l'enfant est capable; ajouter à ce nombre c'est imposer à ce dernier un travail excessif. Comme je l'ai dit plus haut, l'école publique ne peut pas nous servir de modèle; elle n'est pas la règle de notre conduite. L'école catholique peut enseigner, et de fait enseigne plus de matières que les écoles publiques, sans pour cela surcharger ses enfants. Ceux-ci ont à travailler un peu plus, mais ils ne sont pas surmenés. Loin de leur nuire, c'est pour eux un avantage précieux. Ce qu'ils apprennent en plus, contribue à leur donner un degré de formation que les autres n'ont pas, et les prépare d'autant mieux à bien mener leur affaire.

De plus, ils acquièrent des connaissances plus étendues. Prenons encore pour exemple l'école Notre-Dame. Les enfants de notre école apprennent toutes les matières qu'enseignent les écoles publiques, et, en plus, la religion et le français. Parce que nos enfants apprennent en plus la religion et le français, est-ce que cela veut dire qu'ils ne peuvent pas apprendre l'anglais aussi bien que les enfants des écoles publiques? C'est ce que prétendent les

ennemis des écoles paroissiales et nos catholiques à la mentalité moderniste. Mais les faits sont contre eux. Je sais moi que nos enfants, grade pour grade, sont aussi avancés en fait d'anglais que les enfants des écoles publiques. Et je tiens du surintendant des écoles publiques, M. Francis-A. Bagnall lui-même, que nos gradués du neuvième qui entrent au *High School*, lui arrivent toujours des mieux préparés, et sont parmi ses meilleurs. M. Bagnall attribue cela à l'étude simultanée du français et de l'anglais. Quelle qu'en soit la cause, c'est un fait qui donne le démenti à ceux qui prétendent que nos enfants sont inférieurs, et qui démontre qu'ils acquièrent des connaissances plus étendues et reçoivent une meilleure formation que ceux des écoles publiques. Ce qui veut dire que, toutes choses égales d'ailleurs, ils peuvent, mieux que les autres, mener une affaire à bonne fin, ou se mêler, comme il faut, de leurs affaires.

Non, il n'est pas vrai de dire que les écoles catholiques ne préparent pas les enfants aussi bien que les écoles publiques à faire leur chemin dans le monde; c'est le contraire qui est vrai. De quelque côté qu'on envisage la question, nos enfants l'emportent toujours sur les autres. Ils sont plus aptes à remplir les con-

ditions du succès; ils ont davantage la pratique des lois du travail, de l'honnêteté et de la concentration ou de l'application au devoir. Non seulement les écoles catholiques les préparent à faire leur chemin dans le monde, mais encore, ce qui est infiniment plus important, elles les préparent à faire leur chemin jusqu'au ciel.

Pour toutes ces raisons, partout où elle existe, l'école catholique doit être fréquentée à l'exclusion de toute autre.

### III. — DEVOIR DES PAROISSIENS

TROISIÈMEMENT. — *Elle doit être encouragée et soutenue par tous les paroissiens, sans exception, par les parents qui ont des enfants qui la fréquentent comme par ceux qui n'en ont pas.*

Cette obligation envers l'école paroissiale de la part de tous les paroissiens, sans exception, n'est pas toujours bien comprise. Grâce à Dieu ! Nous avons à Adams un bon noyau de gens intelligents et droits, animés d'un fort esprit chrétien, et ayant le sens catholique qui leur permet de saisir facilement la pensée de

l'Église et la raison d'être des choses catholiques. Ces bonnes gens, qu'ils aient des enfants ou qu'ils n'en aient pas, comprennent qu'ils sont obligés à l'école paroissiale et que c'est leur devoir de l'encourager. Aussi, ils s'intéressent à elle, travaillent de leur mieux à lui donner tout le prestige possible, et contribuent généreusement à sa caisse, afin de lui procurer les moyens de faire avantageusement son oeuvre.

Mais tous, malheureusement, ne jouissent pas de ces excellentes dispositions. Il y en a qui pensent, c'est une erreur courante, que les écoles paroissiales ne doivent être encouragées et soutenues que par ceux qui y envoient leurs enfants. Forts de leurs convictions, ils ne font rien pour elles. " Comment ! se disent-ils, nous ne retirons aucun avantage de l'école, nous n'en avons aucun profit, et nous serions obligés de payer pour l'entretenir ? Ce ne serait pas juste. On est obligé de donner que pour ce que l'on reçoit ; quand on ne reçoit rien, on ne doit rien. " Parfait ! je suis avec vous : celui qui ne reçoit rien ne doit rien. *Do ut des*, comme disent les théologiens. C'est là le principe fondamental de toute justice.

Vous qui faites appel à ce grand principe,

vous montrez que vous avez le sens de la justice, et je m'en réjouis, parce que, ayant le sens de la justice, du moment que vous aurez compris que vous retirez quelque chose de l'école paroissiale, vous serez prêts à faire pour elle autant, si c'est possible, qu'elle fait pour vous. C'est précisément ce que je veux vous faire comprendre; je veux vous prouver que tous profitent de l'école, vous comme les autres.

La paroisse, n'est-ce pas, est une grande famille, une famille au bien de laquelle tous les membres sont intéressés ? Dans la famille, tout est en commun. Ce qui intéresse un membre de la famille, intéresse tous les autres. Si l'un a des avantages, tous en profitent ; si l'un a des malheurs, tous en souffrent ; et tous bénéficient du bien-être général.

Nous comprendrons mieux cette solidarité au moyen d'exemples. *D'abord, si l'un a des avantages, tous en profitent.*

Voici un enfant qui a eu un avantage que les autres de la famille n'ont pas eu, celui de recevoir une éducation qui lui permet d'occuper une position honorable. Cet honneur qui le distingue, rejaillit sur toute la famille, et tous en profitent. Il est pour les parents une source de bien douces consolations. Les frères

et les soeurs s'en réjouissent également, d'autant plus qu'ils en retirent de grands avantages. Cet honneur de leur frère les monte dans l'estime des gens, et le prestige qu'ils en reçoivent permet aux garçons d'avoir de meilleurs emplois, et aux filles d'aspirer à de meilleurs partis.

De même, *si l'un a du malheur, tous en souffrent* ; le mal de l'un fait le mal de tous.

Si le père est ivrogne, il est souverainement malheureux lui-même et rend toute la famille excessivement misérable. La femme qui a du coeur souffre un martyr dans son âme ; les enfants, quand ils ne souffrent pas de faim et de froid, sont humiliés, et la conduite dégradante de leur père leur brise le coeur.

Si la mère est malade, toute la famille est dans la souffrance. Le mari et les enfants souffrent par sympathie pour l'épouse chérie et pour la tendre mère. De plus, ils trouvent dur d'être privés de ses bons soins. Aussi, les habits sont négligés, la nourriture n'est plus la même, ce quelque chose indéfinissable que la mère met dans ses plats, fait défaut, et les aliments apprêtés par une main étrangère n'ont pas la même saveur ; et la vie de famille perd beaucoup de ses charmes. C'est que l'ange du foyer a disparu de la scène.

Si une pauvre fille tombe, sa faute entache l'honneur de toute la famille. Tous en souffrent, et, à moins d'avoir l'oreille dure, ils entendent ceux qu'ils rencontrent sur leur passage chuchoter à leur voisin : " Tiens ! c'est là un parent de la petite N... qui a fait parler d'elle, tu sais bien ? " Personne n'est épargné, le père, la mère, les frères et les soeurs, tous subissent le même affront.

Enfin, *tous bénéficient du bien-être général*. Une famille a-t-elle des avantages, tous et chacun en jouissent.

A-t-elle des richesses, par exemple, tous et chacun en profitent. Ils s'habillent plus richement, mangent mieux et sont logés plus confortablement, et chacun se donne à volonté les amusements qui lui plaisent le plus. Les parents vivent sans inquiétudes, ils ne connaissent pas le souci du lendemain. Les enfants sont instruits et reçoivent une formation plus complète ; ils peuvent à leur gré poursuivre leurs études et acquérir de vastes connaissances qui leur préparent un brillant avenir.

A-t-elle des honneurs, tous et chacun sont honorés, et ces honneurs sont une aubaine pour tous. Voyez la famille du Président Wilson.



Ecole Notre-Dame (avant le feu)





Couvent Notre-Dame

La gloire du père enveloppe toute la famille, et fait de Madame Wilson, ignorée jusque là dans le monde des arts, une artiste célèbre dont les peintures sont recherchées, et donne aux Demoiselles Wilson des charmes dont on ne les aurait pas crues capables, et des qualités grandissimes que les Sayre et les Mc'Adoo apprirent vite à apprécier.

A-t-elle une bonne réputation, tous et chacun en profitent. Une famille réputée honnête jouit de la confiance du public dont elle gagne les faveurs. Si le malheur frappe cette famille, ses membres n'ont pas à souffrir de faim faute d'argent, parce que, avec la monnaie précieuse de leur bonne réputation, un bon nom, en effet, vaut de l'or, ils peuvent se procurer tout ce dont ils ont besoin.

Telle est la solidarité de la famille. Vous le voyez, tous les membres dépendent les uns des autres au point que les avantages de l'un sont les avantages de tous, comme le malheur de l'un fait le malheur de tous, et le bien-être de tous est le bien de chacun.

Ce qui est vrai de la famille est également vrai de la paroisse. Dans la paroisse, comme dans la famille, tous sont intimement liés ensemble, comme les membres d'un même corps.

Piquez-vous le bout du doigt et la douleur court dans tous les membres. De même dans une paroisse, comme dans toute localité d'ailleurs, le mal de l'un fait le mal de tous.

Prenez, par exemple, un paroissien qui commet un crime, un meurtre, disons. Un seul est coupable de ce crime, néanmoins, tous en souffrent. D'abord, ce crime blesse la conscience publique et jette tout le monde dans le malaise; il y a dans l'air même quelque chose qui affecte péniblement les coeurs. Mais ce n'est pas tout. Le procès que le criminel subit, entraîne des dépenses considérables que tous défrayent en payant des taxes plus élevées. De plus, la paroisse perd beaucoup de son prestige, ce qui peut être un tort irréparable, dont tous encore ont à souffrir. Ainsi, par la faute d'un seul, tous sont affectés: ils souffrent dans leurs biens, ils souffrent dans la diminution de leur prestige, des pertes dont personne ne peut connaître l'étendue.

Cette dépendance mutuelle entre tous les paroissiens, ou entre tous les individus d'une localité, existe aussi entre toutes les familles. C'est ce qui vous fait dire des familles peu désirables qu'elles sont plutôt nuisibles qu'utiles. Vous connaissez vous-mêmes, sans doute,

des familles dont vous dites " que la paroisse ne ferait pas une grande perte en les perdant ", signifiant par là qu'elles sont plutôt un fardeau qu'une aide. En parlant de la sorte, vous admettez de fait ce dont je veux vous convaincre : à savoir, que nous sommes solidaires, ou qu'il existe entre toutes les familles d'une même paroisse ou d'une même place, une dépendance mutuelle.

On dit des bonnes familles qu'on ne peut jamais en avoir trop ; tout le monde les désire, parce que tous en profitent.

Une famille a-t-elle des richesses, tous en profitent. Prenez, dans Adams, les familles Plunkett, Brown et Renfrew ; elles sont l'âme de la ville, et lui donnent la vie et la prospérité, et font son progrès dont nous sommes si fiers. Par les salaires qu'elles paient et l'argent qu'elles mettent en circulation, elles profitent à tous et à chacun ; j'en profite et vous en profitez.

Une famille a-t-elle de la vertu, toute la paroisse en profite. Elle agit sur la paroisse, comme le levain sur la pâte. Elle exerce son influence salutaire surtout par le bon esprit dont elle est animée.

Ce bon esprit dont elle est animée, a une

double action. Il agit d'abord sur la famille elle-même et lui donne un charme qui gagne les coeurs. Rien de plus beau, en effet, qu'une famille, où, grâce à son bon esprit, tout est dans l'ordre et chacun à sa place. C'est un spectacle qu'on aime à contempler, et dont on ne peut se rassasier. Essayez-le; il vaut bien les vues animées dont on abuse tant de nos jours, et qui sont par trop souvent aussi sales que stupides.

Ce bon esprit, qui donne à la famille le charme qui lui gagne les coeurs, agit encore sur le public.

Je n'entreprendrai pas de dire tout le bien que peut faire une famille animée d'un bon esprit, c'est le secret de Dieu. Seulement, par une couple d'exemples, nous allons voir comment ce bon esprit fait son oeuvre. Il agit principalement par les sages conseils et par les bonnes paroles qu'ils inspire. Un bon mot peut détourner un pauvre malheureux d'un crime dont toute la localité aurait à souffrir. Un bon conseil est capable d'empêcher les plus grands maux, comme il peut faire un bien immense.

Il y a quelque temps, un jeune homme fut sauvé d'un malheur, grâce à un conseil sage

d'un ami sincère, animé d'un bon esprit, un enfant d'une bonne famille. Ce jeune homme allait étourdiment se marier au ministre; tous les arrangements étaient faits, le mariage devait avoir lieu le lendemain. Rencontrant un ami, il lui apprend la nouvelle. Celui-ci, mieux inspiré, le détourne de sa détermination, et l'engage à faire les choses honorablement et consciencieusement, en se mariant à l'Eglise, comme c'est son devoir.

Tout le bien que le sage conseil de ce bon ami a fait, est encore le secret de Dieu. Ce que nous savons, nous, c'est que ce conseil a détourné le jeune homme d'un grand malheur, a fait éviter l'énorme péché d'hérésie, a empêché un scandale et un concubinage, a sauvé la réputation du jeune homme et l'honneur de sa famille, a prévenu de cuisants remords, a détourné d'amers chagrins, a empêché bien des larmes de couler et a épargné le coeur d'une mère. De plus, il a sauvé la paroisse du scandale et de toutes les conséquences fâcheuses qui seraient résultées de la conduite infâme que se proposait le jeune homme.

De la même manière, une bonne parole peut faire un bien prodigieux. En voici un exemple. Une religieuse avait dans sa classe

un élève qui se distinguait par ses talents supérieurs. L'enfant, appartenant à une famille pauvre, ne pouvait compter sur de longues études; il savait qu'il aurait à travailler aussitôt que son âge le lui permettrait. Cette bonne religieuse, rencontrant la tante de l'enfant, une soeur en religion, lui fait l'éloge de son neveu. La tante, recevant un jour la visite de son frère, lui communique incidemment, dans le cours d'une conversation familière, les bonnes paroles que la maîtresse avait dites de leur neveu. Dès ce moment, le sort de l'enfant fut décidé. Sous la protection de son oncle, il alla au collège, embrassa la vie religieuse, fut fait prêtre, et, comme un autre François-Xavier, devint un apôtre plein de zèle et fit d'innombrables conversions, tant chez les infidèles que chez les chrétiens perdus. Il a été véritablement, comme saint Paul, un vase d'élection. Mesurez, si vous le pouvez, tout le bien que cet apôtre a fait, comptez les âmes sans nombre qui ont profité de son ministère, et comprenez la valeur d'une bonne parole.

Jugez maintenant du bien que peut faire autour d'elle une famille animée d'un bon esprit. Cet esprit bienfaisant la porte à multiplier ses paroles salutaires et ses sages con-

seils. Elle les sème sur son passage, comme naturellement, sans se douter du bien qu'elle fait; elle les jette à droite et à gauche, comme le soleil, ses rayons, et tous en profitent.

Elle fait encore du bien par les bonnes idées qu'elle répand par la bouche du père, de la mère, des frères et des soeurs, qui les communiquent dans leurs conversations de tous les jours avec leurs amis respectifs, de sorte que les idées du bon, du beau et du vrai dont elle vit, pénètrent partout et font dans tous les esprits une impression favorable, et ne peuvent manquer de produire, en temps opportun, des fruits salutaires.

Elle fait encore du bien par l'exemple. Le bon exemple est une puissance pour le bien. Il est encore plus efficace que la parole, quelque puissante que soit celle-ci. La parole invite, l'exemple entraîne.

Ainsi, une famille vertueuse fait du bien par les paroles bienfaisantes et par les sages conseils que lui inspire le bon esprit dont elle est animée; elle fait du bien par les idées saines qu'elle répand; elle fait du bien par l'exemple d'une conduite chrétienne. Sa présence seule porte au bien; elle est dans la paroisse une source de bénédictions dont tous profitent, vous et moi comme les autres.



Maintenant, je vous le demande, si nous profitons tous du bien que fait une bonne famille, comme nous venons de le voir et au point que nous venons de le voir, quels avantages ne devons-nous pas retirer d'une institution, comme l'école paroissiale, dont la raison d'être est de former des hommes de caractère et de faire des chrétiens ?

Le bien que fait l'école catholique dans une paroisse est immense. Elle agit directement sur l'enfant et par l'enfant sur la paroisse entière; personne, ni vous ni moi n'échappons à son action.

Que deviendrait une paroisse où les enfants, ne recevant aucune formation religieuse, seraient élevés selon tous leurs caprices ? Grandissant sans convictions religieuses et adonnés à tous les vices, ces enfants formeraient une génération d'hommes pervers, qui se moqueraient de tout sentiment religieux et feraient la ruine spirituelle de la paroisse. Enlevez l'école au monde, et, avant que trois générations ne soient écoulées, la terre entière sera couverte d'une race barbare, et vos arrière-petits-enfants seront à l'état sauvage. Si nous vivons dans un monde acceptable, c'est dû à la civilisation chrétien-

ne que l'Église donna au monde par l'école catholique, et qu'elle conserve par l'école paroissiale.

Vous comprenez, me dites-vous, comment il se fait que vous soyez obligés à l'école paroissiale, et pourquoi vous devez l'encourager et la soutenir. Vous comprenez que vous profitez beaucoup de l'école et que par conséquent, vous lui devez beaucoup, *do ut des*.

Mais il reste encore dans votre esprit un petit nuage que nous allons dissiper. Vous ne comprenez pas pourquoi vous ne seriez pas redevables aussi bien aux bonnes familles qu'aux écoles paroissiales, puisque vous retirez également de grands avantages des unes et des autres.

La confusion dans votre esprit vient de ce que vous ne remarquez pas la grande différence qui existe entre elles, et ne distinguez pas entre obligation morale et obligation pécuniaire. En vertu du grand principe de justice: " si vous recevez quelque chose, vous devez quelque chose ", vous êtes certainement redevables aux bonnes familles dont vous profitez.

Mais ces avantages ne se paient pas à prix

d'argent. Vous vous acquittez envers elles en contribuant vous-même au bien commun, et, ainsi, vous leur rendez les mêmes avantages que vous retirez d'elles. Comme vous, elles trouvent leur compensation dans le bien qu'elles retirent de la société. De plus, les bienfaits qu'elles répandent ne leur entraînent pas de dépenses.

Il n'en est pas ainsi de l'école. Pour faire le bien dont vous profitez, elle fait des dépenses, et, comme ces dépenses sont faites pour le bien de tous, pour le vôtre et pour le mien, la justice demande que tous, vous et moi, nous contribuions à les défrayer.

Oui, l'école paroissiale est une institution absolument nécessaire, essentielle à la vie de paroisse ; partout où elle est possible, elle doit exister ; et là où elle existe, elle doit être fréquentée à l'exclusion de toute autre ; et elle doit être encouragée par tous les paroissiens, sans exception, par les parents qui ont des enfants qui la fréquentent, comme par ceux qui n'en ont pas.

## IV. — CAUSE CANADIENNE

A la raison religieuse, le Père Triganne ajoutait la raison nationale. Comme tous ceux de la vieille école, il croyait fermement qu'il n'y avait de salut pour la foi des Canadiens que dans la conservation de la langue et des traditions de leurs pères.

Cette doctrine de la vieille école était parfaitement juste au temps des premiers immigrants, comme nous l'avons vu dans la première partie de cet ouvrage. Mais là où la vieille école avait tort, c'était de ne pas tenir compte des lois de l'évolution naturelle, à laquelle rien ne peut résister ; c'était de croire que les enfants et les petits-enfants des premiers immigrants pourraient être aussi canadiens que leurs pères ; c'était d'oublier que ces enfants, étant nés citoyens américains, auraient une autre patrie que celle de leurs ancêtres, à laquelle ils seraient attachés par mille liens aussi forts que ceux qui attachent leurs pères à leur cher Canada. C'était une illusion malheureuse, capable de faire bien du mal, et dont nous avons déjà beaucoup souffert. Je n'insiste pas, parce que, si Dieu me prête vie, j'aurai plus tard l'occasion de traiter cette question plus au long.

Croyant qu'il n'y avait de salut pour la foi des Canadiens que dans la conservation de la langue et des traditions de leurs pères, il fallait nécessairement conserver ce précieux patrimoine qu'on ne saurait assez apprécier. La paroisse, en groupant les Canadiens, en les rassemblant tous les dimanches dans leur église canadienne où ils voient les mêmes cérémonies religieuses, faites dans tous les détails comme au Canada, et où ils entendent le même parler, est un moyen de conserver les Canadiens.

Mais ce moyen n'était pas suffisant. Il aurait peut-être suffi pour conserver les vieux, mais il fallait aussi sauver la génération qui poussait, et, pour cela, il fallait des écoles canadiennes.

*C'était là la thèse favorite du Père Triganne.* “ Mes frères, répétait-il, à temps et à contretemps, vous ne voulez pas que vos enfants soient à tout jamais perdus; vous ne voulez pas en faire des renégats qui méprisent tout ce que vous tenez pour sacré; vous ne voulez pas qu'ils vous soient étrangers au point que vous ne puissiez pas vous entendre, vous, parlant la belle langue française qu'ils ne comprennent pas, et eux, parlant le jargon

anglais qui ne vous dit rien. Vous ne voulez pas avoir des fils dégénérés qui renient le passé glorieux de leurs pères, se moquent des traditions ancestrales et rougissent de leur origine.

“ Ce que vous voulez, au contraire, c'est que vos enfants soient fiers de vous, comme vous êtes fiers de vos aïeux ; c'est qu'ils soient faits à votre image et à votre ressemblance, ayant la même mentalité que vous, pensant comme vous, parlant comme vous, agissant comme vous ; vous voulez continuer de vivre en eux, vous voulez qu'ils soient le prolongement de votre vie.

“ Honneur à vous ! votre ambition est celle des races nobles, elle naît du sang valeureux qui coule dans vos veines ; et la voix d'un tel sang est de celles qui commandent. Vous avez donc droit d'exiger de vos enfants qu'ils conservent précieusement le riche patrimoine familial que vous leur léguez comme un dépôt sacré, et qu'ils le transmettent intégralement à leurs descendants, en leur donnant, en même temps, le nom honorable qu'ils ont hérité de vous.

“ En héritant votre nom, votre enfant hérite en même temps tout ce qui est attaché

à ce nom : un passé fait de grandeur, de bravoure et d'héroïsme ; il hérite de toute une longue série de générations, toutes également riches en vertu, en mérite et en gloire, et dont une seule suffirait pour illustrer un nom. Quelle est, en effet, la famille canadienne qui n'ait pas raison d'être fière de son nom, et glorieuse de ses ancêtres. ?

“ Mais, comment vos enfants seront-ils ce que vous les voulez, canadiens comme vous jusque dans l'âme ? Comment porteront-ils dignement votre nom qui les honore ? Comment réaliserez-vous votre si noble ambition ? Comment?... Il n'y a qu'un moyen, c'est l'école canadienne. Elle seule est capable de former vos enfants à votre image et à votre ressemblance ; elle seule est capable de leur faire aimer ce que vous aimez et adorer ce que vous adorez. ”

Le Père Triganne insistait sur cette pensée avec toute la ténacité qui le caractérise ; il y revenait sans cesse et la présentait sous mille formes, plus ou moins délicates, selon que les auditeurs se montraient intéressés ou indifférents. Tantôt, il s'adressait à ses chers paroissiens, à ses bons amis, à ses braves gens, tantôt, avec non moins de sincérité et non sans

une certaine véhémence qui animait son verbe, il s'adressait à ses Canadiens sans coeur, à ses cruches ambulantes bouchées dur, à ses chaussons d'Adams... ; il se faisait volontiers tout à tous, afin de les gagner tous à la cause des écoles.

“ Avec des écoles canadiennes, insistait-il, vos enfants apprendront à respecter leur nom et à l'écrire comme il faut. Ils sauront que les noms de famille ne changent jamais. Monsieur Boivin ne peut pas être métamorphosé en Monsieur Drinkwine; il reste Boivin partout, où il est, au Canada comme aux Etats-Unis, en Amérique comme en Europe. Desrochers, Laroche et Lapierre ne peuvent pas être changés en Stone. Desrochers, comme tous les noms de famille, est un nom qui dit quelque chose, il évoque tout un passé vécu, il rappelle à la famille toute son histoire, tandis que Stone, un nom d'emprunt, ne dit rien, il est froid et sans vie. Il n'y a que les criminels qui changent leur nom, ou ceux dont la famille est déshonorée.

“ Avec des écoles canadiennes, vos enfants apprendront à connaître notre pays et à l'aimer. L'histoire leur dira les gloires du Canada et l'héroïsme de leurs pères. L'histoire



du Canada, en effet, est faite de faits merveilleux, de gestes sublimes. Elle est le récit de lutttes incessantes, soutenues pour la défense de droits sacrés contre d'injustes agresseurs, et de combats héroïques contre de durs oppresseurs. Souvent, comme David, le Canada a fait payer cher les provocations injurieuses de son Goliath. Jamais le Canada français n'a prévarié; toujours il a conservé son âme immaculée; il brille des plus belles gloires. Pour ne pas aimer le Canada, il faut ne pas le connaître.

“ Avec des écoles canadiennes, vos enfants apprendront à parler et à écrire correctement le français. Ce doux parler que l'enfant balbutie si délicieusement sur les genoux de sa mère est, dans la bouche de sa maman, une musique dont les sons harmonieux le charment. Rien de plus doux à l'âme canadienne que la langue française. Elle est pour l'enfant quelque chose de la tendresse, du dévouement et de l'amour maternels. Pour nous, elle est l'expression de la pensée et de l'âme nationales; elle est la manifestation de la race tout entière. Renoncer à sa langue, c'est un crime impardonnable contre la patrie, c'est renier à la fois sa famille, les traditions nationales et sa race.

“ Avec des écoles canadiennes sous la direction de maîtresses du Canada, vos enfants recevront une mentalité franchement canadienne. Vous n'aurez pas à craindre alors d'en faire de petits américains pincés; ils seront bravement canadiens comme vous. A l'école des soeurs, en effet, ils vivront dans une atmosphère comme celle où vous avez été élevés vous-mêmes. Etant véritablement canadienne, et tout contribuera à la rendre telle, l'école sera un coin du Canada transporté dans la paroisse ; et les soeurs, personnifiant admirablement la vie canadienne, feront vivre vos enfants de leur vie canadienne. Sous l'influence de ce milieu, vos enfants seront formés sur votre modèle; ils seront d'autres vous-mêmes, animés du même esprit, mûs par les mêmes affections, ayant comme vous le sens canadien. Ils continueront honorablement votre vie; ils feront votre gloire et la joie de vos vieux jours; ils transmettront avec orgueil à leurs descendants, enrichi et augmenté, le dépôt sacré du patrimoine familial.

“ Voilà, mes frères, ce que font les écoles canadiennes aux Etats-Unis. Elles gardent à la famille le nom qui l'honore; elles conservent aux Canadiens la langue française; elles sauvent la vie nationale et font le salut de

notre race dans ce pays. Pouvez-vous après cela, à moins d'être des sans-cœur et des renégats à tout jamais perdus, ne pas être en faveur des écoles canadiennes ? Pouvez-vous consentir à envoyer plus longtemps vos enfants à l'école publique, maintenant que nous pouvons, avec un peu de bonne volonté, avoir nos propres écoles ? Non, c'est impossible, vous aimez trop vos chers petits, vous êtes trop fiers de vous-mêmes, pour que vous ne soyez pas prêts à faire les sacrifices nécessaires, afin que vos enfants puissent être ce que vous êtes : Canadiens jusqu'à la moelle des os. ”

Le Père Triganne a fait si bien qu'il a obtenu des résultats excessifs. Il visait haut, sans doute, pour frapper juste ; mais il a visé tellement haut que le coup a porté, à son grand chagrin, bien au-dessus du but.

D'abord, en insistant, comme il a fait, sur les motifs nationaux, sans tenir assez compte des motifs religieux, il a laissé sur la paroisse la fausse impression que l'école paroissiale existe principalement pour la cause nationale. Evidemment, ce n'était pas là son intention. Il savait trop bien que la raison d'être de l'école paroissiale est avant tout et par-dessus tout la gloire de Dieu, le bien de l'Eglise et le

salut des âmes. Néanmoins, l'impression a été subie, et cette impression malsaine a été tellement profonde qu'elle existe encore aujourd'hui.

Ensuite, il ne comptait que sur environ trois cents élèves. Il avait une école de six classes, et sa grande crainte était de ne pouvoir les remplir toutes; ce qui l'aurait profondément humilié. C'est pourquoi, par prudence, il n'avait engagé que cinq maîtresses religieuses, afin de donner l'impression qu'il comptait commencer avec cinq classes seulement. Quel ne fut pas son renversement, lorsqu'on lui dit, le jour même de l'ouverture de l'école, que trois cent quatre-vingts enfants étaient enregistrés. Et ce nombre s'éleva bientôt à cinq cent quarante-deux. De sorte que, au lieu de cinq maîtresses, et de six classes qu'il avait, il en a fallu huit. Ce grand nombre d'élèves aurait été un succès splendide, s'il n'avait pas proclamé hautement qu'on avait fait une erreur capitale en bâtissant trop petit.

“Hélas! l'école (1) est trop petite!” Tel est le cri dont l'air était rempli et dont l'écho

---

(1) L'école, détruite en partie par le feu, le 16 août 1916, fut aussitôt restaurée et agrandie.

frappait douloureusement l'oreille et pénétrait jusque dans l'âme attristée du Père Triganne, déjà trop humilié, de s'être si grossièrement trompé dans ses calculs. Ce cri qui s'échappait de toutes les poitrines, était moins un reproche que l'expression de la surprise et du désappointement ; il contenait même un élément de sympathie pour le Père Triganne, dont on voulait adoucir la douleur.





## CHAPITRE TROISIÈME

### SOEURS SAINTE-CROIX

---

Nous sommes au mois d'août 1899. L'école et le couvent sont prêts. Les deux sont de magnifiques constructions bâties, comme l'église et le presbytère, de brique sur de solides fondations de pierre. L'école est sise en arrière de l'église, le couvent est situé du côté est de celle-ci, sur la Columbia, faisant pendant au presbytère.

Enfin ! la propriété paroissiale est telle que l'avait rêvée le Père Charbonneau, avec l'église, charmante dans sa simplicité, et dans la perfection de ses lignes, placée au centre de ce vaste terrain, couvert d'arbres presque séculaires ; avec le presbytère et le couvent symétriquement disposés de chaque côté de l'église ; avec l'école, en ligne avec l'église, en arriè-

re, à laquelle conduit une magnifique avenue, bordée de gros ormes. Il faut savoir gré au Père Triganne d'avoir eu le bon esprit de suivre les plans du Père Charbonneau. Telle qu'elle est, la propriété paroissiale est superbe. L'ensemble offre un coup d'oeil splendide. On a dit de cette propriété qu'elle était un petit paradis terrestre.

Un coin de ce paradis était réservé aux soeurs qui, sur l'invitation du Père Triganne, devaient se charger de la direction de l'école. La divine Providence le ménageait aux Soeurs " Sainte-Croix et des Sept-Douleurs ". Fondées en France en 1841, elles vinrent au Canada en 1847. En 1883, les soeurs canadiennes se détachèrent de la maison-mère, et formèrent une communauté indépendante, dont le siège fut fixé à Saint-Laurent, près Montréal.

Les soeurs étaient attendues avec impatience; on avait hâte de leur dire combien elles étaient désirées. La Révérende Soeur Marie de Sainte-Christine fut choisie par ses supérieures pour fonder la nouvelle mission d'Adams. Elle arriva avec cinq compagnes, le 23 août 1899, et elles prirent possession du couvent qui ouvrit ses portes toutes grandes pour les recevoir.

La bonne nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair. Tout le monde répétait avec bonheur l'heureuse nouvelle : " Les soeurs sont arrivées. " Et les âmes tressaillaient, et les parents étaient rassurés, et les coeurs, soulagés. Plus d'une mère pleurait de joie, à la pensée que ses chers petits pourraient recevoir des soeurs, cette formation chrétienne qu'elle rêvait pour eux, et qu'elle se sentait incapable de leur donner. Les soeurs, le couvent, l'école des soeurs, étaient autant d'expressions qui rappelaient à l'esprit de tous, l'idée de la piété, de la vertu, du bien, du bon et du beau. C'est dire que les soeurs étaient reçues comme des anges envoyés du ciel, pour faire l'oeuvre de Dieu dans la paroisse.

L'école ouvrit ses portes le 5 septembre et les soeurs se mirent à l'oeuvre.

Quelle oeuvre sublime est la leur ! Former les enfants à l'image et à la ressemblance de Dieu, tel est le travail divin qu'elles font. Elles coopèrent avec Dieu dans le développement de son chef-d'oeuvre. Le Créateur fournit en quelque sorte la matière première : il produit l'enfant et lui donne la vie. Il le confie ensuite aux parents qui doivent le former à son image. Pour cela, ils doivent entre-



tenir sa double vie spirituelle et corporelle, en donnant à chacune la nourriture convenable. La vie corporelle se nourrit de pain, et la vie spirituelle, “ de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. ”

La vie corporelle, toute précieuse qu'elle soit, est la moins importante; cependant, elle réclame toute l'attention des parents. En recevant une bonne nourriture, l'enfant développe un physique robuste, plein de santé et de vie. Si, au contraire, il est mal nourri, soit parce que la nourriture est malsaine, soit parce qu'elle est insuffisante ou trop abondante, les deux abus sont également désastreux, l'enfant est chétif et misérable.

Il en est de même de la vie spirituelle. Donnez-lui la nourriture dont elle a besoin, et elle développera un esprit formé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Donnez-lui, au contraire, une nourriture malsaine, et vous aurez un être vicieux, fait à l'image du mauvais esprit.

Cette vie spirituelle que les soeurs alimentent chez l'enfant est triple: elle est intellectuelle, morale et religieuse.

La vie intellectuelle se nourrit de vérité.

L'intelligence a besoin de vérité comme le corps a besoin de pain. Deux et deux font quatre, le soleil brille, l'âme est spirituelle, Dieu est saint; ce sont là autant de vérités dont se nourrit la vie spirituelle. Toute vérité de quelque nature qu'elle soit, lui sert d'aliment. La vérité est le soleil de la vie intellectuelle; elle illumine l'âme. C'est pourquoi Notre-Seigneur dit : " Celui qui me suit, moi, la vérité, ne marche point dans les ténèbres. " L'erreur et le mensonge sont la mort de la vie intellectuelle, ils jettent l'âme dans les ténèbres: c'est la perversion de l'esprit.

La vie morale se nourrit de bien; elle se développe dans la pratique de la vertu. L'amour du bon, du beau et du juste, est sa vie. Faire le bien et éviter le mal, suivre les bonnes inspirations et résister aux mauvaises inclinations, sont autant de moyens d'alimenter la vie morale. Le mal et le vice la tuent et introduisent le désordre dans l'âme: c'est la dépravation du coeur.

La vie religieuse, c'est la vie intellectuelle et la vie morale dans leurs rapports avec Dieu. Elle se nourrit de vérités révélées et de vertus surnaturelles. Les mystères de notre sainte religion, aussi bien que les vertus théologiques

l'alimentent. Elle se nourrit particulièrement des mystères de la Sainte-Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, et des vertus de foi, d'espérance et de charité.

Faire vivre l'enfant de cette triple vie ; lui inculquer les vérités dont son intelligence a besoin, l'habituer à la pratique de la vertu dont son coeur a besoin, lui faire aimer la religion dont son âme a besoin ; telle est la tâche aussi redoutable que sublime et délicate que s'imposent les bonnes soeurs.

Oui, *les bonnes soeurs* ! On ne peut pas mieux les qualifier, parce que, pour remplir une pareille tâche, il leur faut de la vertu et beaucoup de vertu. Il leur faut particulièrement une patience infinie, un dévouement sans borne et un grand coeur, capable d'aimer tous les enfants, même les plus repoussants. De plus, et c'est là de l'héroïsme, afin d'avoir le privilège de se dépenser tout entières pour les enfants des autres, elles font tous les plus grands sacrifices : elles quittent leurs parents, elles font taire les aspirations les plus légitimes de la nature qu'elles immolent ; elles se refusent les joies pures du foyer, elles renoncent à tous les avantages auxquels leurs talents et leurs qualités leur permettraient de s'attendre dans le monde.

Difficile en elle-même, leur noble tâche est souvent rendue encore plus pénible par la nature revêche de certains enfants qu'on leur confie. Rien assurément n'est plus aimable qu'un enfant bien élevé ; mais, par contre, comme un enfant mal élevé est détestable ! Il faut la patience d'un ange pour le souffrir. Dans toutes les classes, il y a toujours de ces enfants gâtés qui sont le cauchemar des maîtresses. Sur ces enfants vicieux, sales et repoussants, que les parents eux-mêmes ne peuvent endurer et qu'ils envoient à l'école pour en être débarrassés, vous voyez les bonnes soeurs se pencher affectueusement, afin de les gagner au bien et de sauver leur âme, comme le Fils de Dieu se pencha amoureuxment sur l'humanité pécheresse, afin de sauver le monde.

Telles sont les soeurs Sainte-Croix. Elles comprennent leur sainte et glorieuse mission et s'y donnent corps et âme. Vertueuses, quelquefois jusqu'à l'héroïsme, elles sont aussi des maîtresses capables et des mieux qualifiées. Les deux lettres qui suivent disent ma pensée sur le mérite et la capacité de nos bonnes soeurs. La première est écrite du 6 juillet 1912. Entre autres choses, je disais :

“ Très Révérende Mère Générale

Des Soeurs Sainte-Croix,

Saint-Laurent, près Montréal.

Très Révérende Mère,

En arrivant à Adams, comme curé de la paroisse Notre-Dame, j'ai eu le plaisir d'y trouver les bonnes soeurs Sainte-Croix. Ce que je connaissais déjà de votre communauté, m'en donnait une très bonne opinion, et, je puis vous dire très sincèrement que j'ai appris à l'apprécier encore davantage, depuis que j'ai vu vos excellentes religieuses à l'oeuvre. C'est dire que je suis content de votre communauté que j'estime plus que jamais. De plus, je suis très satisfait du cours que vous enseignez, et de votre méthode d'enseignement.

Des onze religieuses que vous nous avez envoyées pour cette année, plusieurs sont tout simplement admirables, et quelques-unes sont de véritables merveilles. Etc...

Votre tout dévoué et reconnaissant

en Notre-Seigneur,

H. HAMELIN, curé. ”

La seconde a été écrite à l'occasion de mes fêtes jubilaires, en réponse à une dépêche de félicitations que la Très Révérende Mère eut la gracieuseté de m'envoyer. La voici en entier :

“ Adams, Mass., 9 décembre 1915.

Très Révérende Mère Générale

Des Soeurs Sainte-Croix,

Saint-Laurent, Montréal, Qué.

Très Révérende Mère,

“ Je suis très sensible à votre délicate attention; et je vous remercie de tout mon coeur de vos excellents voeux.

“ La célébration anticipée de mon jubilé sacerdotal a été un brillant succès. Les petits enfants, sous l'habile direction de vos excellentes soeurs, ont été tout simplement charmants. Ce résultat splendide relève encore davantage nos écoles dans l'estime de la paroisse et du public en général, et ajoute au prestige de nos maîtresses, aussi dévouées que capables.

“ J'ai donc confiance que cette célébration

portera des fruits durables dont tous, parents et enfants, profiteront, et dont vos bonnes religieuses auront été l'occasion.

“ Agréez, Révérende Mère, avec l'expression de ma reconnaissance, l'assurance de ma paternelle sollicitude pour vos chères soeurs d'Adams.

Bien sincèrement vôtre,

en Notre-Seigneur,

H. HAMELIN, curé. ”

Le Père visiteur des écoles diocésaines, le Rév. John-F. Conlin, P. R. de Chicopee, rend aussi témoignage de la capacité de nos soeurs. “ Vous avez, m'a-t-il dit lui-même, de très bonnes maîtresses; il faut qu'elles soient bien formées à l'enseignement pour préparer si bien les enfants. L'école Notre-Dame a toujours obtenu un magnifique résultat à nos examens. ”

Et, en effet, nos gradués ont une moyenne de 80%; ce qui veut dire que, sur 50 qui ont subi les examens diocésains depuis 1909, 40 ont obtenu le diplôme signé de la main de Mgr

l'Evêque de Springfield. C'est un succès splendide dont nous sommes fiers avec raison. La moyenne de ceux qui ont obtenu le diplôme français de la Maison-Mère, est à peu près la même. Ces chiffres sont éloquentes, et rendent de l'excellente formation pédagogique de nos maîtresses, un témoignage encore meilleur que ceux, tout forts qu'ils soient, du Père Conlin et de M. Bagnall, le Surintendant des écoles publiques d'Adams, dont nous avons parlé au chapitre des " Ecoles Paroissiales. "

Excellentes religieuses et excellentes maîtresses, vertueuses et capables, les soeurs Sainte-Croix répondent parfaitement à l'idéal qu'on s'était fait d'elles. Aussi, elles sont devenues un élément essentiel à la paroisse. Le travail qu'elles ont déjà accompli se fait sentir partout, et tous comprennent qu'elles font un bien immense dont chacun profite. On eut bientôt appris à les apprécier justement ; aussi, on les admire, on les respecte, on les aime. Généralement, on ne se rend compte parfaitement de l'estime et de l'attachement qu'on a pour une personne que lorsqu'elle nous est enlevée. Ainsi, pour avoir une idée exacte de la place que les soeurs occupent dans le coeur de tous, il faudrait qu'elles disparaîtraient. Mais la seule pensée de la possibilité de leur départ nous émeut !



Oh! calmons-nous. La raison qui les a fait venir, les fait rester. Elles sont encore nécessaires maintenant, comme elles l'étaient au commencement. Oui, vivez, pieuses filles du Seigneur, vivez au milieu de nous, continuez votre oeuvre sublime, et sachez que nous apprécions votre travail et que vous avez toute notre reconnaissance. Oui, vivez, et sachez que la paroisse vous admire et vous applaudit, et qu'elle vous considère sa plus belle gloire : *Tu gloria Israel.*

Si nous sommes attachés aux soeurs, elles ne sont pas moins attachées à leur chère école Notre-Dame. Pour elles, l'école est un sanctuaire béni où, comme la mère dans son foyer, elles se dépensent pour leurs chers petits, et où, en se donnant à eux, elles contractent une maternité spirituelle. Déjà elles ont formé de ces doux liens avec les quelque deux mille enfants qui se sont engraisés ou qui s'engraissent actuellement de leur substance. Chaque nouvelle année leur en amène un nouveau contingent, et toujours ils sont les bienvenus. Tous vivent dans leur pensée et dans leur coeur; ils sont l'objet de leur tendre sollicitude. Elles suivent les anciens élèves, s'intéressent à eux, prient pour eux; elles se réjouissent de leurs succès et s'attristent de

leurs déboires. Ils restent toujours dans leur pensée, les chers petits, tels qu'elles les ont connus à l'école, et dont elles aimaient à être entourées. Leur devise sont ces paroles charmantes du divin Maître : " Laissez venir à moi les petits enfants. "

Il y a à peine seize ans que l'école existe, et déjà ses " chers petits " la représentent dans tous les rangs de la société. Les soeurs peuvent compter de leurs anciens élèves dans le clergé séculier, dans les communautés religieuses, dans les professions libérales, et dans toutes les branches du commerce. Plusieurs sont au collège classique, à l'école normale et aux études commerciales. Déjà, son influence se fait sentir au loin ; mais c'est surtout dans les familles où elle produit ses meilleurs fruits. Que le grand Maître continue à faire pleuvoir abondamment ses plus précieuses bénédictions sur nos écoles et sur nos bonnes maîtresses religieuses.

La gloire des succès de nos écoles revient à Dieu ; c'est lui qui dispose de toute chose. Mais, dans l'accomplissement de ses oeuvres dans le monde, il veut bien se servir d'instruments. Plus ces instruments sont souples dans la main de Dieu, plus le succès est grand. Pour

fonder la paroisse, il se servit du Père Charbonneau, qui fut un instrument, on ne peut plus docile; aussi, nous avons une paroisse modèle. Pour fonder les écoles, il se servit du Père Triganne, qui fournit les constructions, et de la Soeur Marie-de-Sainte-Christine, qui donna la direction aux études.

Bâtir l'école et le couvent était chose relativement facile. Donner aux études une direction sûre, établir une discipline sage, créer une atmosphère pure, embaumée de piété et de vertu, étaient d'une exécution plus difficile. Il s'agissait de créer une âme dont l'école vivrait. La tâche était rude, mais la Soeur Marie-de-Sainte-Christine était qualifiée, on ne peut mieux; aussi, elle s'en acquitta admirablement. Comme le Père Charbonneau, instrument souple entre les mains de Dieu, elle ne pouvait manquer d'avoir un plein succès.

Femme de tête et de coeur, elle sut disposer sagement des choses et s'attacher les enfants. Une expérience de vingt années d'enseignement lui avait appris à connaître à fond le coeur de l'enfant et ce que l'école doit être pour répondre à ses besoins. C'est là le grand secret du succès d'une école. Elle ne

peut réussir qu'en autant qu'elle s'adapte aux conditions de l'enfant. Car l'école existe pour l'enfant, et non pas l'enfant pour l'école. Connaissant ce secret la Soeur Marie-de-Sainte-Christine établit l'école Notre-Dame sur une base aussi pratique que solide.

Malgré ses grandes qualités, elle avait un immense tort que le Père Triganne ne pouvait lui pardonner ; c'était d'avoir fait la sottise de naître à New-York et de parents irlandais. Et, en effet, est-ce bien possible ? Mais, vraiment ! n'est-ce pas un vain rêve ? Est-il possible qu'une américaine de naissance et *irlandaise* d'origine soit la fondatrice de l'école essentiellement *canadienne* du Père Triganne ? Et, pour rendre la chose encore plus invraisemblable, est-il possible qu'elle ait eu, pendant sept années, pour première assistante, la Soeur Marie-de-Saint-Patrick dont le nom indique suffisamment l'origine ? Oh ! cruelle ironie du sort !

Femme intelligente et de tact, elle sut faire oublier sa tache originelle et gagner les bonnes grâces du curé avec lequel elle devait compter, lequel est de droit le Surintendant des écoles paroissiales. Spirituelle et vive, elle ne manquait pas de reparties fines —

*irish wit* — dont elle se servait au besoin avec avantage.

Arrivée en 1899, elle resta, à la tête de l'école Notre-Dame jusqu'en 1908. Ce long règne lui permit d'affermir son oeuvre qui lui sera toujours chère et l'une de ses plus belles gloires.

La Révérende Soeur Marie-de-Saint-Alphonse-de-Liguori lui succéda. La nouvelle Directrice de l'école Notre-Dame était une femme supérieure. Etant intelligente et ayant de grands talents, elle occupa avec distinction une des plus hautes charges de la communauté. Versée en littérature, elle prouva son bon goût en faisant ses délices des écrits de Louis Veuillot et particulièrement de ses lettres, aussi variées que pleines de charme.

Malheureusement, un excès de zèle la fit se surmener et la livra impuissante au pouvoir néfaste de la neurasthénie : maladie impitoyable qui paralyse les personnes les mieux douées, enlève le jeu normal du jugement, développe une sensibilité excessive et enflamme l'imagination. Dans cet état pitoyable, le patient perd le sens des proportions : un grain de sable devient une montagne, le moindre incident fâcheux prend les proportions d'un

phénomène désastreux, ce qui est redouté devient une réalité menaçante. La moindre opposition, qui s'impose par l'état même du malade, est une méchante persécution, et, si le patient est religieux, il croit sincèrement que l'honneur même de sa communauté est compromis.

Cette pénible maladie dont elle a souffert plus ou moins pendant ses quatre années passées à Adams, l'empêcha de se manifester. Ses beaux talents n'ont pu produire les fruits qu'on attendait d'eux, et l'école était en souffrance.

La Révérende Mère Provinciale, Marie-de-Saint-Arsène, la remplaça durant quelques mois, en 1911. Son passage au milieu des enfants fut une douce accalmie.

La Soeur Marie-de-Saint-Alphonse fut remplacée en 1912 par la Soeur Marie-de-Sainte-Angèle-de-Mérici, qui n'a fait que passer. L'année, la dernière de sa vie, qu'elle donna à l'école Notre-Dame, fut des plus fécondes en heureux résultats. Sous sa sage direction, la discipline reprit sa douce fermeté d'autrefois, le prestige des maîtresses fut relevé, et les enfants soumis et respectueux, faisaient des progrès consolants.

Je lis au *Journal de la Communauté* à la date du 2 février 1914, le jour même de la mort de la Soeur Marie-de-Sainte-Angèle, ce qui suit : “ Ingénieuse auprès des enfants, elle savait toujours trouver de nombreux moyens de les stimuler et de les faire avancer. Dans les difficultés, elle rendait justice à chacun. Douée d’un jugement droit et d’un grand esprit de charité, elle disait les choses sans déguisement, ne mettant jamais ses compagnes dans l’embarras ; au contraire, elle agissait toujours de manière à les contenter toutes. ”

C’était là précisément le secret de son autorité auprès des enfants, et du respect qu’elle leur inspirait pour leurs maîtresses. L’enfant sentait que la passion n’était pour rien dans ses réprimandes, ni dans le fait, ni dans la manière de faire, et se rendait volontiers. L’enfant se laisse toujours gagner, s’il comprend qu’on lui fait justice, et bénit la main qui le corrige.

Le *Journal de la Communauté* dit encore : “ Sous un abord froid, elle cachait un coeur d’or ” ; j’ajouterai, et une belle âme. “ Cet abord froid ” était plutôt une douce sérénité. Sa figure qui reflétait de l’ascétisme mêlé à

beaucoup d'amour, fruit de son "cœur d'or", n'avait rien de repoussant; au contraire, on aimait à la contempler, et, en sa présence, on était saisi d'un respect religieux et d'un sentiment d'admiration. Même quand elle marquait la douleur, sa figure restait sereine et sympathique. Ce calme profond que toute sa personne manifestait, était le résultat de l'équilibre parfait de son âme. Sa vie intime était sagement réglée; tout y était pesé, étudié et coordonné. Il n'y avait jamais chez elle de ces explosions, toujours aussi regrettables qu'humiliantes, qui procèdent d'une passion déchaînée; jamais de ces mouvements brusques qui partent d'un intérieur dérégulé, et qui accusent un manque de maîtrise de soi-même; rien n'était laissé au caprice de l'impression du moment.

Pour être calme, elle n'était pas moins sensible; pour être résignée, elle ne sentait pas moins vivement la douleur. Son rappel d'Adams, aussi douloureux qu'inattendu, l'a terriblement affectée. C'est en pleurant qu'elle m'annonça la nouvelle, et elle ajoutait: " Il me semble pourtant d'avoir accompli mon devoir. " Oui, elle avait fait son devoir, et je lui en rendis témoignage. Elle était victime de circonstances fâcheuses, préparées plutôt



par faiblesse humaine que par malice, et amenées ensuite par la force des choses. Dans la désolation de son âme, ses regards se tournaient vers Saint-Laurent, et sa pensée se portait sur ses supérieures auxquelles elle adressait ces paroles du divin Crucifié, il me semble les avoir saisies sur ses lèvres tremblantes : " Pourquoi m'avez-vous abandonnée ? " La crainte d'avoir déplu à ses supérieures, était, pour cette pieuse et belle âme, une douleur suprême.

Son départ a été amèrement regretté. Les parents de nos enfants d'école n'avaient pas été lents à l'apprécier à sa juste valeur, à la vénérer et à l'aimer. A la nouvelle qu'elle partait, ils murmurèrent ; j'ai entendu l'écho de leurs murmures, qui se répercutait dans toute la paroisse, et j'en ai souffert jusqu'au moment où l'on apprit à connaître les qualités de Soeur Marie-de-Saint-Romuald, qui lui succéda.

La Soeur Marie-de-Saint-Romuald, arrivée en 1913, est depuis trois ans à la tête de nos écoles, et nous espérons la garder encore longtemps.

Elle est une femme d'expérience, d'initiative et d'une grande bonté.

Religieuse depuis quelque trente ans, elle occupa une variété de positions qui lui donnèrent une vaste expérience. Pendant plusieurs années, elle fut l'économe générale. En cette qualité, elle dut diriger des travaux considérables qui la mirent en rapport direct avec les ouvriers et les hommes d'affaires. Connaissant déjà les enfants, elle apprit dans le monde des affaires à connaître les hommes; et elle constata que les hommes, après tout, ne sont que de grands enfants, comme les enfants sont de petits hommes. Toute la différence entre les uns et les autres, c'est une expérience plus ou moins étendue. Dès lors, elle comprit mieux que jamais toute l'importance de la formation de l'enfant, et l'influence immense que les sœurs enseignantes exercent dans le monde.

Versée dans les affaires, habituée à conduire les hommes, ayant une connaissance approfondie des enfants, elle ne peut manquer de faire une supérieure aussi habile que sage et pratique. Son esprit d'initiative toujours sur le qui-vive, lui fournit mille moyens qui lui permettent de réussir en tout ce qu'elle entreprend, et ses entreprises sont nombreuses. L'œil ouvert sur ce qui se fait à l'école, elle voit à ce que les enfants fassent leur devoir. Si les progrès ne répondent pas à son

attente, elle se rend compte de la cause de ce peu de succès, voit aux moyens à prendre pour remédier au mal et fait enlever les obstacles; puis elle encourage les enfants, les excite au travail, stimule leur ambition et les fait avancer dans la voie du progrès; ensuite, elle les protège contre de nouveaux dangers. Tout cela se fait posément et avec un calme admirable; sa manière de procéder est celle des grandes lois de la nature.

Enfin, la Soeur Marie-de-Saint-Romuald est une bonne maman. C'est ce qui frappe d'abord chez elle. Elle est bonne pour tous, comme tous les bons coeurs, mais elle a une tendresse toute particulière pour ses enfants et pour leurs maîtresses. Cette grande bonté qui la caractérise n'a rien de la fausse bonté qui dégénère en faiblesse, ou qui est trop étudiée et trop guindée pour être bonne; c'est, au contraire, la tendresse de la mère sage, qui se donne tout entière à ses enfants, pour mieux posséder leur coeur. Maîtresse des enfants, elle en fait ce qu'elle veut; et le dévouement des soeurs se mesure sur les bontés de leur supérieure.

L'école qui a pour supérieure la Soeur Marie-de-Saint-Romuald, est entre bonnes mains.



## CHAPITRE QUATRIÈME

### ORGUE

---

Après avoir doté la paroisse d'une magnifique école, quoique trop petite, et d'un joli couvent, quoique exigü lui aussi, le Père Triganne s'occupa de l'orgue.

Depuis longtemps déjà, il souffrait de ne pouvoir donner aux offices religieux toute la pompe voulue. Il manquait surtout pour cela de grandes orgues, capables de remplir l'église de leurs pieuses harmonies.

Tout ce qui se rapporte au culte était sacré à ses yeux : l'église qu'il entretenait toujours dans une propreté resplendissante, comme il convient au temple divin ; les autels qu'il aimait à décorer et qu'il tenait couverts de nappes d'une blancheur immaculée ; les orne-

ments qu'il voulait des plus beaux et auxquels il donnait un soin tout spécial ; les cérémonies religieuses qu'il aimait particulièrement, et qu'il exécutait avec autant de grâce que de précision.

S'il n'avait écouté que son coeur, il se serait tout d'abord intéressé aux choses du culte. Il aurait commencé par l'orgue qu'il estimait, justement, essentiel à la splendeur de nos cérémonies religieuses. Il se serait ensuite occupé de l'église qu'il aurait finie, si on peut en juger par ce qu'il fait présentement à Southbridge, non seulement belle et plaisante dans un simple décor, mais très riche et splendide. Il aurait pourvu la sacristie d'ornements des plus dispendieux et de vases sacrés des plus précieux.

Mais il n'avait pas à choisir. L'école s'imposait, le bien de la paroisse et particulièrement celui des enfants la réclamaient hautement. Il comprit son devoir, fit généreusement le sacrifice de ses goûts, et nous savons avec quelle ardeur il se mit à l'oeuvre des écoles. Mais, ayant subvenu au besoin le plus pressant, son zèle pouvait enfin se porter sur les choses du culte.

L'orgue occupa tout d'abord son attention.

Je lis, dans le cahier d'annonces, à la date du 8 décembre 1901 : " 7o Compte rendu du bazar. Recettes brutes \$2,900.00, dépenses \$260.00. Recettes nettes \$2,640.00. Beau résultat. Remerciements. Félicitations. Bonne tenue.

" 8o. J'ai donné le contrat pour le nouvel orgue cette semaine. Il va coûter \$5,000.00. Nous l'aurons pour la fin de février, si rien de fâcheux n'arrive. C'est M. Casavant de Saint-Hyacinthe, un des meilleurs facteurs d'orgues d'Amérique, qui a le contrat avec l'assentiment de Sa Grandeur Mgr Beaven qui a lui-même approuvé les plans. Avec les derniers perfectionnements du genre. "

A la date du 18 mai, 1902, je lis: " 10o Grand concert d'inauguration de l'orgue le 4 juin, donné par M. W.-B. Plunkett. Billets \$1.00, \$0.75, \$0.50. " A la date du 8 juin : " 11o Concert. Remerciements. Parfait sous tous les rapports. Profit \$400.00. (Ne me cassez pas la tête avec la question d'argent.) "

A la date du 31 août: " 10o Résignation de M. Jules Lord, comme organiste. 10 ans de service. Remerciements à lui et au chœur de chant. Le chœur de chant dissous. Nouveau chœur de chant formé dès aujourd'hui. Les

membres du chœur de chant actuel tous invités à faire partie du nouveau chœur. Je fais appel aussi à ceux qui sont doués d'une bonne voix. Venez donner vos noms aujourd'hui et demain.

“ 11o Le nouvel organiste, dimanche prochain, à la grand'messe.

A la date du 19 octobre: “ 7o Dimanche prochain, à la grand'messe, bénédiction de l'orgue par Mgr Beaven. Messe en musique. Sermon par le Père Brunault, d'Holyoke. ”  
Et, à la date du 26 octobre: “ 12o Bénédiction de l'orgue par Mgr Beaven, à la grand'messe. Sermon par le Rév. Père Brunault. ”

Je regrette amèrement de ne pouvoir reproduire ici le sermon du prédicateur, le prêtre musicien, alors du diocèse, aujourd'hui du diocèse de Nicolet. Personne n'était mieux qualifié que lui pour parler de musique sacrée ; et cela, non pas tant à cause de sa science de tous les secrets de l'art, qu'à cause de l'extrême sensibilité de son âme éminemment musicale. Excessivement impressionnable, il savait communiquer ses vives impressions.

Ce jour mémorable de la bénédiction des orgues, était un grand jour de fête pour la

paroisse, et, pour le Père Triganne, un jour de délices ineffables. Il voyait son idéal réalisé. Il avait enfin de grandes orgues, il avait un organiste capable de faire valoir son instrument; de plus, son choeur de chant réorganisé avait obtenu un premier succès dont on le félicitait; on avait admiré la musique, et la joie était peinte sur toutes les figures: c'était la réalisation parfaite de son rêve. Aussi, il était dans la jubilation, il trépignait de bonheur, son âme tressaillait d'allégresse.

Le choeur de chant, sous la direction savante du maître de chapelle, le professeur Eugène Tapin, devint bientôt fameux dans tout le diocèse. Sa célébrité alla toujours grandissant, et s'étendit, grâce aux nombreux visiteurs des Berkshire-Hills, jusqu'aux extrémités du pays.

Un paroissien me racontait dernièrement, que, étant à New York l'an dernier (1915), il avait un rendez-vous dans un des plus grands hôtels de la Métropole. " Pendant que j'étais là, disait-il, à attendre dans une vaste salle, fumant mon cigare, j'écoutais la conversation d'un groupe de gros messieurs qui s'entretenaient de chant et de musique. Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre quelqu'un de ce



groupe faire l'éloge de notre choeur de chant. — “ Si vous voulez entendre du beau chant et de la belle musique, dit-il, allez à l'église Notre-Dame d'Adams, dans les montagnes du Berkshire. On me dit que les chantres ne sont pas salariés; pour un choeur d'amateurs, j'en ai jamais entendu d'aussi bon. ” — Je n'ai jamais été plus agréablement surpris, ni plus fier d'être d'Adams. ”

Les bonnes Soeurs Sainte-Croix rendent aussi témoignage des talents musicaux d'Adams. “ L'école Notre-Dame, disent-elles, est remarquable entre toutes celles de nos missions, par le grand nombre d'enfants qui chantent, et qui chantent bien, et très bien. ”

En effet, rien de plus beau dans son aimable simplicité que le chant, le dimanche, à la messe des enfants. Vous entendez là quelque quatre cents enfants, chanter, sous la direction des bonnes soeurs, les louanges du Seigneur, avec toute la piété de l'innocence; leurs voix fraîches et pures, au son argentin, s'élèvent en une harmonie angélique qui vous illusionne; vous croyez entendre un choeur d'anges, comme celui qui chanta sur le berceau du Divin-Enfant, le céleste *Gloria in excelsis Deo*.

Avec tous ces talents qui poussaient et que

l'on cultivait à l'école, le choeur de chant pourrait au besoin se recruter avec avantage et se maintenir à la hauteur de sa renommée. Le Père Triganne pouvait donc compter sur du beau chant et sur de la belle musique. Déjà il rêvait de solennités splendides qui, à la fois, glorifieraient le Seigneur, et, attirant la foule à l'église, porteraient les âmes à Dieu.

C'est là, en effet, la double raison d'être de tout ce qui se rapporte au culte et particulièrement de l'orgue.

La voix de l'orgue s'élève jusqu'à Dieu et pénètre jusqu'au fond de l'âme. Le langage merveilleux de la musique est compris de tout le monde, des artistes comme des profanes. Lorsque l'orgue, faisant résonner ses milliers de tuyaux, vous empoigne dans ses flots d'harmonie irrésistible, et, tour à tour, vous fait frissonner comme un froid aquilon qui vous enlève, vous caresse suavement comme un chaud zéphire du printemps, vous remue et vous agite vivement, vous émeut jusqu'aux larmes, vous transporte dans un monde idéal, inonde votre âme de délices ineffables, vous n'avez pas besoin qu'un virtuose vienne vous dire que c'est là de la belle musique; vous la sentez, vous la goûtez, vous en êtes ravis.

“ J'aime bien mieux sentir la composition que de savoir comment on la définit ”, dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ. De même, j'aime bien mieux sentir et goûter la musique que de savoir en parler savamment. Le profane qui a l'âme ouverte au beau, peut se passer de la technique. Les artistes le savent: aussi, ils respectent l'appréciation des profanes, dans laquelle ils voient l'expression de la nature, que l'art s'efforce d'imiter.

Il n'y a que les demi-connaisseurs qui se moquent des non-initiés. Nous, les profanes, qui sommes de beaucoup les plus nombreux, nous sommes en droit de dire à ces infatués ridicules: “ Oh! vous autres qui avez quelques notions imparfaites de l'art, ne vous laissez pas enorgueillir pour si peu, ne soyez pas stupides au point de croire que si vous goûtez la musique, c'est dû à la connaissance que vous avez des règles de l'art; cette science vous permet peut-être d'analyser un morceau, de l'exécuter et d'en apprécier la composition, mais elle n'affecte en rien l'impression que la musique fait sur votre âme. Sachez que nous pouvons comprendre la belle musique et la goûter autant que vous; sachez que, si nous ne pouvons pas en parler en termes techniques, ni admirer dans sa composition l'appli-

---

cation savante de toutes les lois de l'art, cela ne nous enlève pas le droit de dire nos émotions et de communiquer nos impressions.

Oui, la musique a un charme que tout le monde comprend. C'est pour cela que l'Eglise l'a introduite dans ses temples, et la fait servir à porter les âmes à Dieu, en même temps qu'elle loue le Seigneur.





## CHAPITRE CINQUIÈME

### VICAIRES

---

L'orgue installé, le Père Triganne s'occupa de l'embellissement de l'église. Il y pensait déjà depuis longtemps; il avait une idée nette de ce qu'il ferait. Ses deux voyages en Europe, le pays des beaux-arts, lui avaient donné de précieuses inspirations. Il voulait pour l'intérieur de l'église, de riches peintures et de splendides décorations.

Il se donnait tout entier à cette nouvelle entreprise, lorsque, par la voix de son évêque, la divine Providence l'arracha à son projet, et le fixa à la cure de Notre-Dame de Southbridge, comme successeur de Mgr Brochu, que la mort venait de frapper.

Curé de "Notre-Dame-des-Sept-Douleurs" d'Adams, de septembre 1893 à novembre 1904, le Père Triganne se distingua par la fécondité de son ministère. Les oeuvres qu'il a faites, durant ces onze années, feraient honneur à toute une longue vie, dont pourrait avec raison se glorifier un vieux curé. Aussi, les paroissiens le reconnaissent. Encore tout dernièrement, on disait à M. le vicaire: " Le Père Triganne est l'homme le plus capable que j'aie vu. La paroisse n'a jamais eu de curé comme lui et n'en aura jamais. " Quoiqu'il en soit de la justesse de ce témoignage, il prouve que l'on apprécie le Père Triganne.

Ainsi, merveilleusement bien commencée par le Père Charbonneau, la paroisse a été merveilleusement bien continuée par son digne successeur.

Pendant son pastorat d'Adams, le Père Triganne a eu pour l'assister quatre prêtres, qui sont les Révérends Pères G. Laverdière, Louis-Félix Gobeil, Stanislas Guillet et Louis-Thomas Rodier.

La gloire dont se couvrait le curé par ses brillants succès, rejaillissait nécessairement sur ses prêtres; aussi, ce n'était pas un petit honneur que d'être vicaire à Adams. Tous ne

pouvaient pas y aspirer ; j'en connais plus d'un à qui cette distinction a été positivement refusée.

Le Père Laverdière fut le premier des heureux privilégiés. Son nom figure dans les registres de novembre 1895 à août 1896. Il était un prêtre du Canada, venu pour assister le Père Triganne, qui lui obtint les facultés diocésaines ; mais il n'avait pas de titre officiel.

Le Père Gobeil fut son premier vicaire régulier. Arrivé en janvier 1897, il partit d'Adams en avril 1900. Pendant ses trois ans et trois mois, il rendit de grands services au Père Triganne. D'abord, il le remplaça lors de son premier voyage en Europe, lequel dura six mois. Ensuite, à l'exemple du curé et sous sa direction, il se dépensa pour les oeuvres paroissiales.

Plein de vie, se mêlant volontiers à tout le monde, il devint bientôt populaire. On aimait à le rencontrer, et, pour faire un plus grand nombre d'heureux, il multipliait ses visites. Cette manière de faire n'est pas toujours sage, mais il était jeune et sans expérience, il n'y voyait aucun inconvénient. C'était pour lui le moyen de gagner les coeurs : " Il se faisait

tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ », pensait-il.

Le Père Guillet le remplaça, et remplit les fonctions vicariales du mois d'avril 1900 au mois de novembre 1901. Plein de zèle et de bonne volonté, il fit de son mieux pour s'acquitter de son devoir. Mais, à son grand chagrin, il ne put donner satisfaction au Père Triganne, comme il l'avoua lui-même, en pleurant, à M. Ogden, son ami de coeur et son confident.

Venu au mois de novembre 1901, pour remplacer le Père Guillet, le Père Rodier ne devait quitter Adams que pour suivre son curé à Southbridge. Pendant tout ce temps, il a été le bras droit du curé. Vicaire soumis en même temps qu'intelligent et savant, il complétait le curé; prêtre aussi dévoué qu'habile, il rendit d'immenses services. Aussi, le Père Triganne ne pouvait consentir à être séparé de lui. Le Père Rodier a laissé à Adams un souvenir impérissable.







## Deuxième section.

### LE RÉVÉREND PÈRE GENEST

---

#### CHAPITRE PREMIER

#### CLOCHES

---

Le Père Genest, curé de la paroisse Saint-Guillaume de Mittineague, succéda au Père Triganne. Par son tempérament, il tenait le milieu entre le Père Triganne et le Père Charbonneau. Il n'avait pas le mysticisme de celui-ci, ni l'ardeur de celui-là. Il était plutôt flegmatique. Sa physionomie intéressante avait quelque chose d'insaisissable : était-ce de la finesse, du sarcasme, du cynisme ? Était-ce un mélange des trois ? Ce n'était pas facile à définir. Aussi, celui qui ne le connaissait pas,

ne l'abordait qu'avec la plus grande réserve; mais il était affable pour ses amis, et d'un abord facile pour ses paroissiens qui connaissaient son bon coeur.

Il prit la paroisse là où le Père Triganne la laissa. Le changement de curé ne retarda pas la marche progressive des oeuvres paroissiales. Au contraire; et, chose providentielle, il était précisément l'homme qui, par ses qualités, répondait au besoin du moment, comme le Père Triganne avait été également l'homme de la circonstance. Pour payer la dette et pour bâtir les écoles, il fallait un homme d'activité, comme le Père Triganne; pour décorer l'église, il fallait un homme de goût, comme le Père Genest.

Ancien professeur de belles-lettres, au Séminaire de Québec, il avait l'âme ouverte au beau. Les études spéciales qu'il fit dans le domaine de la littérature, le mirent en contact avec les belles choses de l'art, et développèrent chez lui le bon goût dont il fit preuve à Adams.

Le nouveau curé se rendit bientôt compte de la tâche qu'il avait devant lui. Il traça sagement son plan d'action, et se mit à l'oeu-

vre. Pendant qu'il étudiait l'église et s'appliquait à trouver les décorations qui lui convenaient le mieux, il faisait fondre des cloches. Il y avait à peine quatre mois qu'il était curé d'Adams, quand il signa le contrat de l'achat des cloches.

Voici la première partie de ce contrat :  
" 1o Je consens à acheter de M. Emile-C. Morissette, de Québec, un carillon de trois cloches, provenant de la maison Paccard, Annecy-le-Vieux, France.

" 2o Les trois cloches donneront les notes fa, sol, la; la première pesant 1,750 livres, la deuxième 1,300, la troisième 950.

" 3o Le prix total (excepté les droits de douane aux Etats-Unis), pour les cloches nues, sera de seize cent cinquante dollars (\$1,650.00).

Le contrat fut signé le 22 mars 1905. Et, à la date du 26 novembre 1905, je lis dans le livre d'annonces : " Bénédiction des cloches à trois heures, par Sa Grandeur Mgr l'Evêque du diocèse, précédée du sermon de circonstance par Mgr Louis-Adolphe Paquet, de l'Université Laval, de Québec. " Les cloches sonnèrent pour la première fois à l'*angelus* du midi, le dimanche du 3 décembre 1905.

C'était à la sortie de la grand'messe. La foule s'arrêta pour écouter cette voix qui se faisait entendre, puissante et pleine d'harmonie. Que c'est beau ! Que c'est donc joli ! que c'est charmant ! s'écriait-on de tous côtés. Plus d'un, gagné par de vives émotions, l'âme pleine de chers et précieux souvenirs que les cloches évoquaient, écoutait dans le silence.

Les cloches, en effet, sont très belles. Elles sont dignes de parler au nom de Dieu, pour appeler les fidèles à leurs devoirs religieux, et pour leur annoncer les grands mystères que leur rappelle l'*angelus*. Elles sont dignes de porter à Dieu les hommages de l'homme : ses adorations, ses remerciements, ses prières et ses louanges.

Les cloches sont le complément de l'orgue. Leur voix se fait entendre au loin, et se prête à toutes les circonstances. Elles sont tantôt joyeuses, tantôt tristes, mais toujours solennelles. Tous en étaient fiers.

Mais, oh ! misères humaines ! elles furent l'occasion de bien des murmures, et firent bien des mécontents. " Nous avons payé pour les cloches, elles sont à nous ; il n'est pas juste de nous faire payer encore quand on veut

les faire sonner '' ; protestait-on ; et l'on murmurait, et ces sourds murmures se répétaient, comme un faux écho des plus désagréables, chaque fois que les cloches sonnaient.

Et ainsi, le carillon, un producteur d'harmonie, devint une occasion de discorde ; au lieu de faire naître dans les âmes des sentiments qui élèvent, il éveilla les passions, porta à la critique maligne, et aux protestations coupables. Encore aujourd'hui, il y en a qui sont bouleversés au son des cloches, jurent qu'ils ne les feront jamais sonner, et demandent en grâce qu'elles ne sonnent pas à leurs funérailles.

C'est du mauvais esprit, sans doute ; c'est toujours la vieille histoire qui se répète. Il faut, ce semble, que toute bonne oeuvre soit paralysée en partie par les efforts du malin esprit. Il en a toujours été ainsi, depuis que le divin Sauveur lui-même a été pour plusieurs une occasion de péché et de ruine éternelle : " Cet enfant, dit le vieillard Siméon à Marie, sa mère, est au monde pour la chute et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et pour être un signe en butte à la contradiction. "

On comprend que les suppôts de Satan

manifestent du mauvais esprit et s'attaquent, à tort et à travers, à tout ce qui tient à la religion; c'est leur rôle. Mais comment se fait-il que de bonnes gens, au fond, qui ne sont pas dépourvus d'intelligence, et qui ne manquent pas de religion, puissent agir de la sorte ? C'est qu'ils ne réfléchissent pas.

Dans l'affaire des cloches, les mécontents, faute de réflexion, ne se rendaient pas compte qu'ils faisaient preuve de mauvais esprit qu'ils agissaient sous l'effet de la passion, et que leurs protestations n'étaient ni justes ni raisonnables.

“ Nous avons payé pour les cloches, elles sont à nous ”, disaient-ils. Elles sont à nous, c'est parfaitement vrai, si, par *nous*, vous entendez l'ensemble des paroissiens qui constituent la paroisse. Mais, individuellement, vous ne pouvez pas dire avec vérité, nous avons payé pour les cloches, elles sont à moi. C'est là où se voit votre erreur. Les cloches sont une propriété publique, ce qui veut dire qu'elles appartiennent à tout le monde de la paroisse et à personne en particulier.

Comme elles appartiennent à la paroisse, la paroisse peut les utiliser et de fait les sonne tous les jours ; elle s'en sert à volonté,

comme le maître se sert de sa chose. Mais, comme elles ne sont la propriété de personne en particulier, personne n'a le droit d'en avoir l'usage à son profit. Si quelqu'un veut les faire sonner, c'est un privilège qu'il demande, pour lequel il doit payer.

Il en est de même de toute propriété publique. Ce qui appartient à tout le monde, n'appartient à personne en particulier. Prenez notre *town-hall*; nous avons payé pour le bâtir, il est à nous, c'est-à-dire à la *town*. Il appartient à la ville, et la ville s'en sert pour loger ses officiers, et pour tenir ses assemblées. Mais, si un citoyen veut se servir de sa salle publique, comme elle ne lui appartient pas, il doit la louer et payer pour son usage.

Ce n'est pas plus difficile à comprendre que cela; c'est clair comme le jour. Le Père Genest avait donc parfaitement raison d'exiger une compensation pour l'usage des cloches, de tous ceux qui demandaient le privilège de les faire sonner.

J'entends les mécontents me dire : "Mais, si le Père Genest avait raison, pourquoi alors, aussitôt que vous l'avez remplacé, avez-vous changé l'ordre établi par lui, et faites-vous sonner les cloches à tous les mariages et à tous les services sans charger d'extra ?

J'ai fait le changement dont vous parlez, comme je l'ai dit dans le temps, pour plusieurs raisons, dont voici les principales.

D'abord, c'était dans l'intérêt de l'harmonie, et par pitié pour vous qui étiez aveuglés par le préjugé et par l'erreur : *Propter duritiam cordis*. J'ai compris tout de suite que le seul moyen de remédier au mal, était de changer les choses. Et le changement a produit un effet merveilleux ; il n'a point été question des cloches depuis.

La deuxième raison, c'était pour assurer l'uniformité dans la solennité des offices et la distinction des classes, établies depuis le commencement de la paroisse. Les mariages et les services de troisième ou de deuxième, comme ceux de première classe, sont maintenant les mêmes pour tous.

La troisième raison, c'était dans l'intérêt des bonnes oeuvres, qui, de fait, ont gagné par le changement. On ne paye pas d'extra pour les cloches, mais, par contre, les services et les mariages de première classe, qui seuls comportent le carillon, sont beaucoup plus nombreux.





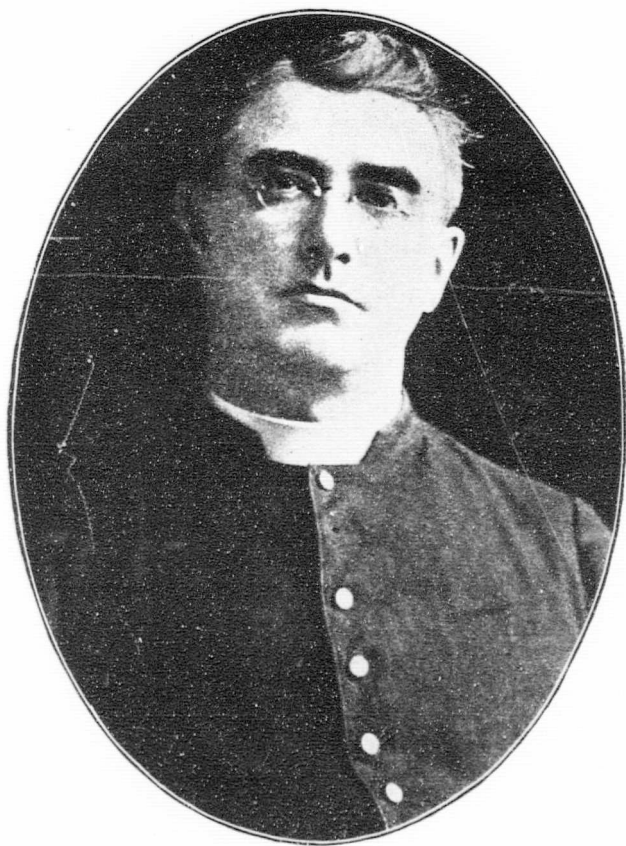
## CHAPITRE DEUXIÈME

### INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE

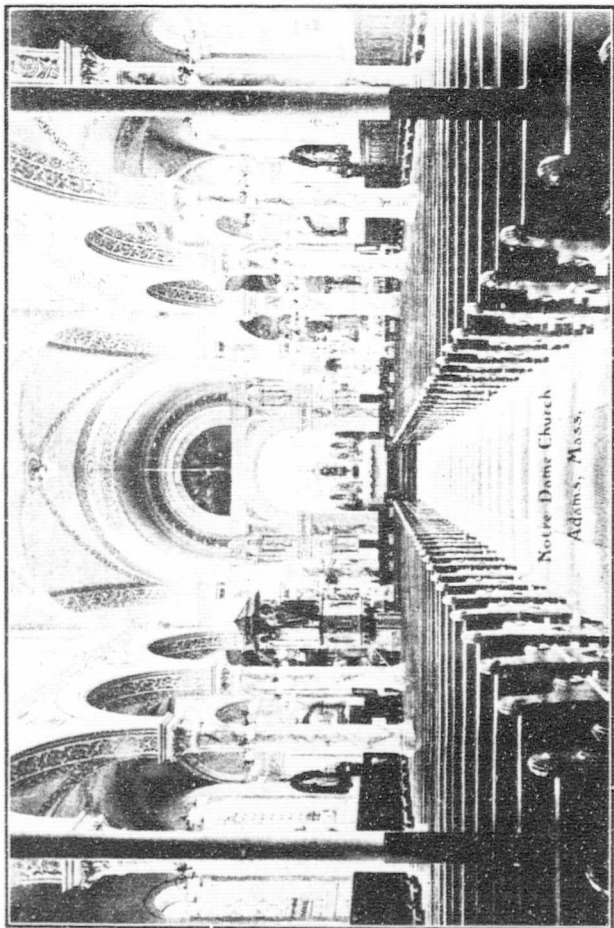
---

A la date du 21 octobre 1906, le cahier d'annonces dit : " Vous voyez l'église dans sa nouvelle toilette presque au complet. Châssis doubles... L'allée centrale... Tout l'intérieur peinturé avec appliqué d'or en feuilles... Vingt tableaux faits par un artiste de renom... Lumière électrique... Puis le chemin de la croix... "

" Bénédiction solennelle du chemin de la croix, jeudi soir à 7.30 heures, présidée par le grand vicaire, Mgr Madden, assisté de plusieurs prêtres étrangers. Fête paroissiale... Tout le monde invité... L'église, à cette occasion, sera éclairée pour la première fois à un office religieux.



Rév. Joseph-M.-A. Genest



Notre-Dame Church  
Adams, Mass.

Eglise Notre-Dame-des-Sept-Douleurs

“ Je dois aujourd'hui faire mention d'un don fait à l'église par l'honorable W.-B. Plunkett... Fac-similé d'une statue de saint Pierre ; elle demeurera en arrière de l'église, sur une colonne faite exprès. Il y a quarante jours d'indulgence à ceux qui baisent le pied droit. Bénite par le Souverain-Pontife.

“ Tableaux... Les douze apôtres, saint Paul, saint Joachim... Explication... Noms écrits au bas de chacun.

“ Au-dessus du maître-autel, Notre-Dame de pitié... Plus bas, au fond, des anges adoreurs... Au-dessus de l'autel de la Sainte Vierge, L'Immaculée-Conception de Murillo... Au-dessus de l'autel de sainte Anne, miracle de trois malades : une femme, un enfant, un homme.... Jérusalem.... Sainte-Anne de Beaupré... ”

“ Dans sa nouvelle toilette ”, comme dit le curé, l'église est charmante. Voici ce qu'en dit *La Tribune*, un journal de Woonsocket.  
R. I. :

---

BELLE FÊTE RELIGIEUSE  
BÉNÉDICTION SOLENNELLE DU NOUVEAU CHEMIN  
DE LA CROIX DE NOTRE-DAME D'ADAMS,  
MASSACHUSETTS.

---

.. Vendredi, le 28 août, Mgr Madden, vicaire général de Springfield, entouré d'un nombreux clergé, a béni le nouveau chemin de croix de l'église " Notre-Dame-des-Sept-Douleurs " d'Adams. C'est une oeuvre d'art remarquable qui complète les superbes décorations que celle-ci vient de recevoir. L'artiste, M. Gonipo Roggi, de New York, récemment arrivé de Rome, en est l'auteur, et, dans les tableaux qui dominent le maître-autel et les autels latéraux, et garnissent les corniches du chœur, dans ceux qui rappellent les stations de la passion, il a fait preuve d'un génie inspiré par la piété.

.. Ajoutons que les lumières électriques répandues à profusion, qui parcouraient tous les contours du chœur, tombaient de la voûte céleste et jaillissaient des colonnes, faisaient ressortir les douces couleurs de ces magnifiques toiles. Tel que décoré, ce temple est un

des plus beaux de la Nouvelle-Angleterre ; il faut dire que le bon goût y a présidé, et aussi — ce qui n'est pas peu — que la générosité des paroissiens ne s'est pas épuisée. Nous les en félicitons ; assurément, ils ont droit d'être fiers du fruit de leur zèle.

“ L'éclat de la cérémonie allait de pair avec la splendeur du décor. On doit savoir que Notre-Dame possède des ornements sacerdotaux des plus riches. Une foule énorme envahissait l'église ; on avait été obligé d'ajouter des sièges à ceux déjà si nombreux qui servent aux offices ordinaires. A l'entrée du clergé, l'organiste, M. E. Tapin, exécuta une marche en artiste qu'il est, puis un chœur composé d'amateurs bien exercés entonna le *Stabat*.

“ Le sermon fut donné par le Rév. Père Charles Crevier, d'Holyoke ; sa parole créa une profonde impression. Il démontra que la dévotion au chemin de la croix est une des plus belles et des plus fructueuses de l'Eglise. Les stations suspendues aux murailles rappellent le pénible voyage du Christ-Rédempteur, quittant Pilate pour se rendre au sommet du Calvaire, où il subit la mort la plus ignominieuse, pour le salut de l'humanité.

“ Le prédicateur félicita le curé et ses paroissiens de leur zèle sans épargne pour embellir leur temple, “ d'ailleurs, dit-il, la maison de Dieu ne saurait être ni assez belle ni assez riche. ”

“ Mgr Madden, assisté des Rév. MM. T. Rodier, de Southbridge, et S. Guillet, d'Holyoke, a béni les croix; et le Rév. M. Genest avec ses fidèles a fait le saint exercice. Puis le Rév. M. J.-E. Marcoux, de Fitchburg, ayant les RR. MM. C.-H. Jeannotte, de North-Adams et E. Perreault, de Worcester, comme diacre et sous-diacre, a donné la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. L'ostensoir était glorieux au milieu de tous ces jets de lumières qui embrasaient l'autel. Outre ceux que nous avons nommés, les RR. MM. suivants étaient présents: A.-E. Sheedy et Kopyskiewiez, d'Adams; C. Beaudoin, de Pittsfield; J. Graton et M. Bissonnette, de Gardner; et F. Barry, de Williamstown. Le Rév. M. Landry, le dévoué vicaire d'Adams, était maître des cérémonies.”

A la date du 11 novembre 1906, le livre d'annonces dit: “ Dimanche prochain, confirmation... Bénédiction des tableaux... A la grand'messe, l'évêque assistera au trône... Donnera la bénédiction papale... et adressera la parole...”

---

“ La grand'messe sera chantée par le Rév. Père Triganne, assisté de diacre et sous-diacre. ”

A la date du 25 novembre on lit : “ Vous avez été témoins, dimanche dernier et durant la semaine, de fêtes dont on se souviendra dans cette paroisse... ”

“ Sa Grandeur Mgr l'Evêque vous a dit que vous devez être fiers de votre temple, et vous a fait des compliments... ”

Voici le rapport que le *Transcript*, un journal de North-Adams fait de ces fêtes. Je traduis :

#### MONSEIGNEUR BEAVEN LOUE

#### LES ŒUVRES ACCOMPLIES PAR LA PAROISSE

---

“ Sa Grandeur Mgr Beaven, évêque de Springfield, assista au trône à la messe de 10.30; et, dans l'après-midi, à 3.30, confirma une classe de 300 enfants et adultes. A chacun de ces deux offices, la vaste et splendide église était tellement remplie qu'il n'y avait pas de sièges pour tous.

“ C'était la première visite de Sa Gran-



deur depuis les nouvelles décorations de l'église, et l'installation du nouveau système d'illumination à l'électricité. L'évêque, vivement impressionné, n'a pu taire son admiration, et félicita le curé et les paroissiens de leurs généreux efforts pour les oeuvres paroissiales.

“ Il fit de grands éloges des trois curés de la paroisse : le Rév. J.-B. Charbonneau, décédé, le Rév. Père L.-O. Triganne, de Southbridge, et le curé actuel, le Rév. Père J.-M.-A. Genest. Et ses louanges à l'adresse des paroissiens n'étaient pas moins chaleureuses. Ce qu'ils avaient fait ensemble, curé et paroissiens, tenait du merveilleux, et faisait l'étonnement de tous les prêtres du diocèse et du peuple. On ne comprenait pas qu'une paroisse si jeune eût pu se procurer de pareilles propriétés, et les payer entièrement en si peu de temps. Il déclara qu'il était fier de la paroisse Notre-Dame, et qu'il admirait tous ceux qui ont contribué à son oeuvre merveilleuse.

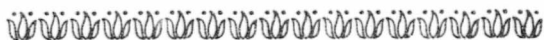
“ A la messe de 10.30, le Père Triganne était le célébrant, le Père Marchant d'Holyoke, diacre, et le Père Landry, sous-diacre. Les assistants de l'évêque étaient le Père Marcoux,

---

de Fitchburg, et le Père Genest. A cette cérémonie du matin eut lieu la bénédiction de l'église.

“ A l'office de l'après-midi, à 3.30 heures, il y a eu la confirmation et la bénédiction des tableaux et des statues par Sa Grandeur Mgr l'évêque de Springfield. ”





## CHAPITRE TROISIÈME

### CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE

---

Le 6 juin 1909, est une date qui fait époque dans l'histoire de la paroisse. Elle marque le commencement d'une nouvelle période et la fin de la période d'organisation. Pendant plus d'un quart de siècle, Notre-Dame travailla avec ardeur à son développement. Grâce à son énergie inépuisable, à son dévouement à toute épreuve et à la sage direction donnée par ses curés, elle progressa sûrement. Eglise, presbytère, école, couvent furent, tour à tour, bâtis, complétés et embellis. Ce que ces travaux ont coûté de fatigues, de peines et de sacrifices, Dieu seul le sait. C'était le temps de la semence. Mais, aujourd'hui, c'est le temps de la moisson, qui commence par de

---

grandes fêtes. " On moissonne dans l'allégresse ce que l'on a semé dans les pleurs. "

Tout est prêt pour la grande solennité. L'église va recevoir l'onction sainte qui va la sanctifier et la consacrer au Seigneur.

Un témoin oculaire des grandioses cérémonies, qui signe *Un Paroissien*, fait, dans *L'Opinion Publique* de Worcester, Mass., le compte rendu de ces fêtes, que voici :

#### UNE ÉGLISE CANADIENNE CONSACRÉE

---

" Dimanche, le 6 juin, a eu lieu, à Adams, Mass., la consécration de l'église Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. C'est la première fois qu'un tel honneur est accordé à une église canadienne dans la Nouvelle-Angleterre. Nous nous en réjouissons, parce que, pour le mériter, il faut des conditions qu'il n'est pas toujours assez facile de remplir. Les paroissiens d'Adams ont fait des sacrifices; mais, grâce à une sage administration, ils se sont libérés de toutes dettes. Aussi, avec quel légitime orgueil, ils montraient leur beau temple aux visiteurs accourus, même de loin, pour assister à la fête.

“ Celle-ci a été d'une splendeur qu'il est difficile de surpasser dans notre région. Ordre parfait dans les cérémonies, décorations superbes du sanctuaire, chant exécuté avec ensemble et un goût artistique.

“ La consécration a été faite par Mgr Thomas-D. Beaven, évêque de Springfield, assisté des Révérends Perreault, de Worcester, et Gratton, de Gardner. Le Rév. Ahern agissait comme maître de cérémonies, avec l'aide du Rév. J.-B. Lamothe, vicaire de cette paroisse.

“ La messe a été chantée par le Rév. Charles Crevier, d'Holyoke, assisté des Rév. L.-O. Triganne, de Southbridge, et de J.-M. Bissonnette, de Springfield, diacre et sous-diacre. Mgr Beaven était au trône, ayant à ses côtés les Rév. J. Marchand, d'Holyoke, et H. Bernier, curé de Beaumont, près Québec. Autres assistants : Mgr P.-E. Roy, de Québec, les Rév. Bérubé de New-Bedford, Paradis, de Rochester, N. H., L'Heureux, d'Adams, Grenier, de Worcester, Bédard, de Hartford.

“ La foule était immense dans la nef. Remarqués entre autres, M. William-B. Plunkett, qui a été un bienfaiteur de la paroisse, et

M. Georges-F. Bolger, l'un des *selectmen* de la ville.

“ Mgr P.-E. Roy a été le prédicateur de circonstance. Il n'est pas nécessaire de faire l'éloge de la pièce d'éloquence qu'il a donnée, si on juge l'oeuvre à l'auteur. Quelle parole franche, ouverte, chaude, présentant la pensée sous la forme la plus claire et la plus élégante ! Elle a remué l'auditoire par ses vibrations émues.

“ Après les félicitations distribuées à l'évêque pour ses oeuvres si prospères, au Rév. Jos.-M.-A. Genest, curé actuel de la paroisse, et à ses prédécesseurs, le prédicateur a loué les paroissiens de leur générosité. Puis il a expliqué d'une manière magistrale, l'acte de consécration que leur temple venait de recevoir. Il a conclu en leur donnant les plus sages conseils, les engageant à être toujours des catholiques à la foi ferme, et des Canadiens attachés aux belles institutions qu'ils ont fait naître dans ce coin des Etats-Unis, institutions qui excitent l'admiration des peuples étrangers au milieu desquels ils vivent.

“ Le soir à 7.30 heures, les vêpres ont été chantées par le Rév. Jos.-M.-A. Genest. Le sanctuaire était rempli d'un nombreux clergé.

L'illumination du temple était féérique, et nous avons rarement entendu des pièces mieux exécutées que les chants qui ont été rendus au salut du Saint-Sacrement.

“ Le lendemain, M. le curé Genest célébrait le 25ème anniversaire de son ordination sacerdotale par une messe solennelle dont le chant a été rendu par un choeur nombreux d'enfants. Mgr Roy était au trône, assisté des Rév. H. Defoy, de Woonsocket, R. I., et M. Grenier, de Worcester. Les Rév. L.-O. Triganne et H. Bernier remplissaient les offices de diacre et sous-diacre.

“ Le soir à la salle Notre-Dame, eut lieu une séance qui avait été préparée avec un goût exquis par les Révérendes Soeurs Sainte-Croix, qui ont la charge de l'école paroissiale. Après de très belles récitations, de la jolie musique et de superbes tableaux vivants, le Dr Desrochers présenta, au nom des paroissiens, une adresse où s'exprimait la plus vive gratitude envers leur pasteur, et des cadeaux d'une grande richesse. ”

C'étaient de belles fêtes pour la paroisse ; c'étaient des jours glorieux pour le curé. La consécration de l'église, quel bonheur pour la paroisse ! C'était en même temps la célébra-

tion des nocés sacerdotales du curé ; quelle joie pour tous, curé et paroissiens ! Le Père Genest, évidemment, était un enfant gâté de la Providence. En effet, peut-on célébrer ses nocés d'argent dans des circonstances plus remarquables, et avec plus d'éclat que par la consécration solennelle d'un temple splendide, et tout rayonnant de gloire ?

Il était au comble du bonheur. Ces fêtes grandioses étaient la réalisation de ses plus chères ambitions ; elles étaient même plus éclatantes qu'il n'avait osé les espérer. Il goûtait au fond de son âme une satisfaction intime, un vif sentiment de joie qui se manifestait dans toute sa personne, et qui illuminait sa figure. Je le vois encore tel que je l'ai vu en ces jours mémorables, et je m'imagine que tel était saint Pierre, sur le Thabor, quand il disait au divin Maître, dont il venait de voir la gloire : " Il fait bon être ici. "

Oui, c'étaient de beaux jours pour le Père Genest. Du milieu de ces splendeurs, il jetait un regard de légitime complaisance sur ses vingt-cinq années de ministère, et rendait grâce à Dieu, qui l'avait comblé de faveurs innombrables et de toutes sortes de bénédictions. Il repassait sa vie et se félicitait du



témoignage qu'il pouvait sincèrement se rendre d'avoir fait son devoir, et d'avoir toujours été au poste de l'honneur, et rendait de nouvelles actions de grâces au Seigneur qui donne et l'inspiration et la persévérance.

Dans sa profonde gratitude, il se demandait : que rendrai-je au Seigneur, pour toutes ses bontés, pour tous ses bienfaits ? *Quid retribuam Domino ?*

Ce qu'il devait rendre au Seigneur, c'était le don suprême de sa vie. Déjà ses jours étaient comptés. Sa course s'achevait dans les plus grands honneurs.

Le 6 et le 7 juin, il était au comble de la joie ; le 6 décembre, juste six mois plus tard, il était foudroyé, et, le 7, il mourait dans le Seigneur.





## CHAPITRE QUATRIÈME

TESTAMENT — VICAIRES — M. LORD

---

Le Père Genest mourut subitement : une veine se rompit au cerveau, il tomba instantanément à la renverse, et expira après quelques heures, sans recouvrer sa connaissance; mais la mort ne l'a pas pris à l'improviste. S'il ne l'attendait pas au moment même où elle se présenta, il était néanmoins prêt à la recevoir. S'il avait pu la voir venir, il lui aurait dit, dans toute la sincérité de son âme : " C'est Dieu qui vous envoie, vous êtes la bienvenue, je suis à vous. "

La preuve qu'il était prêt, c'est qu'il tenait ses comptes en règle, évidemment, ceux de sa conscience comme les autres.

## I. — TESTAMENT

Il était bien doué naturellement, et s'était enrichi de grandes vertus. Il avait par-dessus tout un bon cœur, et, parce qu'il avait un bon cœur, il était reconnaissant. C'était là sa vertu dominante, celle qui influença le pus sa vie entière. Il savait reconnaître une faveur reçue, et apprécier la moindre attention qu'on lui témoignait. Etudiez attentivement sa vie, et vous constaterez qu'elle a été faite de reconnaissance. Son testament, fait le 12 avril 1905, est avant tout un acte de reconnaissance. Ce document, aujourd'hui public, inspiré par son bon cœur, est l'expression de la plus vive gratitude. C'est un monument qu'il éleva lui-même, sans s'en douter, à la mémoire de sa vertu dominante.

En effet, son testament est fait exclusivement en faveur de ses bienfaiteurs : parents, *alma mater*, diocèse et paroisse.

Grâce aux fortes assurances qu'il avait, et aux quelques épargnes qu'il a pu faire pendant ses vingt-cinq années de prêtrise, il laissa, toutes dépenses payées, \$22,311.09. Le Séminaire de Québec, qui est chargé d'administrer

ses biens, a en dépôt \$20,218.09, et \$2,095.00 sont dues par la succession Marcoux.

Les revenus de ce fonds permanent vont d'abord à des invalides de sa famille, deux frères et une soeur. C'est ainsi qu'il témoigna sa reconnaissance à ses parents, en leur venant en aide dans la personne de leurs chers invalides. Quant à ses autres parents, et à ses amis, il leur donne un petit souvenir, et c'est tout.

Après les parents, vient l'*alma mater*. Le collègue remplace les parents auprès de l'enfant au moment où celui-ci subit une transformation qui le fait naître en quelque sorte dans un autre monde, et le transporte, par la formation qu'il reçoit, de la vie commune des gens du peuple à la vie de la classe dirigeante. Le collègue devient ainsi une seconde mère, l'*alma mater*, et acquiert un titre éternel à la reconnaissance.

Aussi, le reconnaissant Père Genest pensa à son *alma mater*. Il voulut que ce fût son collègue qui administre ses biens; il voulut aussi que ce fût lui qui reçoive les enfants qui seront instruits plus tard par les revenus de ces mêmes biens.

Vient ensuite son diocèse. Le prêtre, comme l'enfant de la maison, est un membre de la famille diocésaine, à laquelle il appartient, et dont il dépend. Quand le Père Genest dut quitter son diocèse d'origine pour des raisons de santé, il passa aux Etats-Unis, et, après un court séjour dans le diocèse de Manchester, il vint se réfugier dans le diocèse de Springfield qui le reçut avec plaisir, et l'adopta comme son enfant.

Le Père Genest sut apprécier cette faveur, comprit l'étendue de sa dette de reconnaissance, dont il s'efforça de s'acquitter, pendant sa vie, par son dévouement, et, après sa mort, en faisant instruire des jeunes gens, afin de donner des prêtres à son diocèse.

Enfin, vient la paroisse. Il veut que ces enfants privilégiés, pour l'instruction desquels il a laissé tout son argent, soient pris dans sa paroisse.

Ainsi sa paroisse, son diocèse et son collège bénéficieront simultanément et indéfiniment, de son bon coeur, et diront aux générations à venir sa reconnaissance éternelle.

## II. — VICAIRES

Le Père Genest a eu pour l'assister des prêtres particulièrement bien qualifiés. Ce sont les Révérends Pères Adélarde Landry, Jean-Baptiste Lamothe et Arthur-J.-B. Cayer.

Le Père Landry, arrivé en décembre 1904, partit en mai 1907. Voici ce que *L'Opinion Publique* de Worcester dit, lors de son départ : " M. l'abbé Adélarde Landry, nouveau curé de la nouvelle paroisse de Brightwood, près Springfield, a été fêté, mardi soir, par les paroissiens de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, où il a été vicaire pendant au delà de trois ans.

" M. le curé, J.-M.-A. Genest, les Rév. Louis Gobeil, A. L'Heureux et une foule de paroissiens lui ont fait une démonstration dans la salle paroissiale. M. Ovide Deblois a exprimé les sentiments de regrets qu'éprouvaient les paroissiens à son départ, et leurs souhaits de succès dans son nouveau champ d'action. M. Deblois lui offrit en même temps un coffre pour argenterie, et une montre en or. "

Le *North-Adams Herald* disait : " Le Père Landry est un prédicateur à la parole facile,

et ses instructions étaient écoutées avec la plus grande attention. Il est un des plus grands orateurs qui se soient fait entendre dans l'église Notre-Dame. ”

Le Père Lamothe prit la place du Père Landry, en juin 1907, et fut remplacé à son tour, en août 1909.

“ Le Rév. Jean-B. Lamothe, dit le *Transcript* de North-Adams, est né à Spencer, et, après avoir suivi avec succès le cours de l'école paroissiale, il entra au collège de Saint-Hyacinthe, Can. Il a été fait prêtre à Rochester, N. Y., il y a deux ans en juin dernier. Sa Grandeur Mgr Beaven, évêque de Springfield, le nomma aussitôt vicaire à Adams où il a été depuis.

“ Le Père Lamothe est un des plus jeunes prêtres du diocèse de Springfield. Depuis qu'il est ici, il travailla avec un zèle ardent dans l'intérêt de la paroisse, à laquelle il se rendit cher, en gagnant les bonnes grâces de son curé et les faveurs des paroissiens. Il se fit particulièrement remarquer par son travail au milieu des jeunes gens, et prêta main forte à l'oeuvre de l'école paroissiale. Il est tenu en haute considération par tout le monde indistinctement, et tous, catholiques et protestants, vont regretter son départ. ”

Le Père Cayer ne fit que passer à Adams; néanmoins, grâce à ses grandes qualités, il laissa un excellent souvenir. Pendant son court séjour, ici, de septembre à décembre 1909, mourut le Père Genest. A la mort de celui-ci, Sa Grandeur Mgr l'évêque de Springfield, le nomma administrateur de la paroisse, puis vicaire du successeur du Père Genest, lequel a toujours conservé pour lui une amitié sincère, j'allais dire, une tendresse paternelle.

### III. — M. LORD

M. Lord servit la paroisse, comme employé de l'église, pendant trente-trois ans. Toujours au poste, il se fit remarquer par un dévouement qui n'avait d'égal que sa fidélité au devoir. Il servit successivement sous les Pères Crevier, Charbonneau, Triganne et Genest. Il a bien mérité de la paroisse; et j'estime qu'il est un de ses plus grands bienfaiteurs. Chose certaine, c'est que personne n'a fait pour elle autant de sacrifices personnels. Il a donné la pleine mesure de ses talents, et a mérité la récompense du bon serviteur, dont parle Notre-Seigneur.

A sa mort, qui arriva le 28 avril 1907, ee



fut un deuil général. Par la nature de son travail et par ses belles qualités, il s'était attaché tous les paroissiens, qui étaient venus à le considérer comme indispensable à la paroisse, et comme une extension du clergé. Le curé, le Père Genest, contrairement à l'usage établi dans la paroisse, fit son éloge de la chaire, au prône du dimanche, et, certes ! c'était une distinction bien méritée.





### Troisième section.

LE RÉVÉREND PÈRE HAMELLE

---

#### CHAPITRE PREMIER

#### JUBILÉ SACERDOTAL

---

Arrivé à Adams, le jour de la fête de l'Immaculée-Conception, j'ai donné ma première instruction, comme curé de Notre-Dame, le dimanche suivant, le 13 décembre 1909.

Dans cette première instruction à mes nouveaux paroissiens, j'ai passé rapidement en revue les oeuvres accomplies dans la paroisse. Trouvant l'organisation paroissiale pratiquement achevée, j'ai béni le Seigneur, j'ai félicité les paroissiens, et j'ai loué mes trois pré-

décesseurs, faisant la part de chacun; et j'ai conclu en disant: " C'est fini. La paroisse, avec son temple splendide et son joli presbytère, avec sa magnifique école et son gracieux couvent, est complète. Rendons grâce à Dieu. "

Dans ma deuxième instruction, j'ai attiré l'attention de la paroisse sur ce qui restait à faire. La paroisse, ai-je dit, est sortie de sa période d'organisation. Jusqu'ici, la grande ambition des curés de " Notre-Dame " était d'organiser la paroisse, et ce travail absorbant, auquel ils se sont livrés avec l'ardeur que nous savons, leur laissait peu de loisir. Toutes leurs pensées étaient concentrées sur les oeuvres d'organisation. Mais ces oeuvres, toutes nécessaires qu'elles soient, ne sont qu'un moyen de travailler plus efficacement à l'oeuvre essentielle de toute paroisse. Elles sont les outils entre les mains de l'ouvrier, lesquels lui permettent de mieux faire son travail. Toutes ces oeuvres ne vaudraient rien, si elles ne servaient à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes.

Voilà l'oeuvre par excellence de la paroisse, à laquelle nous devons maintenant nous livrer d'une manière toute particulière. Cette oeu-

vre, sans doute, n'a pas été négligée, pendant la période d'organisation ; mais vous ne pouviez pas vous y appliquer aussi efficacement, parce que vous n'aviez pas les mêmes moyens, et parce que vos prêtres étaient nécessairement partagés entre le temporel qui les absorbait, et le spirituel auquel ils ne pouvaient appliquer toute leur attention.

Nous entrons donc dans une nouvelle période, et j'ai confiance que, avec l'aide de Dieu et l'intercession toute-puissante de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, le temple spirituel que nous élevons au Seigneur, " et vous êtes ce temple ", sera aussi agréable aux yeux de Dieu que votre église est agréable aux yeux des hommes.

Votre église est belle parce qu'elle répond parfaitement à toutes les règles de l'art. De même, le temple spirituel que nous devons élever à Dieu, sera beau, s'il répond aux lois de Dieu.

Ces lois, d'après lesquelles nous devons bâtir, vous seront enseignées et à l'église et à l'école. Les bonnes soeurs, avec leur dévouement religieux, continueront leur travail salutaire, et s'efforceront de faire de chacun de vos enfants un temple vivant, digne de Dieu

qui l'habite. Quant à vous, nous vous aiderons à combattre ceux qui s'opposent à votre travail spirituel, et profanent, la maison de Dieu. Nous vous aiderons par l'administration des sacrements, qui vivifieront et embelliront vos âmes, qui éclaireront vos intelligences et fortifieront vos volontés. Nous vous aiderons encore à combattre les ennemis de vos âmes du haut de la chaire. Il faudra faire la guerre au vice, à l'erreur et au préjugé. Armé de la parole de Dieu, qui est un glaive à deux tranchants, nous serons fort contre les ennemis. Avec la grâce de Dieu, nous ferons la lutte courageusement, sans pitié pour le péché et avec un grand amour pour le pécheur.

Nous nous inspirerons dans notre conduite de la pensée de Notre-Seigneur : " Me voici, mon Père, dit-il, je suis venu afin de faire votre volonté. " Et sa volonté est de faire sa demeure dans les âmes.

Il y a six ans, que je fais systématiquement la guerre sainte dans cette paroisse. J'ai dû parfois prendre des moyens qui ont surpris par leur nouveauté, et frapper des coups qui ont fait regimber. Quel succès ai-je obtenu ? Ce n'est pas à moi de le dire. Il me suffit de pouvoir me rendre le témoignage d'avoir fait

consciencieusement mon devoir, envers et contre tous.

Mais, à ce témoignage, la paroisse a bien voulu ajouter le sien, à l'occasion de mon jubilé sacerdotal, le 20 décembre 1915. Ce témoignage est d'autant plus précieux qu'il fut spontané et général.

M. Thomas-O. Godbout, au nom des paroissiens réunis dans la salle du *town-hall*, s'exprima comme suit :

BON ET VÉNÉRÉ PASTEUR :

“ Le vingt décembre dix-huit cent quatre-vingt-dix, à genoux aux pieds de l'archevêque de Montréal, vous receviez le Saint-Esprit ; l'huile sainte consacrait vos mains, le pouvoir divin d'offrir le saint sacrifice et de remettre les péchés vous était confié. Vous étiez prêtre pour l'éternité. Pénétré et ému de la grandeur des grâces que vous veniez de recevoir, vous vous êtes demandé : que rendrai-je au Seigneur ?

“ Vingt-cinq années sont passées. A la veille de l'heureux anniversaire de votre ordination, la même question se présente à votre

esprit: que rendrai-je au Seigneur ? Ce que votre humilité s'efforce de taire, notre reconnaissance nous oblige à le proclamer. Vous avez donné à Dieu vingt-cinq années de prière, vingt-cinq années de travail, vingt-cinq années de zèle.

“ Chaque jour, pendant ces longues années, vous avez fait descendre du ciel sur la terre, une pluie de grâces et de bénédictions par le saint sacrifice que vous avez offert, par les prières que vous avez élevées vers Dieu. Et qui pourra dire le nombre de ceux que vous avez faits enfants de l'Eglise et héritiers du ciel par le baptême ? Qui pourra compter ceux que vous avez nourris du pain des anges, les malades que vous avez consolés, soulagés et même guéris, les mourants que vous avez assistés, les pécheurs que vous avez réconciliés avec Dieu.

“ Vicaire à Holyoke et à Worcester, dans des paroisses considérables, vous avez travaillé et peiné pour le salut des âmes. Curé fondateur des deux paroisses de Willimansett et d'Aldenville, vous avez élevé à la gloire de Dieu deux belles églises et administré sagement deux paroisses que vous avez laissées florissantes et où votre mémoire est bénie.

“ Depuis six ans, vous êtes au milieu de nous. Nous avons appris à vous estimer et à vous aimer. Nous ne pouvons qu'admirer votre fidélité au devoir, votre régularité, votre caractère vraiment sacerdotal. Votre jugement droit et sûr nous a souvent guidés dans nos épreuves et nos inquiétudes. Votre parole éloquente nous a instruits et émus. Et voici qu'à l'occasion de votre vingt-cinquième anniversaire, votre plume d'or nous a donné un livre d'or. Et nous devons à votre travail et à votre bon goût les améliorations superbes que vous venez de faire aux propriétés de la paroisse.

“ Vingt-cinq années de prière, vingt-cinq années de travail, vingt-cinq années de zèle, voilà ce que vous avez rendu au Seigneur. Et nous, vos paroissiens, nous nous demandons : que pourrons-nous vous rendre pour tant de bienfaits ? Nous vous donnons notre estime, notre affection, notre reconnaissance. A vos prières pour nous, nous joindrons nos prières pour vous. A votre travail et à votre zèle, nous répondrons par notre bonne volonté et notre reconnaissance. Cette paroisse, sous votre direction bienfaisante, sera une famille unie, aimante, généreuse.

“ Vous êtes notre père, nous sommes vos



enfants. Vos joies sont nos joies ; votre bonheur fait notre bonheur. Avec vous, nous nous réjouissons à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de votre ordination. Avec vous, nous remercions Dieu des grâces qu'il vous a faites. Comme souvenir de cet heureux anniversaire, et comme témoignage de notre estime, nous vous prions de bien vouloir accepter cette bourse. Notre seul regret est de ne pouvoir la faire digne de votre mérite, et égale à notre dette de reconnaissance. Acceptez aussi nos vœux. Que le Seigneur vous conserve longtemps au milieu de nous : qu'il vous donne la santé et le bonheur. "

La bourse contenait mille dollars (\$1,000). A cette somme, j'ai ajouté cinq cents piastres (\$500.00), et remis le tout (\$1,500.00) à la paroisse pour ses bonnes oeuvres, en priant le Seigneur de nous bénir tous, curé et paroissiens.





## CHAPITRE DEUXIÈME

### VICAIRES

---

Le Père Cayer resta avec moi, comme vicaire, quelque trois semaines seulement. Puis vinrent successivement les Révérends Pères Paul Roy, Guillaume-Joseph Morin, Richard Riley et Joseph-Théodore Smith.

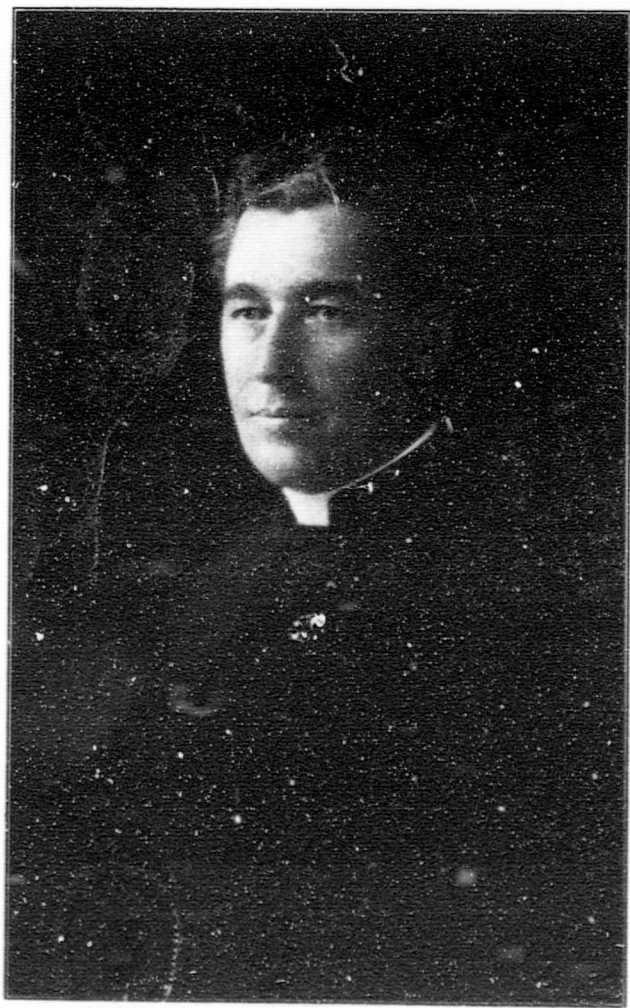
Le Père Roy faisait les choses avec poids et mesure, sans précipitation aucune. D'une régularité d'horloge dans toute sa conduite, tous ses coups portaient, il faisait beaucoup avec peu de mouvement. Il était toujours à la minute pour sa messe au couvent, ce que les bonnes soeurs appréciaient beaucoup. Inébranlable comme le Greylock dans ses convictions, il ne savait en dévier d'un iota : *Quod*

*scripsi, scripsi.* Il parlait peu généralement, mais il savait au besoin faire connaître sa pensée. Il a été peu de temps à Adams, de décembre 1909 à juin 1910; cependant, il y a laissé un très bon souvenir.

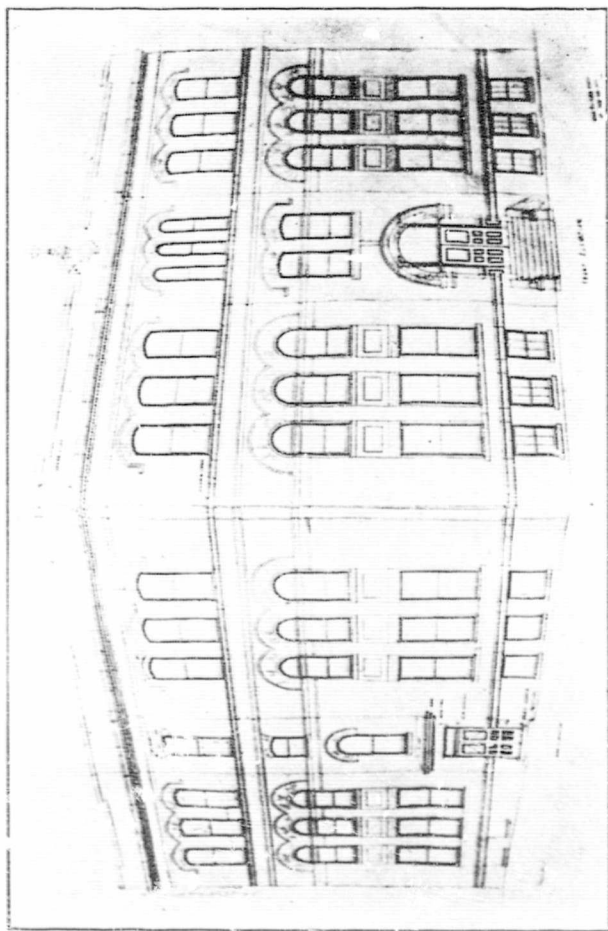
Le Père Morin honora le vicariat de "Notre-Dame", de juin 1910 à janvier 1912. Intelligent, il se plaisait dans l'étude des grandes questions, et faisait ses délices des spéculations théologiques. Pendant des mois, il a parlé admirablement de la divine eucharistie, dans une série d'instructions, toujours intéressantes, et toutes, on ne peut plus, instructives et édifiantes. Sa voix n'était pas forte, mais, par contre, elle était pleine de douceur, elle frappait l'oreille comme une musique; sa parole partait du coeur et allait au coeur. Affectueux, il aimait les siens, et ses amis avaient en lui un défenseur ardent.

Le Père Riley le remplaça en janvier 1912. Sympathique, il gagna bientôt tous les coeurs.

A la date du 7 janvier 1912, le livre d'annonces dit: "Par décision de Sa Grandeur Mgr l'évêque de Springfield, le Père Morin a été rappelé et remplacé par le Père Riley, ci-devant de Easthampton. Nous avons perdu un bon vicaire dans la personne du Père Mo-



Rév. Hormisdas Hamelin



École Notre-Dame restaurée

rin, et nous avons raison de le regretter. Mais nous pouvons nous consoler, parce que je puis vous dire que, si nous avons perdu un bon vicaire dans la personne du Père Morin, nous en avons trouvé un bon dans la personne du Père Riley. Vous apprendrez en peu de temps à le connaître, à l'apprécier et à l'aimer. Le Père Riley a fait ses études classiques au collège de Saint-Hyacinthe, sa théologie à Montréal; et, depuis qu'il est prêtre, il a toujours été avec les Canadiens, étant vicaire dans une paroisse exclusivement canadienne. Comme je j'ai dit à Monseigneur, je lui donne très cordialement la bienvenue, au milieu de nous. "

Je ne m'étais pas trompé. Par sa bonté, par son zèle intelligent et par son empressement à rendre service, il s'attacha fortement toute la paroisse, et c'est avec les plus vifs regrets qu'on le vit partir en septembre 1913.

Le Père Smith, ordonné à Rochester, N.Y., au mois de juin 1913, en même temps que le Père Sylvio Desautels, un enfant de cette paroisse, succéda au Père Riley.

Il est un jeune prêtre particulièrement bien doué. Parfaitement équilibré, ses talents supérieurs ne le gonflent pas. Intelligent, il saisit facilement une question et comprend la

raison d'être des choses. Il aime l'étude, et les livres sont ses meilleurs amis. Aussi, toutes ses instructions, toujours bien préparées, sont autant de petits chefs-d'oeuvre. Pour être classiques, elles n'en sont pas moins éminemment pratiques. Possédant bien la théologie, sa doctrine est sûre; ayant le sens théologique, il sait distinguer et tenir compte des circonstances dans l'application des principes de morale, et évite, ainsi, la routine doctrinale, féconde en erreurs, parce qu'elle manque de discernement et ne raisonne pas.

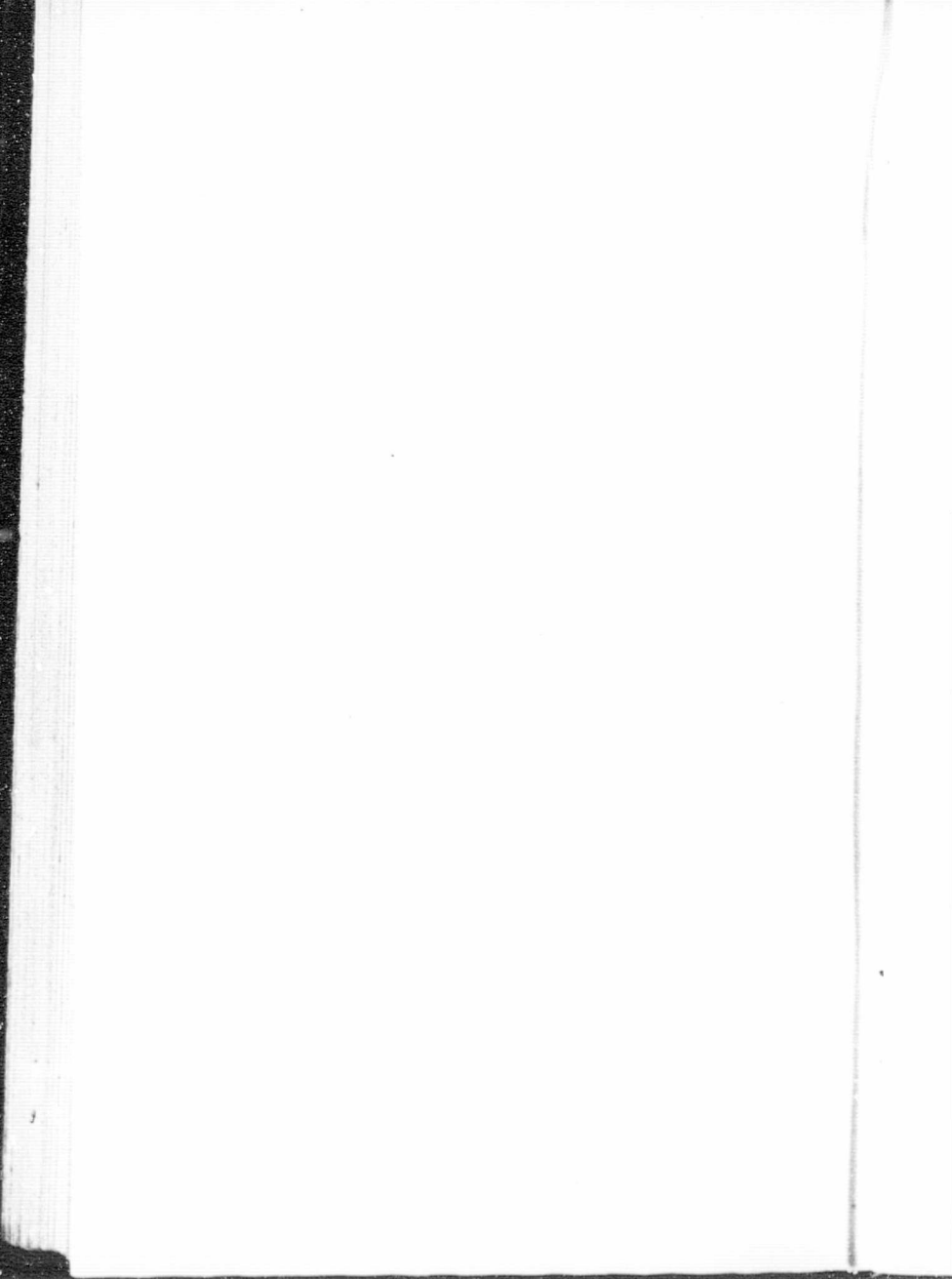
Admirable en chaire, il ne l'est pas moins dans ses rapports avec les paroissiens. D'une réserve ecclésiastique, il se mêle à ces derniers par devoir seulement, pour leur bien et dans leur intérêt spirituel, ce qui ne l'empêche pas d'être toujours aimable et affable pour tous. Il connaît tous ceux qui ne font pas de religion, s'intéresse à eux, s'insinue dans leur confiance, et s'efforce par tous les moyens de les ramener à l'Eglise et de les gagner à Dieu. Son zèle pour les malades n'est pas moins remarquable. Voici ce qu'en disait une bonne vieille qu'il visitait déjà depuis longtemps. Etant allé lui faire une visite, elle m'invita, à mon départ, de retourner la voir, je lui dis : " mais vous êtes entre bonnes mains, M. le

vicairc a bien soin de vous. — Pour ça, par exemple, oui! reprit-elle, dans son langage pittoresque, on a eu bin des bons vicaires, mais on n'a jamais eu comme lui pour les malades, pour ça y est un visiteux dépareillé, y surpasse. ”

Arrivé le 13 septembre 1913, il est encore avec nous aujourd'hui, ce lundi de Pâques, le 24 avril 1916, et nous espérons que la divine Providence nous le laissera encore longtemps.







## TABLE DES MATIÈRES

### NOTRE-DAME-DES-SEPT-DOULEURS

	PAGES
Préface . . . . .	5
Dédicace . . . . .	9

### INTRODUCTION

I Berkshire . . . . .	11
II Révélation . . . . .	27
III Eglise . . . . .	37
IV Mission . . . . .	46

### PREMIÈRE PARTIE

#### LE RÉVÉREND PÈRE CREVIER

I Missionnaires du Berkshire . . . . .	57
II Missionnaires français . . . . .	70
III Mission Notre-Dame . . . . .	82

### DEUXIÈME PARTIE

#### LE RÉVÉREND PÈRE CHARBONNEAU

I Fondation de la paroisse . . . . .	97
II Paroissiens et curé . . . . .	110
III Curé et paroissiens . . . . .	138
IV Martyre . . . . .	165
V Vertus . . . . .	188
VI Assistants . . . . .	204

## TROISIÈME PARTIE

PÈRES TRIGANNE, GENEST, HAMELIN

**Première section**

LE RÉVÉREND PÈRE TRIGANNE

	PAGES
I Enthousiasme — Activité — Succès . . . . .	211
II Ecole paroissiale . . . . .	229
III Soeurs Sainte-Croix . . . . .	277
IV Orgue . . . . .	299
V Vicaires . . . . .	308

**Deuxième section**

LE RÉVÉREND PÈRE GENEST

I Cloches . . . . .	312
II Intérieur de l'église . . . . .	320
III Consécration de l'église . . . . .	328
IV Testament — Vicaires — M. Lord . . . . .	335

**Troisième section**

LE RÉVÉREND PÈRE HAMELIN

I Jubilé sacerdotal . . . . .	343
II Vicaires . . . . .	351

## ILLUSTRATIONS

---

	PAGES
S. S. Benoit XV . . . . .	32
S. G. Mgr Thomas-D. Beaven . . . . .	33
Rév. Charles Crevier . . . . .	64
Salle Notre-Dame (la vieille église) . . . . .	65
Eglise Notre-Dame-des-Sept-Douleurs (exté- rieur) . . . . .	160
Presbytère Notre-Dame . . . . .	161
Rév. Jean-Baptiste Charbonneau . . . . .	192
Rév. Onésime-L. Triganne . . . . .	193
Ecole Notre-Dame (avant le feu) . . . . .	256
Couvent Notre-Dame . . . . .	257
Rév. Joseph-M.-A. Genest . . . . .	320
Eglise Notre-Dame-des-Sept-Douleurs (inté- rieur) . . . . .	321
Rév. Hormisdas Hamelin . . . . .	352
Ecole Notre-Dame, restaurée . . . . .	353

---

## INDEX DES PERSONNES

	PAGES
S. G. Mgr Thomas-D. Beaven, D. D. . . . .	11,
. . . . . 210, 225, 287, 302, 314, 325, 327,	330
Mgr P.-T. O'Reilly . . . . .	11, 70, 97, 184
S. G. Mgr Paul-Eugène Roy . . . . .	330, 331, 332
Mgr J.-T. Madden, V. G. . . . .	320, 322, 324
Mgr L.-A. Paquet . . . . .	314
Ahern, Rév. J.-F. . . . .	330
Bagnall, M. F. . . . .	251, 287
Barry, Rév. Eugène . . . . .	324
Beaudoin, Rév. C. . . . .	324
Bédard, Rév. C.-F. . . . .	330
Bernier, Rév. H. . . . .	330, 332
Bérubé, Rév. A. . . . .	330
Bolger, M. G.-F. . . . .	331
Bonneville, Rév. F. . . . .	207
Bissonnette, Rév. M. . . . .	324, 330
Brown, M. L.-F. . . . .	73, 259
Bruneault, Rév. C.-E. . . . .	208, 226, 302
Casavant, Frères . . . . .	301
Cayer, Rév. A.-J.-B. . . . .	339, 341, 351
Charbonneau, Rév. J.-B. . . . .	26, 96—210,
. . . . . 277, 290, 312,	326
Charlebois, Rév. M. . . . .	206
Conlin, Rév. J.-F. . . . .	286, 297
Crevier, Rév. C. . . . .	57—96, 323, 330
Daipé, Rév. J.-A. . . . .	212
Deblois, M. O. . . . .	339
Defoy, Rév. H. . . . .	332
Derbenil, Rév. A. . . . .	70
Desautels, Rév. S. . . . .	353
Desrochers, Dr A. . . . .	332

	PAGES
Frédette, Rév. M.-A. . . . .	209
Genest, Rév. J.-M.-A. . . . .	312—342
Gobeil, Rév. L.-F. . . . .	309, 310, 339
Godbout, M. T.-O. . . . .	347
Graton, Rév. J. . . . .	324, 330
Grenier, Rév. L.-D. . . . .	330, 332
Guillet, Rév. S. . . . .	309, 311, 324
Hamelin, Rév. H. . . . .	34, 343—356
Jeannotte, Rév. C.-H. . . . .	324
Kopyskiewiez, Rév. M. . . . .	324
Lamarque, Rév. N. . . . .	70
Lamothe, Rév. J.-B. . . . .	330, 339, 340
Lamy, Rév. A.-A. . . . .	96
Landry, Rév. A. . . . .	324, 336, 339
Langlois, Rév. L.-A. . . . .	210
Laverdière, Rév. L.-A. . . . .	309, 310
Lord, M. Joseph . . . . .	341
Lord, M. Jules . . . . .	301
Marchand, Rév. J. . . . .	206, 326, 330
Marcoux, Rév. J.-E. . . . .	210, 324, 326, 337
Mc'Coy, Rév. P.-J.-J. . . . .	216
Morin, Rév. J.-G. . . . .	351, 352, 353
Morissette, M. E. . . . .	314
Ogden, M. A. . . . .	311
Paradis, Rév. C.-J. . . . .	330
Perreault, Rév. E. . . . .	324, 330
Plunkett, M. W.-B. . . . .	74, 125, 259, 301, 321, 330
Prevost, Rév. E. . . . .	76
Quevillon, Rév. Père . . . . .	70
Renfrew, M. M. . . . .	259
Riley, Rév. R. . . . .	351, 352
Rodier, Rév. T.-L., D. D. . . . .	309, 311, 324
Roggi, Gonipo . . . . .	320, 322
Roy, Rév. P. . . . .	351

---

	PAGES
Sœurs Sainte-Croix . . . . .	277—298, 304, 332, 345
Sheedy, Rév. A.-E. . . . .	324
Smith, Rév. J.-T. . . . .	351, 353
Tapin, Prof. Eugène . . . . .	303, 323
Triganne, Rév. L.-O. . . . .	179, 197, 211—312, 313, 325, 326, 330, 332

---